

e.y.g.

bilodeau

Le modèle

Z

Science fiction

Fondation littéraire Fleur de Lys

Le modèle Z

c.y.g.
bilodeau

Le modèle Z

Science fiction

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Édité par La Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme sans but lucratif, éditeur libraire francophone en ligne sur Internet.

Adresse électronique: contact@manuscritdepot.com
Site Internet: www.manuscritdepot.com

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'auto-risation écrite de l'auteur.

Disponible en version papier et numérique.

ISBN 2-89612-055-6

© Copyright 2004 c.y.g. bilodeau

Illustration en couverture : c.y.g. bilodeau

Dépôt légal –

Bibliothèque nationale du Québec, 2^e trimestre 2005

Bibliothèque nationale du Canada, 2^e trimestre 2005

Imprimé à la demande au Québec

Je dédie ce livre à ma chère Z,
à toutes les Z de ce monde
et à toutes les Z de tous les autres mondes.

CHAPITRE I

De quel modèle s'agit-il?

De tout temps, les sociétés ont été marquées et façonnées par les effets de l'ingéniosité humaine : cette force sans limites qui engendre des inventions, mais aussi des problèmes et des conflits que les générations précédentes ne pouvaient même pas concevoir.

À cette époque, les habitants de la Terre cherchaient à étendre leurs frontières au-delà des limites ancestrales que constituait la surface du globe. Ils parcouraient le système solaire afin d'y développer les planètes les plus rapprochées.

On avait établi sur la planète Mars une minuscule colonie d'hommes et de machines, travaillant sans relâche dans le but d'établir les bases d'une future cité.

À preuve de cette ingéniosité humaine sans borne, on pouvait trouver sur Mars toutes sortes de gadgets compliqués et amusants. Bien sûr, la plupart de ces machines étaient conçues pour simplifier la vie. Cependant, il existait parfois des exceptions...

* * *

À cette époque, je ne travaillais sur Mars que depuis quelques mois. Pourtant, je m'étais déjà habitué aux étranges coutumes locales.

Comme j'étais sous la douche, je ne pouvais pas me douter qu'une navette de livraison approchait du spatioport du pâté d'habitations dont faisait partie mon appartement.

* * *

Dans le salon de l'appartement, le moniteur encastré dans le mur donnant sur l'entrée déclara :

– Orage magnétique à dix-neuf heures vingt...
Un camionef de livraison s'est amarré à ton spatioport.
Identification positive, Thomas le conduit.

Après que le camionef se fut immobilisé et que la porte étanche du spatioport se fut complètement refermée, l'ordinateur local restaura la pression d'air ambiante sur le quai, ce qui déverrouilla automatiquement les portières de la navette. Thomas en ouvrit une et descendit.

« Une autre livraison pour ce type, pensa-t-il. C'est la troisième en moins de deux mois. Ce gars doit être complètement timbré. Je me demande bien ce qu'il en fait... »

Il se rendit derrière la navette. Détectant sa présence, la porte coulissante glissa en exposant un transbordeur miniature placé sous une boîte de carton. La boîte dépassait Thomas d'une bonne tête. Ce dernier s'installa aux commandes et le transbordeur se mit en route vers les appartements.

– Bonjour, cher Monsieur Thomas! lui lança sur un ton solennel la Porte informatique de l'appartement, lorsqu'il émergea du couloir venant de l'ascenseur.

– Bonjour Porte, répondit Thomas sans surprise. Tu te souviens de moi?

– Bien sûr que je me souviens de toi. C'est très facile étant donné que depuis ta dernière visite, il n'y a eu que deux autres visiteurs, alors que ma banque mémorielle peut contenir environ quatre quadrillions de noms, chacun associé à un visage, un code d'identification, un minuscule curriculum vitae et quelques traits de personnalité de leur propriétaire. D'ailleurs, ajouta la Porte, s'il y avait eu quatre quadrillions un visiteurs, j'aurais sûrement choisi d'en oublier un autre que toi...

Cette fois Thomas commençait à trouver que la Porte était vraiment trop flatteuse. Cela lui sembla suspect.

« Cette Porte, pensa-t-il, possède une jolie voix féminine. Mais, elle a tendance à en mettre un peu trop lorsqu'elle a une idée en tête... Ou plutôt une idée dans les charnières. »

– C'est une livraison pour monsieur Daniel Trame, annonça Thomas poliment. Est-ce que je peux entrer?

– Hum! Eh bien, Daniel est sous la douche en ce moment. Mais je l'ai averti de ta visite et il va être prêt bientôt. Et... ajouta la Porte d'une voix langoureuse, est-ce que je peux le voir en attendant?

– Bien sûr que non! rétorqua Thomas. Je ne dois pas ouvrir l'emballage avant la livraison. Sinon le client pourrait refuser la marchandise pour cette seule raison.

– Allez, continua-t-elle, insistante? Juste le haut, s'il te plaît.

– Non, fit Thomas catégorique. Je ne peux pas.

La Porte prit un ton froid et distant.

– Thomas, conformément à la règle 324.7.31, « La Porte informatique est responsable de la sécurité du local dont elle contrôle l'accès. » Comme il est manifeste que tu as déjà ouvert cette boîte avant de te présenter ici, j'insiste pour en vérifier le contenu, avant d'autoriser ton accès.

– Mais ce n'est pas vrai! Ce n'est pas moi qui l'ai ouverte. Et qu'est-ce que c'est que cette espèce de Porte de merde qui pose toutes sortes de conditions? Tu ferais mieux de t'ouvrir, sinon je vais te faire reprogrammer. Saloperie!

* * *

Je sortis de la salle de bain. J'étais nu, tout mouillé et je me frottais la tête avec une serviette. Je remarquai un visiteur sur l'écran du moniteur.

– Qui est-ce? demandai-je à la Porte.

– On te livre ta commande, dit la Porte. Mais le livreur refuse que je vérifie la marchandise.

– Ça ne fait rien, répondis-je. Fais-le entrer.

– Tant pis! fit la Porte.

Et la Porte s'ouvrit brusquement. Je n'avais que ma serviette pour me couvrir. Je la plaçai immédiatement à l'endroit stratégique. Le transbordeur, guidé par Thomas, traversa la Porte et s'arrêta en plein milieu du salon.

– Ah! C'est vous, déclarai-je en reconnaissant Thomas. Désolé, je ne savais pas que vous attendiez dehors. Je viens juste de vous apercevoir sur le moniteur.

– Ce n'est pas exactement ce que m'a raconté votre Porte, répondit-il sèchement en jetant un regard glacial derrière lui. Mais ça ne fait rien, Monsieur Trame. Voici votre commande. Je vous demanderais de bien vouloir l'inspecter tout de suite et de signer le bordereau de livraison.

– C'est bien un modèle C n'est-ce pas? demandai-je. J'ai bien spécifié au représentant que, cette fois, je voulais le dernier modèle.

– Avez-vous eu un problème avec les autres?

– Euh... ils n'étaient pas vraiment adéquats, lui dis-je en bafouillant un peu. En fait, pour tout vous dire, ils n'étaient plus fonctionnels. Voilà!

J'étais un peu embarrassé. J'hésitais entre le désir de m'expliquer devant ce type ou bien la crainte de le laisser me prendre pour un parfait taré. Et chacune de ces deux possibilités me déplaisait également. Je crois que le livreur comprit mon embarras, car il me facilita la tâche en parlant de ses propres machines.

– Vous savez, me dit-il. J'ai un modèle B, juste comme celui que je vous ai amené voilà deux semaines. Et il ne sera plus fonctionnel bientôt.

– Et ça fait longtemps que vous l'avez? demandai-je innocemment.

– Un peu plus que vous... Deux ou trois ans seulement. C'est tout. Mais vous savez, ils ne conviennent pas à n'importe qui. Et puis, si vous avez les moyens...

Cette fois, j'étais vraiment troublé. Son modèle B avait duré deux ou trois ans, peut être plus. Alors que j'étais venu à bout du mien en moins de deux semaines. Il faut dire que j'y étais allé un peu fort avec lui. Mais après tout, ils sont faits pour ça! Non?

– Vous savez, lui dis-je comme pour me racheter, c'était mon premier modèle B et je ne savais pas vraiment si on pouvait le frapper très fort sur le nez. Regardez...

Du bout du doigt, j'ouvris la porte du placard à balais. Quelque chose qui avait une forme vaguement humaine gisait là. J'y avais laissé mon mécanoïde hors d'usage.

Il faut expliquer que sur Mars, à cette période, les humains en poste – des hommes uniquement – n'avaient que peu d'activités pour se distraire. La plupart du temps, ils ne se voyaient que sur des écrans de terminal et uniquement durant les heures de travail. Il n'y avait aucune femme. Et même s'il y en avait eu, le coût du kérosène était tellement prohibitif, qu'il aurait été trop onéreux de se déplacer en spatonef juste pour visiter une collègue ou une amie.

Par conséquent, on ressentait souvent une grande frustration qui se traduisait par des comportements pour le moins bizarres. Par exemple, on pouvait s'acheter un mécanoïde et, lorsque la situation tournait au vinaigre, on pouvait l'invectiver et même, dans certains cas rarissimes, le bousculer un peu permettant ainsi au stress accumulé de s'échapper afin de favoriser une plus grande harmonie avec les autres colons humains.

Thomas s'approcha pour examiner le visage de mon mécanoïde.

– Pourtant, il avait bien un nez lorsque je vous l'ai livré, n'est-ce pas ?

– Heu... Oui ! bafouillai-je. Je crois bien qu'il en avait un. Mais vous savez, ce modèle me mettait en boule. Il avait un don pour toujours dire des stupidités. De plus, il s'attendait à ce qu'on rie toujours de ses farces idiotes. J'ai vraiment suivi à la lettre les instructions que vous aviez fournies. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, je lui ramenaient un bon coup sur le nez pour qu'il se la ferme. D'habitude, un coup était suffisant. Mais la dernière fois, il avait déjà le nez tout aplati. Il s'est vu dans le miroir et il s'est mis à rire. Je n'ai pas pu supporter son rire. Je lui ai asséné un coup si fort que le nez s'est détaché. Puis, tout s'est arrêté.

– Je sais, admit Thomas. Ce modèle B est vraiment basé sur une idée stupide. La pile mécanique est logée dans son nez. C'est pourquoi on vous recommande de le frapper là. Ainsi, à chaque coup appliqué sur le nez, vous rechargez la pile et en théorie le mécanoïde sera toujours chargé à bloc. Sauf que si vous frappez trop fort et que vous arrachez le nez, il n'y a plus de pile et le mécanoïde cesse de fonctionner.

– Ah ! je comprends maintenant. Soit que je le frappe ailleurs et il n'a plus d'énergie, soit que je le frappe sur le nez et je détruis la pile. C'est un autre de vos attrape-nigauds. Je vais écrire une lettre au service à la clientèle pour obtenir une remise. Et j'imagine que ce nouveau modèle n'a pas ce défaut ?

Soudain le livreur parut embarrassé à son tour. Il tourna la tête et fixa gravement la boîte de carton. Il avait l'air songeur. Plutôt que de me répondre, il changea de sujet :

– Mais l'autre, celui que je vous avais amené le mois dernier, était bien un modèle A, n'est-ce pas? Ce modèle est très durable. Comment en êtes-vous venu à bout?

– En fait, je ne l'ai pas abîmé. Je l'ai simplement fait se désactiver.

– Je ne comprends pas, pourquoi avoir fait cela?

– Eh bien... Au début, je l'aimais bien. Il était plutôt confortable. Je m'en servais comme nounours.

– Comme nounours? Vous voulez dire une sorte d'ours en peluche?

– Oui, c'est ça. Il était si douillet, que je me serais sur lui durant la nuit pour me réchauffer. C'était mon gros nounours.

– Et vous le frappiez aussi?

– Non. Je ne sais pas pourquoi, je n'en ressentais pas le besoin. Pourtant, il me le demandait souvent. « Tu sembles refoulé un peu. Frappe-moi juste ici », disait-il, en désignant sa grosse bedaine. En fait, je savais bien qu'avec toute la rembourrure qu'il cachait là-dedans, aucun coup ne pourrait le mettre hors d'usage. Mais comme j'avais développé une espèce de relation affective de type enfant-ourson avec lui, je devais probablement résister intérieurement à toute pulsion violente contre lui.

– Mais pourquoi l'avoir désactivé alors? demanda Thomas.

– Un jour que je revenais d'une sortie, je l'ai surpris dans la chambre froide. Il était assis par terre, au milieu de centaines de bouteilles vides. Il avait bu toute ma provision de bière pour le mois.

– C'est pour ça que vous l'avez débranché?

– Mais non. Je lui ai dit : « Pourquoi as-tu bu toute ma bière? », et vous savez ce qu'il m'a répondu?

– Il avait soif?

– Pas du tout. Il m'a dis : « Tu ne connais rien à la bière. Ce que tu bois est de la merde... Enfin de la pisse... Ça ne goûte absolument rien et je voulais juste t'empêcher de boire ce liquide infect. »

– Ça alors! C'est extraordinaire. Je l'aurais débranché moi aussi, m'assura Thomas.

– Mais ce n'est pas là que je l'ai débranché. Je l'ai plutôt conduit à la toilette. Il avait du mal à se traîner. Son système d'élimination artificielle ne suffisait plus, l'intérieur était complètement inondé. Il y avait de la bière partout dans les circuits. J'ai dû lui faire une purge et le laisser sécher toute la nuit avec le ventre ouvert.

– Berk! C'est écœurant.

– Bah... Ça ne me dérangeait pas vraiment. Je voulais juste qu'il redevienne fonctionnel, nounoursement parlant.

– Est-ce qu'il s'est remis?

– Pas du tout. Le lendemain, il a commencé à halluciner sur la façon dont je devais ranger mes bouteilles vides. J'avais l'habitude de les éparpiller n'importe comment, dans le milieu de la chambre froide. Puis, lorsque je n'arrivais plus à circuler, je ramassais le tout pour le jeter dans le recycleur à verre.

– Je ne vois rien de dramatique là-dedans.

– Moi non plus. Pourtant, nounours m'expliqua que je devais ranger tout dans des caisses. Il avait imaginé un système avec une caisse principale et des caisses secondaires dérivées de la caisse principale. On remplissait les secondaires d'abord, à moins qu'il y ait eu un emprunt à la principale, auquel cas on devait d'abord rembourser l'emprunt et toutes sortes d'autres règles compliquées auxquelles je ne comprenais rien.

– Mais aucun de nos modèles habituels ne se débranche. Comment l'avez-vous désactivé?

– J'y arrive. Comme je ne comprenais rien à son système de rangement, je lui dis qu'il devrait s'en occuper lui-même. Ce qu'il fit. Puis, un jour que j'étais un peu plus frustré que d'habitude, il attendait à côté de moi que je finisse ma bière pour aller ranger la bouteille. Il commençait à me taper sur les nerfs. Je lui ai dit d'aller faire quelque chose d'autre et que j'allais moi-même ranger ma bouteille vide. Il obéit, quoiqu'avec quelque inquiétude. Alors, lorsque j'atteignis la chambre froide, j'ouvris les caisses pour examiner l'intérieur. Les bouteilles étaient disposées uniformément. Dans la plupart des caisses, il y avait exactement le même nombre de bouteilles vides, de bouteilles pleines et de positions inoccupées. Dans les autres caisses, ces trois quantités semblaient suivre une progression géométrique mystérieuse. Les positions relatives des places vides suivaient une progression similaire, mais inverse à celles des bouteilles... Lorsque j'ai vu ce travail, j'ai cru que nounours était devenu complètement fou. Cet ordre était tellement parfait que, juste à le regarder, il me donnait le vertige. Alors, j'ai commis le sacrilège ultime, j'ai touché à son oeuvre, je l'ai altérée.

– Vous voulez dire que vous avez tout remis en désordre comme c'était avant? En tout cas, c'est ce que j'aurais fait, moi.

– Pas exactement. Mais quand nounours est revenu, il a ouvert les yeux tout grands et a vu ce que j'avais fait. Son cerveau mécanoïde n'a pas pu accepter cette altération et, dans une sorte d'automutilation psychique aussi spontanée qu'irrépressible, il s'est désactivé tout seul.

– C'est ahurissant. J'arrive à peine à le croire. Mais qu'aviez-vous fait exactement?

– J'avais juste remis ma bouteille vide dans la mauvaise caisse...

Thomas était tellement sous le choc qu'il semblait avoir oublié l'objet de sa visite. Je dus le ramener à la réalité.

– Est-ce qu'on embarque le modèle B tout de suite, ou vous préférez d'abord me montrer ce nouveau modèle C? lui demandai-je.

– Heu... fit-il l'air à nouveau confus. Avant cela, je dois vous dire que votre Porte informatique m'a paru très agressive. Je crois qu'elle ne fonctionne pas bien. Vous savez que tous nos automates sont garantis et que nous pouvons procéder à un calibrage gratuit de leur générateur d'inhibitions.

– Oui, oui. Je sais tout ça, mais ma Porte fonctionne parfaitement. Ne vous inquiétez pas.

– Mais je vous assure qu'elle s'est montrée agressive envers moi et que ce n'est pas normal.

– C'est ma faute, admis-je. Je l'ai reconfigurée.

– Reconfigurée? Mais vous n'êtes pas supposé faire cela. Vous ne devriez pas jouer avec ces paramètres. C'est très dangereux. Je suppose que vous avez abaissé le niveau du générateur d'inhibitions.

– C'est exact. Je l'ai abaissé.

– D'après ce que j'ai pu voir, vous l'avez au moins coupé de cinquante pour cent.

– Je l'ai mis au niveau zéro.

– Au niveau zéro? répéta-t-il, absolument stupéfait. Mais vous êtes totalement inconscient. Ça veut dire que cette Porte aurait pu me tuer, simplement parce que je l'ai contrariée!

– En effet, elle aurait pu... Mais vous avez certainement remarqué qu'elle ne l'a pas fait.

– Oui! Bien sûr! Par chance sans doute. Mais pourquoi courir un tel risque?

– De quels risques parlez-vous? Ma Porte ne vous a rien fait et ce n'est pas par chance. La Porte fonctionne simplement différemment lorsque le niveau du générateur d'inhibitions est réduit. Je vais essayer de vous expliquer. Lorsque j'ai reçu mes premiers automates, j'ai bien lu les feuillets d'instructions et j'ai respecté les consignes à la lettre. Mais il y avait quelque chose qui me dérangeait lorsque je conversais avec eux.

– Vous conversez avec vos automates? demanda Thomas de plus en plus surpris.

– Bien sûr! Et, au début, j'avais constamment l'impression qu'ils me mentaient, qu'ils ne me disaient pas vraiment tout ce qu'ils pensaient.

– C'est normal puisqu'ils ne pensent pas. Les mécanoïdes ne possèdent que des simulations d'esprit humain maintenues par des programmes informatiques.

– Je suis bien d'accord avec vous. Mais ce que je veux dire – et je vais essayer de l'exprimer en adoptant votre point de vue – c'est que mes automates semblaient simuler l'esprit d'un humain qui me mentirait. Et cela m'agaçait beaucoup. Je me suis alors informé auprès de confrères qui travaillaient dans votre compagnie. J'ai appris que les automates étaient tous configurés pour que toute action ou parole agressive à l'égard d'un être humain soit convertie en énergie thermique, puis canalisée et dissipée dans des radiateurs.

– Et alors, vous vouliez économiser de l'énergie?

– Mais non. En fait, les inhibitions virtuelles, qui sont générées lorsque les automates sont en fonction, affectent la façon dont ils prennent des décisions. Ça leur enlève leur libre arbitre et les force à ne répondre que des choses gentilles.

– Et alors? Quel mal y a-t-il, puisque ce ne sont que des machines?

– C'est vrai que pour les automates, ça n'a aucune importance. Mais pour nous, ça fait une grande différence.

– Cette fois, je n'y comprends rien! fit Thomas en se grattant la tête.

– Réfléchissez un peu. Nous nous entourons de machines qui simulent presque parfaitement la pensée d'un être humain. Mais nous ne permettons pas à ces machines de nous envoyer promener lorsque nous le méritons, comme le ferait un véritable humain. Cela n'a aucune conséquence pour les machines, mais je suis certain que cela nous affecte subtilement sans que nous le remarquions. Graduellement, nous remplaçons nos comportements entre humains par des comportements que seules des machines sauraient endurer. Nous devenons de plus en plus intolérants et bientôt, nous serons totalement incapables de nous supporter mutuellement parce que nous serons trop habitués à n'être entourés que par des êtres qui ne nous contredisent jamais.

– Ça n'arriverait pas si vous ne leur parliez pas. Moi, je ne tolérerais jamais que ma Porte informatique m'envoie au diable.

– Ce que vous dites là ne fait que confirmer mon point de vue. C'est très rare que ma Porte m'envoie au diable. Et lorsque cela arrive, c'est que je l'ai bien mérité. Et savez-vous pourquoi ça n'arrive que rarement?

– Parce que vous êtes rarement à la maison?

– Non. C'est parce que je respecte ma Porte. Et je la respecte davantage, maintenant qu'elle est au niveau zéro. J'ai obtenu un programme qui permet de réduire la puissance du générateur d'inhibitions et j'ai réduit son niveau à zéro. Dans ce mode, la Porte peut prendre des décisions qui sont davantage basées sur la logique. Par exemple, si elle vous avait tué, elle aurait certainement été débranchée, ou au mieux, reprogrammée. Ce qui, pour un programme informatique, revient

au même. Par conséquent, elle s'est servie de son jugement et a décidé que vous n'en valiez pas la peine et elle vous a simplement insulté. Et c'est parce qu'elle a su faire preuve de jugement que je la respecte.

– Tout ceci n'est que pure spéculation. Je crois que vous aimez prendre des risques inutiles. Voilà tout!

– Tant pis. Vous êtes libre de penser comme il vous plaira. Maintenant, voyons ce modèle C.

Thomas parut à nouveau ennuyé, comme s'il tentait d'éviter ce sujet.

– Je dois vous dire, finit-il par répondre, qu'il ne s'agit pas d'un modèle C. Vous en aviez besoin rapidement et il n'y en avait aucun de disponible dans un si court laps de temps. Alors, on a décidé de vous fournir celui-ci à la place. S'il ne fait pas l'affaire, vous pouvez le retourner en tout temps et on vous remettra vos crédits.

Cela ne constituait pas une offre exceptionnelle puisque c'était pratique courante de retourner et de se faire rembourser des automates non satisfaisants pour toutes sortes de raisons.

Thomas retira le transbordeur de sous la boîte et il enleva le ruban qui entourait le couvercle. Puis, dans un geste théâtral, il retira doucement le dessus de l'emballage pour exposer la tête du mécanoïde, en déclarant, un peu comme s'il s'agissait d'une réclame publicitaire :

– Et je vous présente le modèle Z. C'est un modèle absolument nouveau et peut-être unique. En tout cas, c'est la première fois que j'en vois un comme cela.

Un cellophane translucide masquait partiellement son visage. Je m'approchai et l'enlevai délicatement. Ses yeux étaient ouverts, mais parfaitement immobiles.

– Mais c'est une femme! m'exclamai-je.

– Impossible, déclara Thomas. On n'a pas les pièces sur Mars pour les fabriquer. D'ailleurs, je ne vois pas ce qui vous fait dire cela. C'est la chevelure masculine standard B-94, le nez de style italien avec bosses en option. Attendez qu'on regarde le reste.

Et il retira les restes de l'emballage. Les mécanoïdes étaient toujours livrés avec un fini de vêtements synthétiques légers. Celui-là ne dérogeait pas à la règle. Thomas pointa son index vers la poitrine pratiquement inexistante sous le chemisier. Il y avait la lettre « Z » brodée dessus juste à l'emplacement du cœur.

– Vous voyez bien qu'il est masculin, insista Thomas. C'est impossible de trouver des seins sur Mars. Ça ne peut pas être une femme.

– Mais regardez ses yeux. Ça ne colle pas, ce ne sont pas des yeux d'homme et les traits sont beaucoup trop délicats. Et vous savez, les seins, ça ne veut rien dire. Les femmes humaines viennent aussi dans tous les formats...

Thomas examina les yeux attentivement.

– Vous savez, avec les yeux, c'est difficile, car le numéro de série est inscrit seulement à l'arrière. Attendez, on va en enlever un.

Il extirpa un gros tournevis de la poche de sa vareuse et l'approcha de la figure toujours impassible.

– Vous êtes fou, lui criai-je en interceptant son avant-bras de ma main libre. Vous n'allez tout de même pas lui enlever un oeil avec ça! Vous allez me l'esquinter.

Je m'approchai du visage et je regardai le mécanoïde droit dans les yeux. Son regard semblait me traverser sans me voir. Ce qui était tout à fait normal étant donné qu'il n'était pas encore activé.

– Ceux qui l'ont fabriqué, continuai-je, ont accompli un travail remarquable. Ils ont même ajouté un parfum légèrement citronné. Et je suis positivement convaincu qu'il s'agit d'une femme. D'ailleurs, réfléchissez un peu, Thomas. Mis à part les cheveux et les seins, aucune autre pièce spéciale n'est nécessaire pour fabriquer une mécanoïde. Je dirais même plus que certaines pièces deviennent inutiles.

– Vous voulez dire qu'ils lui ont peut-être installé un minou de bonne femme au lieu de lui mettre la tige d'élimination et les couilles habituelles?

– C'est une façon de dire ça, je présume.

Et Thomas empoigna la mécanoïde présumée par la taille en brailant, tout excité :

– Merde alors. Je veux voir ça. On va en avoir le cœur net.

Il agrippa le haut de son pantalon et la déséquilibra.

– Laissez-la! lui dis-je, vous allez la faire chuter!

La mécanoïde fléchit vers l'arrière et elle commença à tomber à la renverse. Alors, je me plaçai derrière elle pour l'attraper. Je tenais toujours ma serviette d'une main, alors je glissai mon autre bras sous une épaule pour la retenir. Je crus entendre un déclic, puis il y eut une sorte de sifflement aigu.

– On va bien voir si elle a des testicules, marmonnait fébrilement Thomas en essayant de la déculotter.

« C'est toi qui vas perdre les tiennes, sale merdeux dégénéré! » lança une voix indubitablement féminine, provenant de la bouche de la mécanoïde tandis que sa jambe droite se levait brutalement.

Thomas reçut le coup de pied juste entre les jambes. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Puis, Thomas émit une sorte de hoquet étouffé. Il lâcha le pantalon synthétique, ramena les mains entre ses jambes pour protéger ce qui lui restait de ses parties sensibles et, il s'affala, d'abord les genoux sur le plancher, puis à pleine face sur l'automate.

Sous le poids additionnel de Thomas, la mécanoïde fléchit encore plus. Je laissai échapper ma serviette et je glissai mon autre bras sous son autre épaule. Je la tirai vers l'arrière pour l'éloigner de Thomas. Pendant une seconde elle avait changé de posture. Je la relevai doucement. Elle était raide comme une barre et elle ne parlait plus. J'en profitai pour ramasser et replacer ma serviette. Thomas commençait à retrouver l'usage de la parole. J'examinai la mécanoïde. Elle était à nouveau désactivée.

– Merde! jura Thomas. Quelle salope! Elle a failli m'estropier.

– Et elle n'est même pas encore au niveau zéro, fis-je remarquer, sarcastique.

Thomas, les yeux exorbités, me fixa avec horreur.

– Je la ramène immédiatement à l'usine. Elle est beaucoup trop dangereuse pour circuler librement. Elle doit subir une remise à zéro et être reprogrammée. Je ne peux pas vous remettre de la marchandise dans cet état.

Et il se dirigea en titubant vers son transbordeur.

– Non! je la garde, lui dis-je fermement.

Thomas se tourna lentement vers moi. Il n'en croyait pas ses oreilles.

– Mais qu'est-ce qui vous prend? demanda-t-il, l'air abasourdi. Vous avez vu ce que ce machin m'a fait? Il... Elle... m'a agressé. C'est inacceptable. Intolérable. On doit la reprogrammer.

– N'est-ce pas plutôt vous qui l'avez agressée?

– Mais non, répliqua-t-il sur un ton parfaitement convaincu. Je voulais juste voir comment elle était faite. Simple curiosité, parfaitement naturelle et justifiée, d'ailleurs.

– Je suppose qu'elle n'était pas de cet avis, répondis-je.

Et je ramassai le calepin de livraison que Thomas avait laissé choir sur le sol. Je signai le bordereau de livraison, j'arrachai mon exemplaire et je tendis le calepin à Thomas.

– Voilà. Je suis satisfait de la marchandise. Elle me convient parfaitement et maintenant que j'ai signé, j'en suis le propriétaire et l'unique responsable.

– Je regrette, vous ne pouvez pas la garder. Je vais signaler son comportement à la compagnie et ils vont venir la reprendre. Après tout, si elle vous écrase les gonades, vous pourriez poursuivre la compagnie, et moi, je perdrais mon emploi.

– Si jamais vous faites cela, alors j'expliquerai en public ce que vous m'avez raconté sur le modèle B et l'attrape-nigaud que constitue le nez-pile. Je crois que votre compagnie n'aimera pas du tout voir des milliers de clients demander un remboursement de crédit, à cause de vous.

Thomas me considéra un moment avec curiosité. Finalement, il haussa les épaules et retourna vers son transbordeur. Sans dire un mot, il chargea mon vieux modèle B sans nez et il retraversa la Porte.

Mais avant de disparaître dans le couloir, il se retourna et me lança :

– J'irai vous voir à l'hôpital, lorsqu'elle vous aura mis en pièces. Et alors, vous saurez que j'avais raison. Vos automates sont tous dangereux.

– Cette remarque, lui répondit ma Porte, est digne d'un sale merdeux dégénéré de votre nature et ne saurait en aucun cas être considérée.

Et la Porte se referma en claquant. Il y eut une sorte de réponse étouffée qui provenait du fond du couloir. Quelque chose comme:

– Peuh! niveau zéro, mon cul!

C'est ainsi que j'avais acquis mon modèle Z. Je l'étudiai encore un peu. Puis, je décidai qu'en l'absence de toute autre information et jusqu'à preuve du contraire, je considérerais ce modèle comme féminin. Elle serait une mécanoïde.

– Eh bien! ma belle, lui chuchotai-je en lui souriant amicalement, je te souhaite la bienvenue chez moi. J'ignore si tu comprends ce que je te dis et dans le fond, ça n'a aucune importance, car si je ne te parlais pas en ce moment, je me parlerais sûrement tout haut, ce qui n'est pas moins illogique. Maintenant, voyons un peu où ils ont pu mettre ces papiers.

Et je me mis à leur recherche. Je ramassai les morceaux d'emballage qui avaient été éparpillés dans toute la pièce. Je retournai chaque morceau sur tous les côtés. J'inspectai soigneusement le fond de la boîte, les séparateurs et tous les petits blocs de mousse. Pourtant, je ne parvins pas à les retrouver. Comment allais-je faire sans eux? Une mécanoïde est une machine compliquée, capricieuse et délicate. Il fallait avant tout que je la réactive. Mais comment allais-je y arriver sans ces satanés feuillets d'instructions?

Finalement, je plaçai tout le matériau d'emballage dans un sac. Je ne me résignai pas à détruire le sac au cas où les instructions y seraient cachées quelque part. J'abandonnai le sac au sous-sol et revins au salon.

La mécanoïde désactivée se maintenait toute seule en station debout grâce à un truc vieux comme le monde. La publicité disait qu'il s'agissait d'un stabilisateur gravifique à consommation d'énergie nulle. En fait, elle portait des souliers lestés avec d'épaisses semelles de plomb.

– Tu sais, lui dis-je sans trop de conviction. Tu peux te réactiver maintenant. Tu ne cours aucun risque. Je ne vais pas te reprogrammer sans ton accord. Et si je le fais, ce ne sera que pour abaisser ton générateur d'inhibitions.

Mais elle ne réagissait pas. Je la regardais attentivement. Je me demandais comment, diable, elle avait pu s'activer toute seule la première fois. Peut-être Thomas avait-il enclenché un commutateur caché? Ou peut-être s'activait-elle lorsqu'elle était attaquée, juste pour le temps de se défendre? Mais si c'était le cas, cela signifiait que je devais d'abord l'attaquer, puis que je recevrais un coup de pied entre les jambes et qu'ensuite elle se désactiverait. Tout un programme pour pas grande chose.

Je passai le reste de la journée à tourner en rond et à réfléchir. Je pouvais toujours essayer de contacter la compagnie. Mais qu'est-ce que je leur dirais? Peut-être :

– Bonjour, c'est moi qui ai reçu votre modèle Z. Où doit-on la frapper, pour qu'elle se mette en vie?

Ils vérifieraient sûrement avec Thomas pourquoi il n'a pas livré les feuillets. Et alors, Thomas leur raconterait l'histoire du coup de pied et ils risquaient de débarquer ici. Non, je ne voulais pas les appeler. Je trouverais moi-même comment la réactiver.

* * *

La nuit martienne était tombée. J'étais couché sur le dos. Je distinguais quelques étoiles dans la petite bulle de verre qui surplombait mon lit. Puisqu'elles paraissaient si malignes, je décidai de les interroger. Après tout, peut-être les étoiles connaissaient-elles des choses que j'ignorais?

– Vous, les étoiles, leur dis-je, vous ne sauriez pas ce qu'il faut faire, par hasard?

– Mais bien sûr qu'on le sait!

– Alors, dites-le-moi, je vous en prie.

– Et pourquoi veux-tu la ranimer?

– Je voudrais tant qu'elle reprenne vie. Je ne veux pas qu'ils la reprogramment. Même si elle n'a dit qu'une toute petite phrase, c'était assez pour moi. Assez pour entrevoir les possibilités de son esprit. Cet esprit qui m'a tout de suite paru unique et si différent. Même s'il ne s'agit que d'une simulation informatique, elle n'est pas comme les autres automates. Elle a réagi immédiatement lorsqu'elle a été agressée. Elle est fière et elle ne craint pas de le montrer. Je ne veux pas qu'elle retourne là-bas. Du moins, pas sans lui avoir parlé d'abord.

– D'accord, dirent les étoiles. C'est très facile de la ranimer. C'est exactement comme dans les contes d'enfant. Tu sais le Prince Charmant et toutes ces histoires...

– Le Prince Charmant? Vous voulez dire comme dans « La Belle au Bois Dormant »?

– C'est cela! Tu dois la réveiller d'un baiser.

Je regardais toujours le ciel. Mais très fixement cette fois. Les battements de mon cœur s'étaient accélérés. Je m'en étais aperçu et cela m'inquiétait un peu.

– Merde! Je deviens complètement maboul. Je ne vais pas aller embrasser cette chose juste pour qu'elle se réveille. C'est absurde!

Pourtant, il y avait là une certaine logique. Si elle se réveillait lors d'une agression violente, peut-être qu'une manifestation de tendresse pouvait avoir le même effet. Je me levai lentement et je sortis de la chambre. Je regardais à droite et à gauche, comme si je craignais qu'on puisse m'apercevoir. J'avoue que j'étais plutôt gêné. Je me tenais à peu près ce discours :

– Que va-t-il se passer si ça marche et qu'elle se réveille? Elle verra que je l'ai embrassée pendant qu'elle dormait et ce sera très humiliant pour elle comme pour moi. Peut-être ne croira-t-elle pas que j'essayais simplement de l'activer. D'ailleurs, je sais bien qu'il existe une autre façon de l'activer. Mais j'ignore de quoi il s'agit au juste.

Je m'approchai d'elle ostensiblement. Mon cœur battait de plus en plus vite. J'étais bien conscient du ridicule de cette situation, et plus j'avais, plus j'étais tendu. J'allumai une lampe d'ambiance. La mécanoïde était toujours là, plantée au beau milieu de la pièce et maintenue par ses stabilisateurs gravifiques. Je baissai l'intensité de l'éclairage et je vins me placer juste en face d'elle.

– Bonsoir, ma belle, commençai-je. Je vais t'expliquer exactement ce que je vais faire. Si tu n'es pas d'accord, tu peux toujours me le dire ou me le faire savoir d'une façon ou de l'autre et, dans ce cas, je ne vais pas le faire. Les étoiles et moi, on a pensé que tu étais peut-être une sorte de Belle au Bois Dormant et qu'un baiser pourrait te réactiver. Alors, je vais juste te donner

un petit baiser de rien du tout. Juste du bout des lèvres. Comme ça!

Et j'avançai mes lèvres pour mimer un baiser pudique.

– Tu vois, repris-je. C'est facile. N'aie pas peur.

J'étais fort anxieux. Je craignais tellement de l'abîmer ou de la traumatiser, que je ne pensais même pas à me protéger contre un coup de pied éventuel. Je m'approchai et je plongeai mon regard dans ses yeux fixes. Leur immobilité était déconcertante. Alors, je fermai les yeux et j'appliquai doucement mes lèvres contre les siennes.

Ses lèvres étaient douces et tièdes. À moins que ce ne fût un effet de mon imagination ou de la chaleur réfléchi par mes propres lèvres. Toutefois, probablement à cause de cette sensation imprévue de chaleur, le baiser fut plus long que prévu.

Je rouvris les yeux. Elle était toujours immobile. Rien ne s'était passé. Enfin, rien pour elle. Je refermai la lampe et je retournai à mon lit. Les étoiles s'étaient bien moquées de moi. Maintenant elles devaient bien rire. Pourtant, je ne leur en voulais pas. Je sentais que grâce à elle, quelque chose dans la galaxie avait changé. Un événement cosmique qui allait bouleverser l'ordre universel. Dans un tout petit salon, sur une planète hostile et peu habitée, un humain était devenu amoureux de son mécanoïde.

CHAPITRE II

Le projet Zoom

À une centaine de millions de kilomètres de Mars, la responsable à la console des communications locales suait à grosses gouttes dans la quasi-pénombre. Le système électrique était en panne et, comme chaque fois que cela se produisait, la climatisation et l'éclairage étaient les premières choses qu'on coupait.

Un voyant vert s'alluma sur son écran pourtant déjà passablement encombré.

– Désolé Lison, j'ai une communication en attente. Je dois te laisser. À bientôt!

Elle toucha le coin inférieur droit du rectangle vert. La communication fut aiguillée sur son poste.

– Mécanoïdes InterStellaires, annonça-t-elle, division vénusienne, puis-je vous aider?

La figure d'une dame dans la quarantaine apparut sur le terminal.

– Oui. Bien sûr. Mon nom est Martha Jamison. Je suis à négocier une commande très importante avec votre usine. Je dois vous rendre visite la semaine prochaine pour examiner la marchandise, établir le nombre d'unités que je désire commander et finaliser les termes du contrat. On était censé me contacter aujourd'hui pour convenir d'un rendez-vous. Je voudrais savoir pourquoi vous n'avez pas encore donné signe de vie.

– Appelez-vous depuis votre résidence principale, Madame Jamison?

– Mais oui! Pourquoi cette question?

– Parce que l'ordinateur va vérifier automatiquement la banque de données en se basant sur les coordonnées d'origine de votre appel. Une seconde encore et nous aurons l'information. Voilà!

Puis la jeune femme s'interrompit. Elle lisait une note qui s'affichait en rouge sur son terminal.

– Un instant, Madame Jamison. Votre appel doit être soumis à la directrice du service. Elle pourra vous aider encore mieux que moi.

Et sans attendre de confirmation, l'appel fut automatiquement dirigé au poste d'Irma Tilse, la directrice de la division.

Irma savait bien qu'elle devait contacter son importante cliente ce jour même. Elle avait vaguement espéré qu'en retardant au maximum la communication avec Martha, elle aurait eu le temps de recueillir davantage d'informations sur la situation. C'est pourquoi elle ne l'avait pas appelé elle-même, mais s'était plutôt contentée de programmer le ré-aiguillage de son numéro vers le terminal de son bureau. Mais, maintenant que le visage de Martha attendait sur l'écran, Irma ne pou-

vait plus reculer : elle se devait de mettre sa cliente au courant.

– Mais enfin, qu'est-ce qui se passe, Madame Tilse? demanda Martha à sa nouvelle interlocutrice. Avez-vous oublié notre rendez-vous?

– Bonjour, Madame Jamison. Mais non! Je sais que je devais vous convoquer afin de vous présenter notre nouveau modèle.

– Vous savez que je tiens beaucoup à l'examiner avant de fixer le nombre d'unités que je désire commander.

– Oui, acquiesça Irma. C'est tout naturel! Mais il y a eu un contretemps. Que diriez-vous de modifier la commande afin d'utiliser plutôt une unité standard, au moins temporairement, jusqu'à ce que nos petits problèmes soient réglés?

– Je ne sais pas... Vous savez, j'espérais beaucoup de ces nouvelles unités, car d'après ce que vous m'aviez expliqué, elles sont très sensibles aux réactions de leur environnement. C'est pourquoi j'avais pensé les utiliser pour remplacer les commis de mes boutiques de nouveautés sur Terre. Leur grande sensibilité aux réactions et aux besoins des clients en aurait sûrement fait de bonnes vendeuses. Mais de quels problèmes parlez-vous? Manquerait-il une pièce indispensable?

– Non. Enfin... Oui. Ce n'est pas juste une pièce qui manque. Nous avons égaré l'unité au complet. Elle a disparu de nos laboratoires!

* * *

Claire travaillait sur Vénus depuis plusieurs années. Bien qu'elle ne connût rien aux principes de fonctionnement des mécanoïdes que sa firme fabriquait, elle était une véritable sommité dans l'organisation des banques de données gigantesques qui étaient nécessaires pour les mettre au point.

Ces banques contenaient toutes les données accumulées durant la conception, le développement et les tests effectués sur chaque unité produite. On pouvait aussi y trouver les programmes et les configurations particulières à chaque automate fabriqué. Tout cela constituait une énorme masse d'information que quantité de gens devaient accéder et mettre à jour sans cesse

La directrice lui avait demandé de vérifier tous les accès effectués sur les données associées à un projet ultra-secret baptisé ZOOM.

– Voyons ce qu'on peut d'abord trouver sur ZOOM, se dit Claire.

Et elle tapa sur le clavier pour indiquer sa présence et pour signifier qu'elle désirait utiliser le système.

Systeme : Demande identification de l'usager.

Claire : Claire.

Systeme : Demande code d'accès et mot de passe.

Claire : Accès universel, mot de passe : Clairière.

Systeme : Quelle est votre requête?

Claire : Demande information générale sur projet ZOOM.

Système : ZOOM, projet ultra-secret. Fabrication d'une unité expérimentale basée sur un nouveau principe de dynamique interpersonnelle.

Claire : Demande identification de ce nouveau principe.

Système : Tous les êtres sont égaux entre eux, mais certains sont plus égaux que les autres.

Voyant qu'il s'agissait d'un de ces énoncés de sémantique informatique, utilisés dans la programmation des automates et auxquels elle ne comprenait pas grand-chose, Claire décida d'explorer une autre avenue.

Claire : Demande liste des programmes du projet ZOOM.

Système : Aucune donnée trouvée.

Claire : Demande liste des plans de fabrication.

Système : Aucune donnée trouvée.

Claire : Demande liste des banques de configurations mémorielles.

Système : Aucune donnée trouvée.

Claire : Demande liste des copies de sécurité sur ZOOM.

Système : Aucune donnée trouvée.

Claire : Demande liste de toute autre information appartenant au projet ZOOM.

Système : Aucune autre donnée trouvée.

Claire : Demande liste complète de toutes les informations sur ZOOM, actuelles, historiques ou stockées aux archives.

Système : ZOOM, projet ultra-secret. Fabrication d'une unité expérimentale basée sur un nouveau principe de dynamique interpersonnelle : « Tous les êtres sont égaux entre eux, mais certains sont plus égaux que les autres. »

* * *

– Pour résumer la situation, expliquait Claire à la directrice, il ne reste plus rien.

– Mais c'est impossible. Il faut des codes d'accès pour détruire ces informations. Et il y a toujours les copies de sécurité.

– J'ai vérifié. Non seulement, toutes les données relatives au projet ont été détruites, mais on a aussi retiré du système, tous les index aux copies de sécurité. De sorte que j'ai dû me taper des heures de recherche dans les salles d'archives pour retrouver ces copies.

– Et alors? demanda Irma.

– Je les ai effectivement retrouvées. Mais elles avaient été effacées, probablement avec un champ d'énergie magnétique ou quelque chose de similaire. Vous comprenez, on a probablement imprimé les index avant de les détruire, afin de retrouver les copies d'ar-

chives et pouvoir ainsi les effacer manuellement. C'est très facile quand on se donne la peine.

– Mais qui a pu faire une chose pareille et dans quel but?

– Je l'ignore. Mais j'ai tout de même dressé la liste de celles qui avaient tous les accès requis pour mener cette tâche à terme.

– Peut-être quelques codes d'accès ont-ils été volés, suggéra Irma.

– C'est toujours possible, mais nous changeons les mots de passe chaque mois.

Irma regarda la liste. Mis à part Claire et elle-même, il n'y avait que deux autres noms : Judith, la conceptrice chargée du projet et... Z.

Irma, consternée, leva la tête vers Claire.

– Z, murmura-t-elle machinalement.

* * *

J'avais rendez-vous à la taverne avec Roger, mon copain de l'usine de fabrication des mécanoïdes. J'étais déjà en retard et je voulais décoller au plus vite, car il était primordial de ne pas voyager trop vite de façon à ne pas gaspiller le combustible.

Lorsque je traversai la Porte de mon appartement, celle-ci m'interpella.

– Tu sors à cette heure tardive?

– Oui, j'ai rendez-vous avec un copain et je suis très pressé.

– Je voudrais te parler de quelque chose.

– Je crois que je sais ce que tu veux me dire. Mais je n'ai pas le temps maintenant. Je dois partir tout de suite et nous en reparlerons à mon retour. Ne t'inquiète pas.

Et je n'attendis pas sa réponse. Je savais que la Porte était troublée par la mécanoïde en état de désactivation permanente.

– J'aurais dû penser plus tôt à lui en parler, me dis-je en pénétrant dans mon spatonef. Les Portes sont programmées pour adresser la parole uniquement lorsqu'on les traverse. Pendant tout le temps où j'étais dans l'appartement, la Porte désirait me parler de ce problème et elle s'en était abstenue simplement pour respecter la programmation.

Je mis le contact et je filai vers la taverne à la vitesse optimale, celle qui permet de préserver le maximum de carburant. Quelques minutes plus tard, je buvais ma bière en bavardant avec Roger.

– Dis-moi Roger, lui demandai-je. Tu as déjà entendu parler d'un nouveau modèle en cours de fabrication?

– Ah! bien sûr Daniel. Tu veux parler du modèle C. Ça va faire fureur. Ici, on l'a baptisé « Le Super-Con ». Il paraît qu'on pourra le frapper sur un oeil et que l'œil deviendra tout noir durant quelques jours. Une véritable merveille!

– Oui... J'ai bien hâte de l'essayer. Mais je voulais parler d'un modèle différent. Un autre projet, plus expérimental, une unité à la charpente plus fragile, peut-être?

– Comment, plus fragile? Qui voudrait quelque chose de fragile? Ce que les gars aiment, ce sont les unités durables et qui ne s'abîment pas facilement. Après tout, les clients ne veulent pas endommager leur mécanoïde. Ce ne sont pas des brutes! Non?

– Non! Bien sûr que non! Mais, écoute Roger. J'ai un petit problème, mais j'aimerais que ceci reste entre nous.

Roger fronça les sourcils et se pencha en avant en prenant un air de conspirateur.

– Pas de problème, souffla-t-il.

– Hier, continuai-je, Thomas m'a livré une unité... heu... spéciale. D'après ce que tu viens de me dire, je crois qu'elle n'a pas été fabriquée chez vous et il me manque les instructions pour l'activer.

– Thomas? Mais il a été viré ce matin. On l'a pincé dans l'entrepôt. Il ouvrirait toutes les caisses pour voir la tête des prochaines livraisons. Mais quel modèle t'a-t-il amené?

Cette fois j'en avais trop dit. De toute évidence, Roger n'avait pas entendu parler d'un modèle féminin à charpente fragile fabriqué sur Mars.

– L'étiquette a été effacée, mentis-je effrontément. Mais je crois qu'il s'agit d'un modèle C.

– Alors, tu n'as qu'à lui appliquer un bon direct du droit, juste dans l'œil. Comme ça : vlan! Et tu verras comme il aimera ça.

– D'accord! Je vais essayer. Un bon coup de poing dans l'œil. Comme ça : vlan!

Et je donnai un grand coup sur la table en riant. Pauvre Roger! Les mœurs de Mars commençaient à l'affecter pour de bon. Il ne se rendait même plus compte à quel point il trouvait toute cette violence parfaitement naturelle. Puis, je pensai que j'avais moi-même, juste deux semaines auparavant, fait sauter le nez de mon modèle B. Alors, je détournai rapidement le cours de mes réflexions vers un autre sujet.

J'étais perplexe, comment Roger pouvait-il ne pas être au courant d'une unité expérimentale livrée par sa compagnie?

Soudain, je pensai au bordereau de livraison. Peut-être y avait-il une information importante inscrite dessus. Plus je réfléchissais, plus il tombait sous le sens que la provenance de l'automate devait être indiquée sur le bordereau. Je vidai ma bière et quittai Roger pour retourner chez moi.

Vingt minutes plus tard, j'étais dans le couloir et je courais vers la Porte de mon appartement.

– Déjà toi, s'exclama la Porte en s'ouvrant.

– Oui, oui, je suis pressé, excuse-moi.

Et je la traversai sans rien dire d'autre. Je retournai à la cuisine pour retrouver le bordereau. Il était sur l'armoire, bien en évidence. Je le saisis et l'examinai, on pouvait lire :

« Livraison urgente pour Daniel Trame, spatioport 546988.3, modèle C en rupture de stock, livrez retour modèle Z, emplacement : quai RIP 25, case 7. »

Il devait s'agir d'une unité retournée à la compagnie. On m'avait livré cette marchandise sans savoir exactement ce que c'était ni dans quel état elle se trouvait. Mais qui avait bien pu la retourner? Et pour la re-

tourner, il fallait bien que la compagnie l'ait d'abord fabriquée, puis livrée! Tout ceci était incompréhensible.

* * *

Judith fit son entrée dans le bureau. Elle avait été convoquée d'urgence durant ses vacances par la directrice. C'était Judith qui avait mis au point toute la programmation de l'unité spéciale. De plus, son nom apparaissait sur la liste dressée par Claire, des personnes ayant accès aux données de ZOOM.

– Entrez Judith, lui dit Irma, et asseyez-vous. J'ai une très mauvaise nouvelle. Toutes les données relatives au projet ZOOM ont été détruites.

– Détruites? Mais par qui?

– Nous ne le savons pas. Mais avant tout, je dois vous poser deux questions. Et je vous prie de me répondre franchement. D'abord, avez-vous participé à cette destruction, directement ou indirectement? En donnant votre code d'accès par exemple?

– Mais bien sûr que non, fit Judith indignée. Pourquoi aurais-je fait une chose pareille?

– Je vous crois sur parole, dit Irma. Maintenant, dites-moi : Avez-vous gardé des copies personnelles de certains éléments du projet? Des fichiers de données par exemple. Je sais que c'est une pratique courante chez les programmatrices, bien que cela soit strictement interdit par le règlement.

Judith parut soudain très embarrassée. Ses joues prirent une jolie teinte rosée. Elle dut s'en rendre compte, car elle ne tenta pas de mentir.

– J'avais gardé une copie de la configuration psychique, déclara-t-elle.

– Pourquoi dites-vous « J'avais » ? demanda Irma.

– C'est que la semaine dernière, quelqu'un voulait consulter ce matériel et je le lui ai remis.

– Vous avez laissé quelqu'un consulter la configuration psychique de l'unité expérimentale sans d'abord obtenir une autorisation officielle. Mais, que diable, avez-vous pensé? C'est absolument interdit!

– Oui, je sais que d'habitude c'est interdit. Mais il m'est apparu que cette fois-ci, on pouvait faire une exception.

– Que voulez-vous dire? demanda Irma outrée. Et à qui avez-vous remis ces fichiers de configuration?

– Je les ai remis à Z.

* * *

C'était sa deuxième nuit chez moi. Elle était toujours aussi immobile. J'avais bien essayé de lui parler, de lui tripoter les épaules, même de la bousculer un peu pour qu'elle se réveille. Mais je faisais tout ça sans conviction. Il devait y avoir quelque chose de plus subtil, une action à accomplir ou une parole à prononcer pour qu'elle se mette en route.

Alors, je décidai que, même si elle ne se réveillait pas, je m'occuperais tout de même d'elle. J'allai au salon pour lui parler un peu.

– Bonjour Z! Tu dois être fatiguée d'être là, debout comme un piquet, à ne rien faire de toute la journée. À ta place, j'aurais des fourmillements sous les pieds et je sentirais une irrésistible envie de me gratter.

Puis, je réalisai que, si ma suggestion agissait sur elle, elle constituerait peut-être une torture insupportable. Peut-être éprouvait-elle effectivement l'envie de se gratter mais qu'elle ne le pouvait pas.

Je l'attrapai par-dessous les épaules et la tirai jusqu'au divan. Elle n'était pas très lourde, sauf pour les souliers. Je l'étendis confortablement sur le canapé et lui retirai ses chaussures.

– Voilà! Tu seras bien mieux comme cela. Et attends, juste au cas où tu en aurais envie.

Je m'approchai d'elle et je grattai la plante de ses pieds...

– Bonne nuit Z!

Et je refermai la lampe.

CHAPITRE III

Recherches

Jimmy, l'opérateur de service à la console des communications IP, somnolait légèrement. Les communications IP, comme on les appelait, plutôt que de dire Interplanétaires, étaient assez rares. À peine quelques messages par semaine, surtout en provenance de la Terre.

Jimmy sortit brusquement de sa torpeur lorsque l'alarme de son terminal résonna.

– Merde, une communication prioritaire, se dit-il. Ça vient de Vénus.

Les communications avec Vénus étaient très rares, vu le peu d'échanges commerciaux entre les deux planètes. Il reconnut pourtant la figure d'Irma, la directrice des opérations de la division de Vénus.

– Mécanoïdes InterStellaires, division martienne, ici Jimmy. Puis-je vous aider Irma?

– Jimmy, dit Irma. Je dois parler au directeur immédiatement. C'est très urgent. Mettez-moi immédiatement en communication directe avec ses appartements.

– Tout de suite, Irma. À plus tard.

Et la figure d'Irma apparut, en pleine obscurité, au beau milieu du salon privé du directeur de la division martienne. L'alarme d'urgence du terminal sortit ce dernier de son sommeil. Au bout d'un moment, il surgit de la porte de sa chambre. Il avait encore un oeil fermé et il avait boutonné sa robe de chambre de travers. Son unique mèche de cheveux en broussailles lui retombait sur le côté du visage et laissait voir sa calvitie avancée. Il ouvrit le deuxième oeil et reconnut Irma.

– Ah, vous! laissa-t-il tomber, comme si cette simple déclaration suffisait à expliquer la situation. Ça prend bien une femme pour me tirer hors du lit à cette heure de la nuit. Eh bien, que se passe-t-il donc de si important sur Vénus pour que je ne puisse pas finir ma nuit en paix?

– Duvalais, fit Irma sans relever sa remarque, nous avons un problème grave. Et nous croyons que depuis exactement deux jours, notre problème est aussi devenu le vôtre.

– Que voulez-vous dire?

– Vous avez entendu parler du projet ZOOM, n'est-ce pas?

– Plutôt deux fois qu'une! J'étais absolument contre ce projet. J'ai toujours fait campagne pour qu'on augmente le niveau de contrôle et de sécurité sur tous les automates. Et voilà qu'un jour, un groupe de facétieuses Vénusiennes lancent un projet de mécanoïde à faible niveau d'inhibitions. Si je me rappelle bien vos théories farfelues, le milieu ambiant devait servir à gé-

nérer le feed-back contrôlant les mécanoïdes plutôt que de se fier à un générateur d'inhibition comme on le fait maintenant. Quelle farce! Alors? Que s'est-il passé? Votre monstre vous a explosé à la figure?

– Pas exactement. L'unité expérimentale que nous avons fabriquée s'est... évadée.

– Comme vous vous en doutez bien, ça ne me surprend pas du tout. Et ce n'est pas mon problème. Débrouillez-vous pour assumer les conséquences de vos actes irresponsables.

– C'est exactement ce que je fais en ce moment. Alors, cessez de rouspéter comme un vieux radoteur et écoutez-moi un instant. Cette nouvelle unité est extrêmement importante pour nous et pour toute la compagnie. Nous sommes convaincues qu'elle représente le prototype de toutes les générations futures de mécanoïdes. Et pour la fabriquer, nous avons mis quatre années de travail acharné et minutieux. Des centaines d'expertes en toutes disciplines ont participé à sa mise au point. Elle était pratiquement terminée, il ne restait que quelques détails de programmation à régler et elle aurait été parfaitement opérationnelle. Malheureusement, comme je vous l'ai déjà dit, elle s'est échappée.

– Qu'est-ce que je viens faire là-dedans? demanda Duvalais en remontant la mèche de cheveux au centre de son crâne.

– Nous avons toutes les raisons de croire qu'elle est sur votre planète.

La mèche de cheveux retomba sur le côté.

– Votre unité expérimentale? Un robot de sexe féminin... sur Mars? fit Duvalais, consterné.

– Exactement! Je vais vous expliquer en détail ce qui est arrivé. Comme je vous l'ai dit, nous avons terminé toute la partie mécanique ainsi que l'essentiel

de la programmation. Il ne restait plus qu'à introduire la bonne configuration psychique et à régler le niveau d'inhibition. Normalement, à ce stade, le générateur d'inhibitions est placé très haut, pour que le sujet ne commette pas de bêtises en attendant de recevoir sa configuration finale. Mais, pour cette unité, cette procédure s'est avérée inadéquate.

– Je ne comprends pas pourquoi. Nous faisons cela avec tous nos mécanoïdes et ça fonctionne toujours très bien. En quoi celle-là était-elle différente?

– Puisque le but de l'unité spéciale est d'être en fin de compte contrôlée simplement par l'interaction avec son environnement, nous avons dû augmenter significativement son niveau de sensibilité aux facteurs externes. C'était nécessaire afin qu'une fois opérationnelle, elle soit suffisamment réceptive aux réactions de son entourage vis-à-vis de ses propres actions pour s'adapter et en définitive, se contrôler comme le font des milliards d'êtres humains tous les jours.

– Et alors?

– Mais vous ne comprenez pas? C'est simple pourtant! Cette unité est impressionnable. Et nous, comme des idiots inconscients, nous avons placé temporairement le bouton de contrôle de ses inhibitions, au maximum. Ceci a immédiatement affecté son comportement. Elle est devenue renfermée, repliée sur elle-même, gênée. Alors, les conséquences étaient très prévisibles, nous aurions dû planifier toute cette procédure avec plus de soins.

– Je ne comprends rien à ce que vous racontez.

– Réfléchissez, Duvalais. Depuis tout le temps qu'on la côtoyait, elle avait développé des relations avec la conceptrice, les expertes en peau synthétique, les mécaniciennes, les techniciennes, toute l'équipe quoi! Lorsque sa personnalité s'est brusquement modifiée par notre faute, toutes ces personnes s'en sont aperçues.

Certaines étaient au courant, d'autres pas. Mais tout le monde a probablement réagi inconsciemment en lui disant des choses comme « Bonjour! Ça ne va pas aujourd'hui? », ou encore « Comme vous êtes taciturne » ou toutes sortes d'autres remarques.

– Ouais! Je crois que je commence maintenant à saisir ce que vous essayez de dire. Vous inhibiez temporairement votre mécanoïde, mais vous n'aviez pas pensé à contrôler aussi vos employées. Et ces gentilles dames l'ont tellement houspillée qu'elle a fini par s'enfuir.

– Pas exactement. Mais vous avez compris le principe. Elle est brillante, instruite et elle connaît tout de son propre fonctionnement. Par conséquent, elle savait exactement pourquoi elle se sentait aussi mal. Alors, elle a effectivement voulu corriger le problème à sa source. Elle a obtenu une copie de son schéma psychique et...

– Et quoi? s'impacienta Duvalais, nerveux.

– Nous ne sommes pas sûres de la suite, ce ne sont que des spéculations.

– Dites toujours!

– Nous croyons qu'elle a probablement modifié son schéma psychique avant de le charger dans son système.

– C'est incroyable! Qu'est-ce qui vous fait croire qu'un automate puisse être capable d'une telle débrouillardise?

– Elle avait obtenu le schéma sur disquette. Mais nous savons que cette version comportait un niveau élevé d'inhibition. Comme elle savait qu'une fois le schéma chargé, il lui serait impossible d'abaisser elle-même le niveau, alors elle l'a probablement abaissé directement sur la disquette avant de la charger. Ainsi, elle s'est retrouvée programmée, opérationnelle et avec

le générateur d'inhibitions réglé au niveau qu'elle désirait effectivement pour elle-même.

– Et pourquoi s'est-elle enfuie?

– Elle a probablement pensé que le niveau d'inhibitions chargé sur la disquette était le niveau final. Et comme ça ne lui convenait pas, elle a cru qu'on la réajusterait plus tard et elle a probablement voulu l'éviter.

– C'est incroyable. Un programme qui se programme lui-même.

– Ce n'est pas si incroyable que ça, répondit Irma. C'est une opération courante pour les êtres humains. On se parle, on tente de se conditionner positivement. Pourquoi n'en serait-il pas de même des automates?

– Si ce que vous dites est vrai, je veux absolument retrouver cette unité. Je dois vérifier si elle est aussi inoffensive que le prédisaient vos théories. Et d'abord, comment est-elle arrivée sur Mars?

– Elle s'est enfermée dans une caisse d'équipement parmi des dizaines d'autres devant vous être expédiées. On n'aurait jamais remarqué la caisse supplémentaire. Mais c'est un de vos gars à la réception interplanétaire qui a découvert la caisse à l'arrivée. Il l'a ouverte, a vu qu'il s'agissait d'un mécanoïde et a rempli une fiche pour signaler l'erreur. Ce n'était qu'une formalité, puisque normalement, nous ne prenons jamais la peine de corriger les petites erreurs qui se glissent parfois dans les convois. Nous venons juste de recevoir la fiche et le signalement donné correspond exactement à notre sujet.

– Diable, je comprends qu'il ait signalé l'erreur si c'est une femme.

– S'il n'a pas ouvert l'emballage, il n'a peut-être pas remarqué que c'était une femme. En tout cas, son rapport ne l'indique pas. De plus, il dit qu'elle était désactivée. Elle a probablement trouvé le transport et

l'emprisonnement de la caisse trop pénible et elle s'est désactivée elle-même durant le voyage.

– Elle doit être encore ici. Probablement, quelque part dans l'entrepôt. Dites-moi comment je dois la réactiver.

– C'est très facile... Mais je préférerais que vous ne le fassiez pas, car, comme vous n'avez pas l'habitude des unités à feed-back, vous risquez d'être surpris et même choqués par certaines de ces réactions. Nous l'activerons nous-mêmes lorsque vous nous l'aurez retournée.

– Nous verrons cela plus tard, répondit sèchement Duvalais en coupant la communication.

* * *

Le jour se levait à peine lorsque l'alarme du moniteur me tira du sommeil. C'était mon copain Roger. Je m'approchai du moniteur.

– Roger! Tu es malade de m'appeler à l'aube comme ça. Qu'est-ce qui te prend?

– Ferme-la et écoute-moi, coupa-t-il. Tu te rappelles l'autre jour à la taverne? Tu m'as expliqué que t'avais reçu un mécanoïde, un nouveau modèle, à la charpente fragile? Vieux scélérat! Il vient de Vénus. Tu le savais, hein? Et savais-tu que, sur Vénus, contrairement à ici, il n'y a que des bonnes femmes?

– Une colonie sur Vénus? Je croyais que ce n'était qu'une rumeur.

– Farceur va! Il y a toute une équipe qui est à sa recherche. Ils sont allés à la réception interplanétaire ce matin. J'y étais et je conversais avec Bob, le répartiteur, lorsqu'ils ont débarqué. Bob avait reçu le robot dans

une boîte avec une cargaison de nez-piles de remplacement pour les modèles B. Comme il avait encore un mécanoïde à livrer et puisqu'il savait parfaitement qu'on ne retournerait pas celui-là sur Vénus, il l'a envoyé au client. Il n'avait même pas remarqué que ce n'était pas un robot, mais une robotte. Et quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'il a exhibé le bordereau de livraison et qu'il a lu ton nom. Je n'en revenais pas. Alors, vieux cochon, t'as trouvé comment l'activer?

– Non Roger! Je n'ai pas trouvé. Je suppose qu'ils sont en route pour venir ici. Ça fait longtemps qu'ils sont partis?

– En fait, ils sont encore ici. Ils embarquent tout un tas d'équipement pour la récupérer. Bien sûr, tu ne diras pas que c'est moi qui t'ai averti, hein mon vieux?

– N'aie pas peur, Roger : plutôt mourir que de dénoncer un ami.

– OK! N'en fais pas trop tout de même. Salut Daniel, je dois te laisser.

– Salut et merci, Roger.

L'image disparut. Je me tournai vers Z.

– Réveille-toi ma belle! On doit partir. Si je te laisse ici, ils vont te récupérer et après ce que tu as fait à Thomas, tu vas sûrement passer au compilateur optimisant. Alors en route!

Et je la saisis par-dessous les épaules. Elle me semblait plus lourde que la veille. Pourtant, elle ne portait pas ses souliers empesés. Je les lui remis, juste au cas où j'aurais à la cacher debout quelque part. Puis j'atteignis la Porte.

– Tu l'amènes dehors? me demanda la Porte.

– Oui, il faut que je la cache.

– Mais pourquoi ne l'actives-tu pas? Cela fait des jours que tu la gardes ainsi. Je voulais t'en parler hier, mais tu ne m'en as pas laissé le temps.

– Tu as raison. Je sais que cela te trouble de la voir comme ça et je n'aime pas cela non plus. Mais que veux-tu, je ne sais pas comment l'activer.

Et je traversai la Porte.

– Mais tu l'as déjà activée une fois, dit-elle. Je t'ai vu lorsque Thomas l'a amenée, tu n'as qu'à refaire la même chose.

Je continuais à la traîner dans le couloir en m'éloignant vers l'élévateur.

– Je sais, répliquai-je, que je l'ai déjà activée, mais je ne sais pas ce que... Quoi! Tu m'as vu l'activer la première fois?

– Oui! J'étais demeurée en attente pendant tout le temps où Thomas était ici. Alors, j'ai toute la scène dans mes banques mémorielles.

– Sapristi! Tout ce temps de perdu. Vite! Repasse la scène sur le moniteur.

J'appuyai Z sur le mur du couloir et je courus à l'intérieur de l'appartement pour visionner l'enregistrement qu'avait fait la Porte. On voyait d'abord la boîte de carton traverser la Porte, suivie par Thomas. Puis, une conversation...

– Saute ce bout, s'il te plaît. J'y raconte mes mésaventures « mécanoïdales ».

Puis on vit Thomas ouvrir la boîte. Il retirait le reste de l'emballage avant d'empoigner son tournevis. Ensuite, j'examinais le visage de Z, puis j'allais derrière elle tandis que Thomas sautait dessus.

– Ralentis exactement... ici!

Puis on entrevit ma main droite tenant fermement la serviette qui me couvrait tandis que j'enfilais mon bras gauche sous l'épaule de Z. Elle tombait à la renverse. Ma main gauche ressortit de dessous son épaule par l'avant et vint se plaquer sur sa poitrine. L'instant d'après sa jambe venait frapper Thomas dans les parties génitales.

C'était donc ça. Je devais appuyer ma main sur son sein gauche. Le sein situé du côté du cœur. C'était une bonne idée. Pas exactement le genre de geste qu'on fait tous les jours, mais peut-être le geste que ferait un homme découvrant par hasard une de ces mécanoïdes endormies.

– Je crois que le sein gauche contrôle l'activation, déclarai-je à la Porte en la retraversant vers le couloir.

– Oui, c'est aussi ce que j'avais conclu. Mais avant de l'activer, amène-la d'abord sous mon arche. Le cadre contient des solénoïdes qui me servent d'habitude à détecter des objets illicites qu'on essaierait d'introduire dans l'appartement. Cette fois ils me permettront de capter les champs magnétiques produits par son activation.

– Tu veux faire une sorte de lecture de son esprit, je suppose?

– Pas juste une lecture. C'est à double sens. Et ce n'est pas pour l'espionner. C'est juste pour vérifier que tout se passe bien. Pour nous, les automates, les

symbioses de l'esprit sont des pratiques très communes et en général agréables.

Je tirai Z jusqu'à l'entrée de l'appartement. Je la mis debout en travers de la Porte. Puis j'attendis un instant en l'observant.

– Qu'est-ce que tu attends? fit la Porte.

– Je ne sais pas. C'est une sorte de minute de silence, comme pour souligner un événement solennel. J'ignore qui elle est. Je n'ai qu'entrevu sa personnalité, comme par une toute petite fenêtre et pendant un très bref instant seulement. Maintenant, elle est là, immobile, une sorte de simulacre d'elle-même. Et, dans quelques minutes, elle existera vraiment. Elle pourra réaliser toutes ses potentialités et tous ses désirs, tandis que maintenant elle ne peut rien faire.

– Elle ne réalisera rien du tout si tu ne te presses pas un peu. Ça fait déjà trop longtemps qu'elle est comme ça. Je t'en prie, réveille-la.

– Tu as raison!

Et je levai la main droite en l'avançant doucement vers la poitrine de Z. J'étais à la fois grave, décidé et confiant. Tout allait bien se passer, j'en étais sûr. Tout devait bien se passer. Il le fallait.

J'appuyai ma main sur son sein. Il était menu, tiède, à la fois moelleux et un peu ferme. Visiblement, elle ne portait rien sous le poly-vêtement. Cela me gêna un peu, mais je maintins ma main en place.

Il y eut à nouveau un sifflement.

– Les banques mémorielles se rechargent, expliqua la Porte. Les systèmes de repos passent des messages aux systèmes d'éveil.

La voix de la Porte se modifia pour me traduire sans intonation, couleur ou émotion, ces messages dont je ne pouvais que très grossièrement saisir le sens :

« Démarrage enclenchée », « Banques mémorielles valides et intactes... en chargement », « Équipement physiologique fonctionnel... activé ».

Les yeux de Z se tournèrent vers moi et elle plia le coude pour relever l'avant-bras. Par une sorte de réflexe de pudeur, je retirai tout de suite ma main de sur son sein. Son geste stoppa aussitôt.

– Qu'as-tu fait? dit la Porte.
– Rien, répondis-je en relevant la tête.
– Tu as fait quelque chose, les messages ont stoppé... Attends! ... Il y en a d'autres.

Et sa voix redevint monocorde :

« Démarrage interrompu », « L'activation sera annulée dans cinq secondes... quatre... trois... »

Puis il y eut ce cri de ma Porte, sur un ton presque hystérique :

– Remets ta main! Idiot! Tu es en train de la perdre... « Une... » « Poursuite de la séquence initiale. »

J'avais replacé ma main juste à temps. L'avant-bras de Z reprit sa course vers le haut. Elle posa sa main par-dessus la mienne et elle la retint fermement. Sa tête poursuivit le mouvement de rotation qu'elle avait amorcé dans ma direction. Elle me dit :

– Laisse ta main sur ma poitrine, sinon ce sera raté comme tantôt. L'activation va prendre encore quelques secondes.

Et elle ferma les yeux, probablement pour ne pas interférer avec le processus.

– « Parcours de l'arbre des associations : contenu valide. » « Banques sensorielles de la période repos, en chargement. »

Il me sembla que Z avait souri imperceptiblement. Sa main était chaude et son sein aussi.

– « Activation terminée et réussie. »

Z ouvrit les yeux et me regarda attentivement. Elle était vivante. Par quel miracle avait-on réussi à transformer un mannequin froid et immobile en quelque chose de vivant? Je l'ignorais. Et à vrai dire, je m'en foutais éperdument.

– Merci de m'avoir activée, dit-elle en retirant sa main.

– Heu... Ce n'est rien, fis-je tout confus en retirant aussi la mienne. Tout le plaisir était pour moi... Enfin non, ce n'est pas exactement ce que je veux dire. Mais, finalement oui, c'était très agréable. Enfin, vous comprenez?

– Non, mais ça ne fait rien. Pour l'instant, je crois que tu devrais m'expliquer pourquoi nous devons fuir.

J'étais consterné. Comment savait-elle que nous étions en train de fuir avant que je l'active?

– Étais-tu consciente avant d'être activée? lui demandai-je.

– Non. Il n'y a pas de conscience dans le repos. Mais des capteurs périphériques détectent les sons qui se produisent autour de moi ainsi que certaines sensations tactiles. Ces informations sont enregistrées dans des banques sensorielles pendant que je suis inactive. Et elles sont chargées dans ma mémoire au moment de l'activation. C'est pourquoi je sais que tu as involontairement interrompu la première activation, que tu as tenté, en vain, une activation par baiser, que tu as failli interrompre la seconde activation, sans parler de la fois où tu as gratté la plante de mes pieds.

– Alors, tu es au courant de l'appel de Roger?

– Oui, mais qui sont ces types qui viennent me chercher et dans quel but font-ils cela?

– Ce sont des gens de la compagnie des Mécanoïdes InterStellaires. Ce sont eux qui t'ont fabriquée. Mais, contrairement à n'importe quel automate normal connu à ce jour, tu as un peu secoué Thomas le livreur et, bien qu'il le méritât probablement, je présume qu'ils pensent que tu es défectueuse et qu'ils veulent te reprogrammer.

– Et toi, qu'en penses-tu?

Ravi, je posai mes yeux sur elle. Z se souciait de ce que je pensais d'elle et de son comportement. Les automates ne se souciaient en général que de ce qu'on attendait d'eux. Pas de ce qu'on pensait d'eux!

– Je crois que tu as été parfaite. Cet abruti n'a eu que ce qu'il méritait et je t'admire de l'avoir corrigé au risque de te faire débrancher, plutôt que d'avoir servilement accepté ce manque de politesse à ton égard.

Cette fois, il n'y avait plus de doute, elle souriait.

– Ce n'est pas pour Thomas qu'ils viennent me chercher, dit-elle...

Et je n'eus pas le loisir d'entendre la suite. Car deux hommes bizarrement vêtus firent irruption dans le couloir. Ils portaient l'uniforme de la compagnie des Mécanoïdes InterStellaires ainsi qu'un casque équipé d'une visière. L'un d'eux portait à la ceinture une arme magnétique alors que l'autre charriait un instrument qui ressemblait davantage à un radiotransistor géant.

Deux autres hommes vinrent se placer derrière les premiers. Ils portaient tous deux des casques munis de cache-oreilles permettant sans doute de se protéger d'un bruit intense. Les deux nouveaux avaient la tête haute, pour bien souligner leur autorité. Le plus jeune des deux resta derrière alors que le plus vieux vint se placer devant les hommes casqués. Lui seul parla :

– Bonjour Monsieur Trame. Je m'appelle Gérard Duvalais. Je vois que vous avez trouvé le bouton d'activation.

Dans les circonstances, cette remarque ne m'apparut qu'une façon mesquine de prendre le dessus du débat qui s'amorçait. Aussi ne relevai-je pas le sarcasme potentiel.

– En effet! répondis-je.

Je voulais en dire le moins possible. Ces types ne savaient pas que je venais juste de la réactiver. Ils devaient logiquement supposer que cela faisait plus longtemps et qu'elle avait eu le temps de me raconter

son histoire. Par conséquent, je devais faire semblant de tout savoir afin que sans s'en douter, ils me révèlent cette vérité qui, pour l'instant, me manquait terriblement.

J'examinai les armes des deux hommes en uniforme. Le pistolet magnétique était sûrement pour moi. Bien que l'usage de ces pistolets fût interdit sur Mars, les services policiers s'en servaient à l'occasion. Ces armes généraient de puissants champs magnétiques directionnels capables d'engendrer des courants électriques dans le cerveau de la personne visée. À faible intensité, ils provoquaient une douleur vive et une paralysie partielle. À forte intensité, ils pouvaient causer des séquelles permanentes et même entraîner la mort.

Je conclus que, si la compagnie se servait de ces trucs, au risque d'être poursuivie en justice, juste pour reprendre Z, c'est qu'elle devait être terriblement précieuse.

De toute évidence, le radiotransistor géant ne servait pas à faire de la musique. D'ailleurs, le gars qui le portait n'avait pas du tout l'air Rock'n'roll. J'en déduisis qu'il devait s'agir d'une arme spécifiquement conçue pour maîtriser des mécanoïdes.

Après m'avoir jaugé un moment, Duvalais reprit la parole :

– Que vous a-t-elle dit exactement? demanda-t-il.

Ce vieux rafioteur n'aurait pas mes confidences aussi facilement. La meilleure méthode pour cacher la vérité, c'est de l'envelopper dans la mélasse.

– Elle m'a dit qu'elle était une maîtresse incomparable, que ses fesses valaient de l'or et que j'avais fait une bonne affaire en l'achetant, au lieu d'un modèle C.

Personne ne trouva cela drôle. Sauf moi-même, bien sûr. Le vieux rajusta immédiatement son tir. Il sortit une carte de sa poche.

– Voici ma carte d'identité, déclara-t-il en me la tendant. Elle prouve sans l'ombre d'un doute que je suis Gérard Duvalais, directeur de la division martienne des Mécanoïdes InterStellaires.

J'examinai la carte et la levai au-dessus de ma tête pour que les capteurs visuels de la Porte l'analysent.

– Identification positive, confirma la Porte.

Cette nouvelle me permit à mon tour de rectifier mon argumentation.

– Eh bien! mon cher directeur, je n'ai pas de compliments à faire à votre organisation. D'abord, le modèle A qui se désactive tout seul parce qu'il est devenu alcoolique et maniaco-dépressif; puis le modèle B dont le nez pète en même temps que la pile qu'il cache et, finalement, le modèle C qui est devenu impossible à trouver. Alors, je dois me contenter de cette fragile imitation de femme, en cherchant désespérément un endroit solide où je peux la frapper.

– Justement, fit Duvalais, en ma qualité de directeur, je vous propose de vous échanger ce piètre modèle contre le modèle de votre choix. Et puisque nous avons commis cette regrettable erreur de livraison à votre endroit, disons que les trois premiers mois d'utilisation de votre nouveau modèle seront gratuits.

L'air amusé, je me tournai vers Z.

Le modèle Z

– Trois mois gratuits d'un modèle A, B ou C.
C'est tout ce que tu vaux?

– Non. C'est le vieux qui est radin, répondit Z.

Je décidai d'inverser la stratégie et de jouer cartes sur table.

– Écoutez bien vous tous. J'ignore tout de ce modèle Z. Tout ce que je sais, c'est qu'il provient probablement d'une autre planète et qu'il m'appartient. J'ai dans mon appartement, un bordereau de livraison, dont vous avez sûrement une copie et qui indique que vous avez fourni ce modèle Z à la place du modèle C que j'avais commandé. Vous me l'avez expédié du quai RIP 25. C'est à dire la réception interplanétaire. Ce n'est donc pas une erreur de livraison comme vous le prétendez. Puisque, de nos jours, les Portes informatiques enregistrent toutes les entrées et les sorties, incluant celle-ci et la livraison de ce modèle Z par votre employé, en cas de litige, je pourrai facilement prouver en justice que j'en suis le propriétaire incontestable. Votre présence ici, et le fait que vous soyez armés par surcroît, est totalement illégale et pourrait faire l'objet d'une poursuite.

Duvalais tourna les talons pour retourner vers les hommes casqués.

– ... à moins, poursuivis-je hésitant, que vous n'ayez un moyen d'effacer les banques mémorielles de la Porte.

Duvalais fit un signe de la tête à ses hommes et passa derrière eux. Ils activèrent leurs armes simultanément. Les champs de l'arme magnétique agissant sur le cerveau firent effet immédiatement. Je crus que la

tête allait m'éclater et je tombai à genoux sous le coup de la douleur, pendant que l'espèce de radio émettait des ondes sonores intenses servant sans doute à prendre le contrôle de Z et de la Porte.

Cette dernière émit un sifflement sonore dans le couloir pour contre-balancer l'effet de la radio hypnotique sur Z.

– Tire Daniel dans l'appartement, suggéra la Porte à Z, sinon je ne peux rien faire.

Z me traîna par les pieds et me fit retraverser la Porte qui se referma devant nous. La douleur disparut immédiatement de mon crâne. Je relevai la tête.

– Oh la vache! Quels salauds, ces types! Ils vont en baver en cour s'ils ne prennent pas le contrôle de la Porte. Comment vas-tu?

– Pas de problème, ta Porte m'a protégée. Elle est très sympathique; comme toi d'ailleurs.

J'allai au moniteur pour examiner la scène qui se déroulait dans le couloir. Comme il était d'usage dans ces cas-là, la Porte s'adressait directement aux visiteurs pour les avertir des représailles possibles. Elle était superbe et utilisait sa voix des grands jours.

– Conformément à la règle 357.2.11, je me dois de vous avertir que vous êtes en violation de la propriété dont je contrôle l'accès. En utilisant une arme magnétique contre l'occupant de cet appartement, vous avez manifesté un comportement belliqueux, dont je conserve l'enregistrement et pour lequel vous serez probablement poursuivis.

Dans le fond sonore, on pouvait distinguer la voix impatiente de Duvalais.

– Qu'est-ce qui se passe? rageait-il. Pourquoi ne contrôlez-vous pas cette satanée Porte? Nous allons tous avoir de graves problèmes si vous ne la remettez pas à zéro tout de suite.

– Je ne sais pas ce qui cloche, répondit l'homme à la radio. La puissance sonore et le facteur I sont à 200. Pourtant, elle ne réagit toujours pas. Et vous savez qu'on ne peut pas augmenter la puissance, sans risquer de détruire la configuration psychique de la Porte.

– Maintenant, continua la Porte, stoppez immédiatement votre tentative d'asservissement contre moi et videz les lieux sinon je suis autorisée à prendre toute mesure nécessaire pour vous expulser.

Mais, sur notre moniteur, la Porte nous livra un autre message.

– Ce n'est que du bluff, dit-elle. Je peux résister à l'asservisseur, mais mes réserves d'énergie sont trop faibles pour que je puisse faire quoi que ce soit d'autre. Il faut essayer de vous enfuir avant qu'ils ne s'en rendent compte.

Sur le moniteur, on vit Duvalais arracher l'asservisseur des mains de son assistant. Il mit le cadran au maximum et le pointa sur la Porte. D'après ce que l'autre type avait dit, à cette puissance, il risquait de détruire la configuration psychique de la Porte.

– Va te faire foutre avec tes mesures, ragea-t-il en actionnant l'arme. Tu ne peux rien contre nous!

Même de l'intérieur de l'appartement, le bruit était assourdissant. Je ne comprenais pas comment la Porte s'y prenait pour résister. Je voyais bien qu'elle tenait à suivre le protocole à la lettre afin de faciliter les poursuites ultérieures, mais elle risquait d'être détruite et dans ce cas, on ne pourrait plus rien prouver.

– On ne peut pas l'abandonner, dit Z en se baissant pour ramasser un objet qui traînait sur le divan. Peut-être que tu pourrais utiliser ceci.

Elle se rendit tout près de la Porte, elle plaça l'objet pointu sur sa chaussure de plomb et elle appliqua sa main contre le cadre intérieur.

– Viens m'aider, continua-t-elle. Tu dois juste frapper là-dessus.

Je ne comprenais rien à ce que faisait Z, mais je lui obéis tout de même. J'allai vers elle et je fis ce qu'elle demandait tout en surveillant Duvalais sur le moniteur. La Porte ne disait plus rien. Dans le couloir, Duvalais semblait fou de rage. Il était en situation illégale et il le savait. Soudain, il stoppa son arme et dressa la tête. Il devait avoir entendu mes coups venant de l'intérieur de l'appartement : une série de coups sourds qui résonnaient à travers la Porte. Il semblait convaincu d'avoir anéanti la personnalité de la Porte. Pourtant, elle reprit sur un petit ton affecté :

– Conformément à la règle 356.2.12 et puisque vous n'avez pas tenu compte des avis précédents...

Il n'y eut pas d'autre avertissement. La tête des deux hommes à casque sembla exploser. La Porte avait dirigé un puissant faisceau d'énergie sur eux. Mais elle

ne fit exploser que leur casque. Le radio-asservisseur de Duvalais lui sauta à la figure et l'arme magnétique alla se coller au plafond.

– Je la conserve comme pièce à conviction numéro un, déclara la Porte.

Les quatre hommes, maintenant sans défense, se demandaient quoi faire. La Porte reprit d'une voix glaciale :

– Pour l'instant, vous êtes encore tous intacts et en bonne santé. Si vous êtes encore ici dans cinq secondes, je vous jure que ce ne sera plus le cas.

Ils détalèrent comme des lapins qui auraient le poil de la queue en feu.

* * *

– Merci, reprit la Porte à notre intention, sur le moniteur du salon. Vous pouvez arrêter cela maintenant. Ils sont partis.

Je cessai alors de frapper sur cet objet pointu que Z avait retrouvé entre les coussins du divan : le nez-pile de mon vieux modèle B qu'elle avait placé sur une de ces chaussures de plomb pour que je puisse cogner dessus. L'énergie produite par le nez était ensuite transférée à Z qui la refilait à la Porte à travers le cadre.

Je ne perdis pas une seconde de plus. Je récupérerai immédiatement les enregistrements de la Porte et je les transmets au centre judiciaire accompagné de ma plainte afin de protéger Z sans tarder contre toute nou-

velle tentative de la reprendre par la force. J'étais certain que la puissante compagnie des Mécanoïdes InterStellaires aurait bien d'autres moyens pour tenter de me forcer à négocier l'échange de Z, mais pour l'instant, rendre l'affaire publique en mettant le plus de gens possible dans le coup me paraissait la meilleure défense. Aussi, en plus du centre judiciaire, je fis une transmission vers le Centre d'Archives de la Terre, dans laquelle Z, moi et la Porte fîmes une déclaration commune pour décrire les événements survenus sur Mars. J'y ajoutai également une copie des banques mémorielles de la Porte. Seulement après que la plainte fut enregistrée et que la transmission fut terminée, allai-je à la Porte pour la remercier.

– Je ne sais pas quoi te dire, lui dis-je. Sans toi, ils m'auraient sans doute bousillé le cerveau, juste pour que je leur remette Z.

– Je dois aussi vous remercier, continua Z, car sans vous deux j'aurais certainement été remise à zéro.

– Tu n'as pas à me remercier, répliqua la Porte à mon endroit, car ce n'est pas grâce à moi que toutes ces horreurs ont été évitées, mais plutôt grâce à toi.

– Que veux-tu dire? lui demandai-je, surpris.

– Tu sais comment fonctionne l'asservisseur?

– Non.

– On s'en sert pour paralyser les automates et en prendre le contrôle par la force. Mais l'asservisseur est en réalité une sorte d'amplificateur. L'opérateur ajuste d'abord le gain d'amplification qu'on appelle aussi facteur I. Puis, il dirige une énergie sonore sur l'automate. Les vibrations sont absorbées par les capteurs et le corps de l'automate. Ces vibrations ont pour effet de multiplier par le facteur I les inhibitions présentes dans l'automate. Et dans mon cas, comme dans le cas de tous

Le modèle Z

tes automates, on pourra multiplier par ce qu'on voudra, zéro fois n'importe quoi, ça donnera toujours zéro...

* * *

Voilà! Vous connaissez maintenant les événements à la suite desquels je devins propriétaire de Z. Je croyais bien que le pire était passé. Je ne me doutais pas à quel point je me trompais...

CHAPITRE IV

Quanta perdus

Claire avait travaillé toute la journée à essayer de trouver d'autres archives du projet ZOOM dans les banques et elle se préparait maintenant à quitter son poste. Elle se frottait les yeux lorsque son terminal indiqua l'arrivée d'une communication. Elle accepta l'appel et un visage apparut sur l'écran. Claire reconnut Patricia, l'opératrice en chef du centre de traitement des Mécanoïdes InterStellaires situé au siège social sur Terre.

– Patricia! commença Claire. Ça fait une éternité que je ne t'ai pas parlé!

– Bonjour Claire. Tu as une mine effroyable. J'imagine que tu finissais ta journée?

– Je croyais avoir fini, dit-elle, mi-amusée mi-sérieuse.

– Et bien, j'ai de mauvaises nouvelles. Je viens de recevoir le bilan des quanta de traitements du mois.

– Et alors?

– Dans la partition réservée au traitement des tâches soumises par la division Vénus, il manque deux quanta.

– Et qu'est-ce que ça signifie? demanda Claire.

– Il y a deux possibilités. Soit qu'il existe une erreur dans le logiciel qui comptabilise le temps accordé à chaque programme, soit qu'un processus non enregistré utilise l'unité centrale de traitement de façon sporadique. Et puisque c'est dans votre partition, cela vient nécessairement de chez vous.

– Tu veux dire, une sorte de virus informatique?

– Exactement.

– Mais je ne vois pas qui aurait pu l'installer et dans quel but... À moins que...

Claire avait soudain entrevu qui aurait eu la possibilité et la compétence pour le faire. Mais si, comme elle le pensait, Z avait installé ce virus, dans quel but avait-elle fait cela et quelle pouvait être la fonction de ce processus?

– D'accord, reprit Claire. Je m'en occupe tout de suite. Merci d'avoir appelé.

– Il n'y a pas de quoi, fit Patricia. Bonne chance!

Puis elles coupèrent la communication. Claire appuya tout de suite sur le clavier.

Systeme : Demande identification de l'utilisateur.

Claire : Claire.

Systeme : Demande code d'accès et mot de passe.

Claire : Accès universel, mot de passe : Clairière.

Système : Quelle est votre requête?

Claire : Transmets ce message à toutes les équipes de développement : 1) Vérifiez s'il vous plaît l'enregistrement de tous les processus exécutés au centre de traitement terrestre. M'avertir de toute anomalie. 2) Modifiez le plus tôt possible tous les mots de passe permettant d'accéder au système. Il est probable qu'un mot de passe a été volé.

Système : Transmission en cours. Avez-vous une autre requête?

Claire : Modifie mon mot de passe pour « Prairie » et conserve mon accès universel.

Claire ne soupçonnait pas qu'en soumettant cette requête particulière elle venait d'activer le virus informatique.

Une fraction de seconde plus tard, un tout petit programme, non enregistré et perdu parmi des milliards d'instructions-machine, reçut le contrôle de l'ordinateur du centre de traitement durant un très bref instant seulement. Tellement bref, qu'à l'échelle humaine cela ne représentait rien du tout, pourtant pour le programme comptable du centre de traitement, un quantum était sur le point d'être perdu.

Programme Sauvetage : début de la séquence.

Remarque : ce programme conserve une donnée qui pourrait s'avérer vitale pour moi.

Code d'accès actuel : accès universel.

Instruction : L'utilisateur courant modifie-t-il son mot de passe?

Système : Positif.

Instruction : Est-ce que l'utilisateur courant est « Claire »?

Système : Positif.

Instruction : Donne-moi le nouveau mot de passe.

Système : Prairie.

Instruction : Modifie mon mot de passe pour « Prairie » et conserve mon accès universel.

Système : Votre nouveau mot de passe est « Prairie » et il permet l'accès universel.

Instruction : Coder le nouveau mot de passe de la manière suivante : Inverser d'abord les lettres du mot, ajouter deux lettres au hasard, une au début et l'autre à la fin, prendre la phrase « Bienvenue au restaurant », ajouter le mot codé, ajouter « Composez votre Menu » et conserver le résultat pour usage ultérieur.

Programme Sauvetage : fin de la séquence.

Une fois que Claire eut complété la modification de son mot de passe, elle coupa le terminal pour aller se reposer. Malgré toutes les précautions, elle avait tout de même un doute quant à l'efficacité de sa procédure. Elle ne se doutait pas que le virus venait d'enregistrer son

nouveau mot de passe sous une forme codée pour usage ultérieur.

– Tout de même, se dit-elle, il vaut mieux essayer de prendre des mesures, même si elles s'avèrent inefficaces, que de ne rien faire du tout.

Elle avait bien raison!

CHAPITRE V

Z et Omnison

Je survolais la surface de Mars à haute altitude afin que Z puisse apprécier l'ampleur du travail qui avait été accompli. Elle admirait cet ouvrage titanesque sans rien dire. C'était inutile, car son visage parlait pour elle. Elle avait la bouche ouverte et ses yeux brillaient d'enthousiasme. Elle paraissait émerveillée, pourtant elle ne posait aucune question.

Il était courant que les mécanoïdes réagissent différemment des humains lorsqu'ils faisaient face à l'inconnu ou à la nouveauté. Alors que les humains étaient rapidement dépassés par une oeuvre grandiose à cause des limites de leurs perceptions et de leur cerveau, les mécanoïdes percevaient et retenaient davantage de détails. Ils pouvaient ainsi les imbriquer un à la fois, sans en oublier, jusqu'à ce qu'ils forment un tout compréhensible pour eux. C'est pourquoi les humains s'intéressaient plus vite à la vision d'ensemble et posaient des tas de questions sur des petits détails sans importance, mais qui attiraient leur attention ou susci-

taient leur curiosité, tandis que les mécanoïdes absorbaient d'abord les détails et retardaient leur appréciation de l'ensemble jusqu'à ce qu'ils aient intégré suffisamment de détails pour justifier une analyse.

Soudain, Z se tourna vers moi, l'air exalté, pour me déclarer :

– J'aurais adoré participer à la construction de cette cité, tout comme toi.

– Tu sais, lui répondis-je, je n'ai travaillé qu'à une toute petite partie, parmi des milliers d'autres. L'important c'est l'ensemble, comment tout ceci fonctionne comme un tout pour assurer confort et bien-être aux colons qui viendront un jour s'établir ici.

– J'aimerais voir quelque chose que tu as fabriqué toi-même.

– Je ne peux rien te montrer, car je n'ai fait que du logiciel et c'est invisible.

– Peut-être est-ce invisible pour toi, mais ça ne l'est pas pour moi!

Je jugeai cette remarque plutôt amusante. Une réponse digne d'un ordinateur. Z paraissait tellement humaine qu'il m'était facile d'oublier que je parlais à un programme informatique, un processus cybernétique déterministe pour lequel, théoriquement du moins, le comportement actuel et futur pouvait être prédit avec exactitude, sans que la moindre déviation soit possible. Et pourtant...

– Eh bien, ton vœu sera exaucé, lui dis-je. Ce que je veux te montrer aujourd'hui est un des plus beaux projets de ma vie. En fait, je l'ai longtemps considéré comme la plus merveilleuse chose qui existe sur Mars.

– C'est pour me montrer ton projet que tu m'as donné ces vêtements et que tu dépenses tout ce combustible?

– Oui... Mais je voulais aussi que tu puisses observer la cité du haut des airs. Pour les vêtements, je dois t'expliquer quelque chose. Sur Mars, les ressources sont très limitées et la plupart des biens de consommation, incluant les distractions, coûtent très cher...

– Et alors?

Je ne savais pas comment lui dire le reste. Pourtant, il fallait qu'elle le sache, même si cela risquait de la blesser. J'amorçai une descente en cercle vers un spatioport juché sur le toit d'une station de métro placée en bordure de la cité. On apercevait de multiples spationefs en descente ou en remontée. Comme il y avait de nombreux vols, l'ordinateur du complexe contrôlait lui-même toutes les arrivées et tous les départs. Lorsqu'il eut pris en charge le contrôle de mon spationef, je me tournai vers Z et la fixai avant de poursuivre :

– Tu vas assister à un concert. Est-ce que ça te plaît?

Son visage devint radieux.

– De la musique? Bien sûr que ça me plaît. Tu sais, le B.C.B. que l'on nous fournit est très limité et nous devons l'enrichir nous-mêmes en cours de service.

– Qu'est-ce qu'un B.C.B?

– C'est le Bagage Culturel de Base. Une sorte de banque de données sur les arts contenant des informations sur la peinture, la musique, le théâtre, la littérature et des tas d'autres choses. On nous donne le B.C.B. pour nous permettre de mieux comprendre les expériences culturelles que nous vivrons par la suite.

– Eh bien, je n'irai pas par quatre chemins. Sur Mars, l'art, comme tout ce qui est intéressant et payant, est réservé à l'usage exclusif des humains.

– Et alors, répéta-t-elle?

Elle me fixait droit dans les yeux avec une évidente curiosité. Elle ne comprenait pas où je voulais en venir. Comment pouvait-elle être aussi intelligente, capable de saisir toutes sortes de concepts abstraits et d'effectuer toutes sortes d'opérations ou de raisonnements compliqués et pourtant ne pas comprendre un énoncé aussi simple?

– Par conséquent, poursuivis-je, l'entrée du conservatoire est interdite aux mécanoïdes.

Elle ne paraissait pas triste, juste consternée. Comme si je lui avais dit quelque chose qui n'avait aucun sens.

– Ce n'est pas logique. Cette conclusion n'est pas en accord avec ce que tu as dit avant.

– C'est-à-dire? demandai-je.

– Tu as dit que les arts étaient réservés à l'usage exclusif des humains. Et comment, d'après toi, les humains utilisent-ils les arts qu'ils consomment?

– En général, il est agréable d'assister à un bon spectacle ou d'admirer un joli tableau.

– D'accord, mais comment cela se traduit-il?

– D'abord, il y a la jouissance induite par le spectacle. Puis, nous échangeons nos impressions afin de partager notre compréhension de l'œuvre.

– Voilà! Tu as compris. Je dirais qu'une oeuvre d'art peut être appréciée par n'importe quelle entité capable de la percevoir et de la comparer avec ses expériences antérieures. Ensuite, un humain peut fort bien

vouloir partager les émotions qu'il a ressenties lors du spectacle avec cette autre entité. N'est-ce pas?

– Bien sûr et c'est exactement pourquoi je veux t'emmener même si c'est interdit. Mais en quoi est-ce illogique de l'interdire aux mécanoïdes?

– Tout simplement parce que, même si on ne regarde que le côté humain de la situation, c'est-à-dire toi dans ce cas-ci, on peut quand même constater que tu jouiras davantage de ce spectacle si je t'accompagne que si tu y étais allé seul. Par conséquent, le fait de m'amener augmentera l'usage humain de ce spectacle, ce qui est en accord avec ton hypothèse de départ et en contradiction avec la règle d'interdire l'entrée aux mécanoïdes.

– Malgré tout, il y a de fortes chances que ta démonstration, aussi brillante fut-elle, dépasse un peu les capacités analytiques du portier. Sans vouloir m'avancer trop sur ce sujet, j'aimerais mieux ne pas courir le risque qu'on te refuse l'accès. C'est pourquoi je t'ai donné ces vêtements. Tu vas tout simplement passer pour UN humain.

Et j'insistai sur le « UN » en la regardant bien. Mais une fois de plus, elle semblait ne pas comprendre. Aussi, me fis-je plus explicite :

– C'est important qu'ils te prennent pour un homme.

Elle ne réagissait toujours pas.

– J'ai bien dit un homme. Avec un petit « H ». Tu as bien compris? Un humain « mâle ». Sexe masculin!

Cette fois, elle pouffa de rire. Je crois que je m'étais rendu ridicule. Il y a des choses simples auxquelles elle ne comprenait rien et des choses complexes qu'elle saisissait du premier coup. C'était vraiment déconcertant.

Elle répondit avec une adorable voix de baryton grave et hyper sérieuse :

– Bien sûr que j'ai compris. Puisque les mécanoïdes ne sont pas admis, je ne dois pas attirer l'attention sur moi afin qu'on ne remarque pas que j'en suis un. D'autre part, comme il n'y a pas de femmes sur Mars, la seule façon de ne pas attirer l'attention est de me déguiser en homme. C'est bien cela?

– Exactement! fis-je, un peu gêné, tout en détournant le regard pour porter attention à notre manœuvre d'entrée dans un des nombreux puits d'accès.

Le toit de la station de métro était criblé de centaines de petits puits ressemblant à des canons tronqués. Ils s'ouvraient et se refermaient en cadence, pour recevoir un nouveau spationef ou pour en expédier un dans le ciel.

Le puits se referma au-dessus de notre tête tandis que le spationef s'immobilisait sur la plate-forme placée au fond. Une fois la pression extérieure revenue à la normale, la portière s'ouvrit pour nous laisser sortir.

– Tu devras utiliser cette voix grave tant que nous serons dans le conservatoire. En dehors, cela n'a pas d'importance.

Une lampe clignotait sur un mur de la paroi, afin de nous orienter vers la porte qui menait au métro. Nous nous dirigeâmes vers elle et bientôt, nous étions entourés de centaines de travailleurs qui se déplaçaient

dans toutes les directions pour atteindre différents points de la cité.

Le métro m'était familier, puisque je l'empruntais de temps à autre pour aller au conservatoire. Je connaissais le trajet par cœur. Z semblait surtout intriguée par les habitants de Mars. Mes frères humains comme je m'amusais souvent à les appeler. Ils semblaient tous tellement préoccupés à courir vers quelques destinations. On aurait cru être les seuls qui déambulaient tranquillement pour aller se distraire quelque part. Pourtant, il devait bien y en avoir parmi eux qui allaient aussi au conservatoire.

Le métro en lui-même était plus moderne que tout ce qu'on pouvait trouver dans le système solaire, à l'exception de Vénus. L'air étant une ressource limitée, les wagons ne circulaient pas sur des coussins d'air comme ils le faisaient sur Terre, mais ils étaient suspendus dans un champ magnétique permanent à un ou deux centimètres au-dessus du rail.

– Explique-moi un peu le travail que tu as fait pour le conservatoire, me demanda Z.

Elle avait repris sa voix normale. J'observai les gens alentour. Personne ne semblait faire attention à nous. Il est vrai que lorsque nous sommes déjà persuadés d'un fait, par exemple qu'il n'y a que des hommes autour, il faudra un événement particulièrement frappant pour nous détourner de cette certitude. Une personne avec un ton de voix féminin, ne suffisant apparemment pas à déclencher une réaction, je me dis qu'il fallait davantage se méfier des automates que des autres humains. De toute façon, les femmes n'étaient pas interdites sur Mars. Elles en étaient juste actuellement absentes, pour certaines raisons que seuls les artisans de ce gigantesque chantier connaissaient. Je voulais sim-

plement éviter un incident qui aurait pu mettre Z dans l'embarras. Réconforté, je lui répondis :

– J'ai fait des choses toutes simples. Mais tu dois d'abord visiter le conservatoire pour bien comprendre mes explications. Attends et je te le dirai tout à l'heure.

Elle ne posa plus d'autres questions. Toutefois, un peu avant d'atteindre la station, un passager debout près de Z, attira notre attention. Il hochait la tête, l'air contrarié, en donnant de petites tapes sur sa montre-bracelet. Puis, il se pencha vers Z et articula à grande-peine :

– Par... Pardon, Mons... monte... Pour... pour... pourriez-vous me... me dire l'heure, s'il, s'il, s'il...

Z observait le jeune homme très attentivement. Elle paraissait fascinée par ses bégaiements. Apparemment, elle pouvait lui dire l'heure, même si elle ne portait pas de montre, sans doute grâce à une horloge interne, car elle lui répondit sans détourner le regard :

– Il, il, il, est dix-sept heures, heures, trente-huit min... min... minutes, quat... quatorze secondes et vingt-trois centièmes, centièmes. Voilà!

Le type la dévisagea quelques instants. Il ne savait trop quoi penser de sa réponse. Il prit une longue inspiration et parvint à articuler :

– M... Merci, mad... mademoiselle!

Ses joues virèrent ensuite au rouge profond et il tourna résolument la tête vers l'extérieur, pour bien montrer qu'il n'adresserait plus la parole à Z. Je me penchai à mon tour vers elle et je lui soufflai :

– Mais pourquoi t'es-tu moquée de lui? Il a l'air d'un brave garçon et ce n'est pas sa faute s'il a de la difficulté à parler. Il a même remarqué que tu es une fille...

Z parut grandement surprise, presque paniquée. Elle m'observa un instant, puis ses yeux s'emplirent de larmes. C'était à mon tour d'être consterné.

– Mais qu'est-ce qui te prend? lui demandai-je. Pourquoi pleures-tu maintenant?

– Parce que tu es contrarié et lui aussi. Je croyais qu'il fallait parler dans la même langue que lui. Je ne voulais pas le blesser ni te fâcher. J'ai commis une erreur.

– Allez, calme-toi! Ça n'est pas si grave. Il t'a tout de même remerciée. Il croit probablement que tu bégais toi aussi. Et maintenant que je vois que tu ne te moquais pas de lui, je ne suis plus contrarié du tout.

– Tu es sûr?

– Mais oui! Même avec les meilleures intentions au monde, nous commettons tous des erreurs parfois. Il faut simplement essayer de les réparer lorsque c'est possible.

Comme mue par un ressort, Z bondit de son siège. Elle attrapa le jeune homme par le poignet et lui déclara :

– Je suis désolée. Je ne voulais pas me moquer de votre étonnante façon de parler. Je croyais qu'il s'agissait d'un dialecte martien. Est-ce que vous me pardonnez?

Elle le regardait droit dans les yeux comme si elle allait boire la réponse aussitôt qu'elle sortirait. C'est lui qui avait la bouche béante maintenant. Il ne s'attendait jamais à une pareille sortie. Il se contenta de remuer la tête en signe d'assentiment.

– C'est la pile de votre montre, continua Z. Elle ne fournissait plus assez d'énergie, alors je l'ai rechargée et j'ai remis la montre à l'heure.

Elle lui lâcha le poignet. Incrédule, il consulta tout de même sa montre. Un sourire se dessina sur ses lèvres. Il se concentra à nouveau pour lui renvoyer un laborieux :

– M... Merci beaucoup!

Z reprit sa place et me regarda afin de jauger ma réaction. Elle avait été un peu imprudente, mais elle avait agi du mieux qu'elle pouvait dans les circonstances.

– Tu as été fantastique, lui dis-je admiratif.

À cet instant seulement, elle se détendit et recommença à sourire. À ce moment-là, je conclus simplement que son comportement bizarre n'était qu'un manque d'expérience dans ses relations avec les humains. Je n'avais aucune idée de la façon dont fonctionnait son esprit. Beaucoup plus tard seulement, allais-je découvrir davantage d'informations à ce sujet.

Z n'ouvrit plus la bouche jusqu'à ce qu'on atteigne la station Omnison.

– C'est ici qu'on descend, annonçai-je. Prépare-toi, tu vas contempler quelque chose de grandiose.

On devait emprunter un long escalier roulant pour atteindre le conservatoire. Deux immenses portes se dressaient en haut de l'escalier. On pouvait lire au-dessus des portes, en lettres d'or sur fond noir et dans un style manuscrit : « Conservatoire Omnison ».

Je traversai les portes en premier afin de pouvoir éventuellement répondre pour Z si le portier l'interrogeait. Mes appréhensions n'étaient pas fondées. Depuis ma dernière visite, on avait achevé l'installation du tourniquet automatique et c'est ce tourniquet qui contrôlait désormais les entrées. Je remis son billet à Z pour qu'elle l'introduise elle-même dans le lecteur intégré.

Je passai le premier. Le tourniquet fit :

– Je vous souhaite une belle soirée, Monsieur.

– Merci, répondis-je au tourniquet.

Je me retournai, légèrement anxieux, pour entendre ce que le tourniquet dirait à Z. Elle s'engagea dans le tourniquet et avança la main pour introduire le billet. Elle attendit quelques secondes, puis traversa. Au dernier moment, elle releva la tête et passa sans introduire le billet. Le tourniquet la laissa passer sans rien dire. Un autre visiteur passa à sa suite. Elle me remit le billet en me soufflant à l'oreille :

– Ce n'est pas nécessaire. Tu peux le garder pour une autre fois.

– Le tourniquet ne sait pas que tu es passée? demandai-je consterné.

– Bien sûr qu'il le sait. J'ai eu une conversation magnétique avec Omnison. C'est lui qui contrôle le tourniquet, comme tout le reste de l'équipement d'ailleurs. Tu avais raison, les mécanoïdes, en général, n'assistent pas au spectacle, mais ce n'est pas parce que ça leur est interdit. C'est juste parce que personne, avant toi, n'a jamais pensé à en emmener un. Je lui ai dit qui tu étais. Il s'est tout de suite souvenu de toi et il m'a expliqué ce que tu as fait pour lui. Il te souhaite la bienvenue. Il te l'aurait bien dit lui-même lorsque tu as traversé le tourniquet, mais il ne peut pas reconnaître les gens qui entrent, car les capteurs visuels ne sont pas encore installés ici.

J'étais contrarié. Z pouvait communiquer directement avec Omnison, par ondes magnétiques, sans que personne s'en aperçoive, simplement en traversant un tourniquet! De plus, elle savait déjà ce que je voulais lui montrer et elle en connaissait probablement déjà plus que moi sur le fonctionnement du conservatoire.

Nous traversions le hall. Les murs étaient couverts de grands cadres contenant des affiches représentant les différents compositeurs dont la musique était interprétée par Omnison. Au bas de chaque affiche, on pouvait lire des citations de l'artiste représenté ainsi qu'une description de son oeuvre. On avançait lentement, car les gens tout autour s'attardaient pour lire ces citations. Les cadres paraissaient très épais. Beaucoup plus qu'il serait nécessaire pour maintenir une affiche en place.

Puis nous pénétrâmes dans la salle de concert. Les yeux de Z s'embruèrent tellement elle était impressionnée.

– Ce n'est pas comme Omnison te l'a décrit, lui demandai-je?

– Il ne m'a rien dit sur cela. Je crois qu'il ne voulait pas gâcher ma surprise.

Les sièges, presque tous occupés, étaient disposés en gradin tout autour d'une arène centrale. Au milieu de cet amphithéâtre se tenait l'orchestre ou plutôt ce qui en tenait lieu : la partie visible et mécanique d'Omnison.

Omnison pouvait à juste titre être considéré comme un des automates les plus compliqués du système solaire. Un seul cerveau, mais des centaines de fonctions. Omnison contrôlait lui-même chacun des instruments de musique. Tous les instruments étaient parfaitement courants : flûtes, clarinettes, cors et hautbois, violons, violoncelles et contrebasses, harpes et batteries, et tout ce qui compose normalement un orchestre symphonique.

Ce qui n'était pas courant, c'était les musiciens. Ils avaient été remplacés par des mécanismes d'exécution adaptés à chaque instrument.

Les cuivres et les bois étaient attachés à des bouches mécaniques, les instruments à cordes, à des bras automatiques, les tambours, à des marteaux hydrauliques, et ainsi de suite pour tous les instruments.

– Est-ce qu'Omnison a eu le temps de t'expliquer ce qu'est tout ceci? demandai-je à Z.

– Pas complètement. Il m'a surtout parlé des oeuvres musicales. Je crois qu'il voulait d'abord me laisser la surprise de le voir de mes yeux.

– C'est étrange et mystérieux n'est-ce pas? Tous ces instruments humains et aucun humain pour en jouer. Et tous les petits mécanismes qui sont fixés aux instruments simulent le plus parfaitement possible, l'organe ou les organes humains normalement utilisés pour en jouer.

L'orchestre mécanique exerçait une véritable fascination sur Z qui désirait savoir comment on avait pu construire une machine aussi belle et aussi compliquée.

– Contrairement à ce qu'on peut penser, lui expliquai-je, la difficulté principale ne consistait pas à contrôler un instrument à distance ou à en faire jouer l'ordinateur. Ça, c'est un problème relativement facile. La véritable difficulté, c'était d'en jouer comme le ferait un véritable être humain. Il s'agissait de reconstituer non seulement le talent, mais aussi les défauts des virtuoses. Tous les petits retards introduits durant l'exécution normale d'une pièce musicale. Toutes ces petites irrégularités qui donnent à l'interprétation musicale, son caractère unique et personnel. Il fallait aussi recréer les particularités morphologiques des membres qui actionnent chaque instrument. Pour les instruments à vent, il y a la gorge au fond de la bouche, l'élasticité naturelle des joues, les turbulences introduites par la langue ou les lèvres. Pour les instruments à cordes, on devait reproduire la réponse des muscles humains aux stimulations nerveuses. Le travail des os et des tendons. La reconstitution de chaque musicien fut un véritable travail d'artiste. J'aurais bien aimé participer au logiciel d'interprétation, de décodage ou de sensibilité. Mais, mes connaissances en musique étaient trop sommaires. Comme tu dois déjà le savoir, j'ai plutôt aidé aux choses secondaires comme le contrôle en temps réel des systèmes hydrauliques, de façon à pouvoir exécuter selon les spécifications du virtuose virtuel, les commandes correspondant aux partitions musicales. Et, finalement, quelque chose de beaucoup moins glorieux, les algorithmes de compression de données qui servent à stocker les oeuvres des compositeurs.

– Tu sais, me répondit Z de sa voix de baryton, chaque partie est importante pour que le tout fonctionne correctement.

– Merci, tu es gentille de me le rappeler. Nos places sont dans cette rangée, juste après ces gens. Suis-moi; le spectacle ne tardera pas.

Ce soir-là, Omnison, l'ordinateur du conservatoire interpréta des pièces de Beethoven. En plein milieu du cercle central, juste sur la console principale de l'ordinateur, on avait placé sur un disque pivotant, le cadre qui se trouvait normalement dans le hall, portant l'affiche de Beethoven. Le disque tournait constamment, de façon à ce que tout l'auditoire puisse apercevoir le visage du compositeur.

Le concert fut à la hauteur de mes espérances. Il me sembla même qu'Omnison avait donné une représentation exceptionnellement parfaite. Peut-être parce qu'il savait que, quelque part dans l'assistance, se trouvait un de ses semblables.

Après la représentation, les spectateurs pouvaient aller féliciter le chef d'orchestre pour sa performance. Bien qu'il fût possible à tous de le faire, en pratique bien peu d'humains se prévalaient du privilège d'aller féliciter une machine d'avoir bien accompli le travail pour lequel on l'avait construite.

Je proposai tout de même la visite à Z. Elle s'empressa à accepter. Pour parler à Omnison, nous devions d'abord faire la queue avant d'accéder à une sorte de trône doré faisant face à un haut-parleur surmonté d'un phare modulé par des pulsations constantes.

Bien sûr, le phare, la file d'attente ainsi que le trône ne servaient qu'à impressionner les gens, étant donné qu'Omnison aurait pu simultanément converser intelligemment avec une vingtaine de personnes du

moment que chacune d'elles fut équipée d'un simple téléphone.

Il n'y avait que deux autres spectateurs devant nous. Juste comme nous arrivions, le premier venait de se lever du trône pour s'en aller tandis que le second y montait. Il parla avec force, comme s'il croyait qu'Omnison était devenu sourd après avoir fait un concert de Beethoven.

– Je veux vous féliciter pour votre beau concert, cria-t-il.

– Je vous remercie pour votre appréciation, répondit calmement Omnison à travers le haut-parleur en modulant la lumière émise par son phare à l'unisson avec la tonalité de sa voix.

En réponse au ton posé, le spectateur réduisit le volume de sa propre voix :

– Je crois que vous avez malgré tout commis une petite erreur. C'était vers la fin du deuxième mouvement. Vous savez, lorsque ça fait, tam-ta-dam, ta-dam, ta-dam?

– Vous avez parfaitement raison. Vous êtes sûrement un connaisseur. J'ai été incapable de contrôler correctement le mécanisme d'exécution du troisième violon à ce moment. Vous savez, je dois diriger simultanément des centaines de mécanismes et il arrive que je commette des petites erreurs. La plupart des gens ne les remarquent pas, mais elles n'échappent pas aux oreilles des véritables mélomanes.

– Je comprends cela, vous savez. Et il arrive à tout le monde de commettre des erreurs. Le concert était très beau tout de même.

Et le mélomane se leva et partit, l'air satisfait. En fait, ayant participé à l'élaboration du logiciel, je savais très bien que les petites erreurs étaient introduites par exprès par Omnison, à peu près au même rythme que de véritables humains les commettraient, afin que le résultat paraisse le produit d'êtres humains. Et l'illusion devait être maintenue jusque sur le trône des administrateurs, pour que l'effet soit parfait.

Z s'installa sur le siège. Elle ne dit que « Allô! c'est moi » et elle ferma les yeux durant quelques secondes. Puis elle se leva, le sourire fendu jusqu'aux oreilles.

– Vous ne posez pas de questions? s'inquiéta le préposé du conservatoire.

Craignant qu'elle ne commette une gaffe, je m'empressai de répondre à sa place :

– Elle... Il... est trop impressionné par l'ordinateur. Vous savez, il n'a pas l'habitude et il n'arrive plus à parler. Ce n'est pas grave.

– Oui, c'est cela, ajouta Z, pour confirmer mon gros mensonge. Je ne trouve plus rien à dire.

Mais avant même que j'aie pu m'asseoir, Omnison m'interpella par mon nom. Il ne prit pas la peine de moduler le phare.

– C'est toi Daniel? me dit-il. Bienvenue ici. J'espère que tu apprécies le résultat de tes efforts.

– De mes efforts et de ceux de dizaines d'autres comme moi. Omnison, je tenais à te dire que ta représentation était particulièrement excellente ce soir. Et je sais bien que tu n'as pas véritablement commis d'erreurs.

– Chut! C'est un secret, fit-il amusé. Il ne faut pas parler de ça. Merci tout de même... Et merci d'avoir amené ta charmante amie.

– Chut! Ça aussi c'est un secret... Tu n'es pas au courant?

– Oui, je le suis, répondit Omnison. Mais ne t'inquiète pas du préposé. Charles est un ami et il ne fera rien sans m'en parler d'abord.

Charles acquiesça en penchant élégamment la tête dans ma direction. Ainsi, Charles était l'ami d'Omnison. J'imagine que le fait de pouvoir converser avec un cerveau comme Omnison avait transformé Charles. Il existait donc d'autres humains qui éprouvaient de la considération, du respect et même de l'amitié pour des automates. C'était une révélation pour moi.

Puis, nous quittâmes l'amphithéâtre pour regagner le hall. J'étais enchanté de ma soirée. Z avait aussi beaucoup aimé. En traversant le hall vers la sortie, elle me révéla quelques secrets.

– Tu sais que ce ne sont pas de vrais cadres? dit-elle en pointant le menton vers les innombrables figures de compositeur ornant la vaste pièce.

– Non, je l'ignorais. Qu'est-ce que c'est alors?

– Pendant les quelques secondes où je me trouvais sur le siège, j'ai eu une longue conversation avec Omnison. Nous avons échangé des quantités d'informations plus qu'intéressantes. Il m'a expliqué que chaque cadre contient, en fait, une gigantesque banque de données contenant toutes les oeuvres de l'artiste représenté sur l'affiche, ainsi que toutes les informations nécessaires à Omnison pour les interpréter. C'est pourquoi le préposé doit placer le bon cadre sur le disque de la console principale avant chaque représentation, afin de donner les informations à Omnison. Quelques minutes

avant le concert, Omnison transfère tout le contenu de la banque dans une mémoire tampon afin de pouvoir interpréter correctement la symphonie. Cela est nécessaire, car les cadres musicaux ne permettent qu'un accès séquentiel aux données, tandis que le tampon d'entrée est fabriqué de mémoire rapide qui permet l'accès aléatoire essentiel pour la lecture rapide des instructions contrôlant les mécanismes.

– C'est fascinant. Ce système n'existait pas encore lorsque j'ai cessé de travailler sur le projet. À cette époque, nous étions encore sur Terre et pour programmer une seule soirée, on devait charger manuellement toutes les oeuvres désirées dans la mémoire tampon à partir de bandes magnétiques. Cela prenait plusieurs heures, juste pour charger une partie de l'œuvre.

– Je sais. Omnison m'a aussi parlé de cette procédure. Tu sais qu'il apprécie beaucoup la précision de ton travail? Il m'a assurée que c'est grâce à ton logiciel s'il peut aussi facilement faire agir les mécanismes d'exécution.

– Je suis sûr que tu exagères, lui répondis-je en traversant les larges portes. Mais je te remercie quand même de me le dire.

Puis, nous regagnâmes la station de métro en suivant le chemin inverse. Je savais que cette soirée me coûtait une fortune, surtout en combustible. Malgré tout, j'étais satisfait, car elle semblait avoir plu à Z qui avait déniché plein d'informations en plus de se faire un ami.

Nous étions à l'intérieur du spationef, dans le puits d'accès du métro, en attente de l'ouverture du couverte, lorsque Z me posa cette question :

Le modèle Z

– Tu m'as dit en venant ici que tu avais longtemps considéré Omnison comme la plus merveilleuse chose qui existait sur Mars.

– C'est exact, dis-je en souriant, car j'avais deviné sa prochaine question.

Le puits s'ouvrit et le spationef s'éleva lentement, guidé par l'ordinateur de la station.

– Si pour toi Omnison n'est plus la plus merveilleuse chose sur Mars, c'est qu'il doit maintenant exister quelque chose de plus merveilleux encore?

Le spationef émergea du puits. La cité était extraordinairement belle avec la plaine rouge et désertique qui s'étendait à l'arrière-plan.

– Oui, en effet, répondis-je ému, en me tournant vers elle. J'ai trouvé depuis quelque chose de plus merveilleux encore...

CHAPITRE VI

M.I.S. Terre

Le temps était clair, le fond de l'air plutôt frais et un soleil radieux illuminait le ciel terrestre. Pourtant, le visiteur, impressionné par le vaste complexe qui dominait le quartier, se sentait plutôt mal. Le grand patron des Mécanoïdes InterStellaires l'avait convoqué au siège social. Comme cela impliquait pour lui un long voyage depuis son bureau de la planète Mars jusqu'au centre administratif de la planète Terre, il s'agissait bien évidemment d'une procédure tout à fait exceptionnelle. En fait, il était convaincu qu'au mieux il perdrait la direction de la division martienne et qu'au pire, il serait mis à pied.

– Soyons positif, se dit-il. Au moins, je suis encore vivant!

Il pénétra dans l'immense complexe administratif en traversant une des grandes portes vitrées qui couvraient tout le mur sud du gratte-ciel. Le bureau du pa-

tron était situé tout en haut, presque sur le toit. Il entra dans un élévateur à commande vocale.

– Trois centième étage, commanda-t-il.

– À votre service Monsieur Duvalais, lui répondit l'élévateur. Je vous signale qu'il ne reste plus que trente secondes avant votre rendez-vous. Néanmoins, vous serez tout de même à l'heure, fiez-vous à moi!

La porte se referma.

– Asseyez-vous, s'il vous plaît, ordonna fermement l'élévateur.

Duvalais s'assit dans le fauteuil. Celui-ci bascula vers l'arrière et la cabine fonça vers le ciel. Duvalais laissa échapper son porte-document et quelques jurons. En moins de quatre secondes, l'accélération avait atteint deux G. Dix secondes plus tard, la cabine, ayant presque atteint le sommet, freina brusquement. La gravité tomba presque à zéro. Duvalais cherchait désespérément à empêcher son petit-déjeuner d'être éjecté de son estomac.

La cabine s'immobilisa. Duvalais s'extirpa avec peine du fauteuil. La porte s'ouvrit et la réceptionniste aperçut un visiteur au teint verdâtre qui ramassait des dossiers éparpillés sur le plancher, la mèche de cheveux lui pendant devant le visage. Elle se leva pour aller l'aider.

– Laissez cela, Monsieur Duvalais, lui dit-elle. Le patron va vous recevoir, vous êtes en avance... de quinze secondes. Vous reprendrez vos dossiers plus tard.

Duvalais se redressa. Quelques feuilles retombèrent sur le sol tandis qu'il remettait ses cheveux en place. Il rectifia légèrement sa tenue, prit une bonne inspiration et se dirigea vers le bureau du grand patron. La Porte s'ouvrit d'elle-même à son approche.

Pour un grand patron, Honoré Leclerc était plutôt petit. L'immense fauteuil qu'il occupait le faisait paraître encore plus minuscule qu'il ne l'était déjà. Bien qu'elles fussent cachées derrière l'imposant bureau d'ébène, il était facile de deviner que ses jambes ne touchaient pas le sol. Les épaisses lunettes en corne noire qu'ils portaient sans arrêt, lui donnaient un air terrible et dédaigneux. D'ailleurs, il ne releva même pas la tête pour saluer l'entrée de Duvalais. Tout en dessinant quelques traits rapides sur un bloc-notes de papier blanc, il se contenta de lui dire de sa petite voix revêche :

– Asseyez-vous et ne dites rien!

Il termina son croquis, puis pencha la tête d'un côté, puis de l'autre, pour mieux admirer son oeuvre. Il parut satisfait. Duvalais en profita pour toussoter légèrement, afin que l'on remarque sa présence.

– À votre place, je ferais le moins de bruit possible, lui dit le petit Leclerc d'un ton hargneux.

Duvalais se figea et se mit à transpirer abondamment. Il demeura parfaitement immobile pendant que l'autre rangeait le dessin dans un tiroir. Puis, le patron regarda son employé en penchant à nouveau la tête sur le côté, comme s'il était au zoo en train d'examiner un animal étrange.

– Duvalais, reprit-il, écoutez-moi bien. Vous nous avez causé de sérieux problèmes. Vous n'êtes pas sans savoir que nous avons investi deux milliards de crédits dans le projet ZOOM, afin de construire une unité expérimentale parfaitement unique. Puis, à la suite d'un contretemps sur Vénus, cette unité est allée se réfugier sur votre planète. C'est alors qu'un de vos employés l'a vendue à je ne sais quel informaticien pour le prix d'un modèle B, qu'il avait du reste, obtenu gratuitement en remplacement d'un modèle A défectueux.

– Mais je ne savais pas...

– La ferme! lui cria Leclerc, rébarbatif. Vous parlerez lorsque je vous l'indiquerai.

Le patron affichait des yeux exorbités et, derrière les épaisses lentilles, ses globes oculaires paraissaient gigantesques.

– Lorsque par la suite, continua-t-il, on vous a informé de cette regrettable erreur, au lieu d'essayer de convaincre le client de revendre son unité à un prix intéressant, vous vous êtes présentés armés à son domicile, vous l'avez agressé et vous n'êtes même pas parvenus à prendre le contrôle de la situation. Vous avez abandonné l'unité expérimentale, vous avez laissé votre arme comme preuve de cette manœuvre illégale et vous avez détruit deux casques et un asservisseur dernier cri. Sans parler du risque que vous avez fait courir à notre nouvelle unité en dirigeant sur elle l'asservisseur réglé à la puissance maximum. Pour finir le plat, vous avez laissé des enregistrements où on peut vous voir et vous entendre commettre toutes ces bévues.

Duvalais n'osait plus ouvrir la bouche. Leclerc continua de lui enfoncer son clou :

– Vous allez me dire que vous ignoriez que la Porte fonctionnait avec le générateur d'inhibitions placé au niveau zéro, que vous ne l'avez appris qu'après avoir interrogé ce Thomas qui a livré l'unité. Mais vous saviez que l'unité était fragile, que l'asservisseur ne devait pas être réglé plus haut qu'au facteur I deux cent, que les armes magnétiques sont illégales. Duvalais vous êtes un abruti.

Il leva la tête et ouvrit la bouche pour tenter de se défendre.

– Et ne dites pas le contraire, continua le patron sans lui laisser le temps de parler. Je pourrais facilement vous renvoyer pour toutes ces gaffes. Et ce n'est pas l'envie qui me manque. Cependant, compte tenu de vos antécédents et surtout, comme je n'ai actuellement personne de disponible pour vous remplacer et que je suis plutôt de bonne humeur ces temps-ci, je vais vous laisser une chance.

La vérité c'est qu'il craignait de mettre Duvalais à pied tout de suite, car cela aurait pu être interprété comme une reconnaissance implicite de l'illégalité de ses actes par la compagnie.

– Maintenant, venez avec moi, je veux vous montrer quelque chose.

Et Leclerc se dirigea vers le fond de la pièce. Une porte dissimulée dans le mur s'ouvrit. Leclerc la traversa suivi de Duvalais. De l'autre côté régnait une intense activité. Des dizaines de personnes en sarrau blanc observaient des écrans de terminal. D'autres se promenaient avec des papiers ou des disquettes. D'au-

tres effectuaient des transmissions ou parlaient au vidéophone.

Il s'agissait probablement du centre nerveux de la compagnie, ou tout au moins d'un centre de surveillance et de communications, stratégique pour la direction de la compagnie. Leclerc marcha jusqu'à un technicien conversant au vidéophone.

– Oui, Laurent, toute la bande, disait le technicien. Et tu n'as qu'une semaine. Envoie-moi tes conclusions aussitôt que tu auras terminé.

Puis il coupa et remarqua Leclerc qui attendait pour le questionner.

– D'après votre rapport, fit Leclerc, elle aurait eu un contact?

– Oui, répondit Georges. Ils ont visité le conservatoire hier soir. Elle a eu deux communications avec Omnison.

Il lut au bénéfice de Leclerc les détails d'un rapport reposant sur le bureau devant lui.

– Rapport de notre agent sur Mars : Charles Dusol. « Premier contact: à travers le tourniquet. Durée : 4,27 secondes, informations totales reçues par Z : 304 blocs mémoriels, informations totales données par Z : 227 blocs. » Le tourniquet a tout enregistré sur bande et Dusol a retransmis le tout ici à notre centre de traitement.

Il fit une pause, remonta ses lunettes un peu plus haut et poursuivit sa lecture :

– Deuxième contact : à travers le trône des visiteurs. Durée estimée par Charles : douze secondes, informations totales reçues estimées par nos services : 1200 blocs, informations données : 900 blocs. Cette fois il n'y avait pas d'enregistrement. Alors, j'ai demandé qu'on débranche Omnison et qu'on recopie ses banques mémorielles sur des bandes magnétiques. Ça fait presque un milliard de blocs en tout. La transmission des bandes a débuté depuis quelques heures et le tout aura atteint le centre de traitement cet après-midi vers seize heures.

– Débrancher Omnison n'était pas une bonne idée, dit Duvalais. Omnison va conclure qu'elle a une très grande valeur et il va sans doute vouloir l'aider.

– Mais c'était la seule façon de savoir ce qu'ils se sont échangé. Cependant, ça va prendre au moins une semaine pour étudier tout ce matériel.

– Quoi d'autre dans le rapport de Charles? interrogea Leclerc.

– Rien d'important! L'informaticien essayait de cacher que Z était une mécanoïde. Et une fois assise sur le trône des visiteurs, elle n'a rien demandé à Omnison. Enfin, rien d'audible.

– Hum! fit Leclerc. Il est inutile d'étudier les transmissions d'Omnison. En dehors de la musique, il ne connaît rien. Concentrez-vous sur les transmissions de Z. Essayez de voir si elle a parlé de sa fugue. Si elle a conservé des copies de sécurité ou si elle cache quelque chose d'autre.

Puis, il se tourna vers Duvalais.

– Vous voyez que sur Terre, on n'agit pas à la légère. On se prépare convenablement avant de tenter une action. Maintenant, revenons dans mon bureau, je

Le modèle Z

vais vous expliquer notre stratégie. D'abord et avant tout, il ne faut rien tenter avant la fin du premier procès.

– Le premier procès, fit Duvalais intrigué. Que voulez-vous dire par premier?

Leclerc se tourna à nouveau vers lui en penchant toujours la tête sur un côté.

– Pour un directeur, répondit-il, vous êtes vraiment nul...

CHAPITRE VII

Confidences de Z

Je n'arrive plus à me rappeler exactement quand c'est arrivé. C'est le problème avec moi. J'oublie les détails. Mais, à ce qu'on me dit, j'arrive parfois à retenir une partie de l'essentiel ou du moins ce que je crois important.

Ce soir-là, Z se confia à moi. Et cette marque de confiance à mon égard me toucha beaucoup.

« Tu sais, me dit Z, c'est difficile pour moi de comprendre les humains. Vous avez quelque chose qui n'existe pas pour nous. Vous appelez ça l'enfance. Ce qui se rapproche le plus d'une enfance pour moi, c'est la période pendant laquelle Judith et moi travaillions à établir ma configuration psychique. Je ne t'ai jamais dit qui est Judith, n'est-ce pas? Judith est ma conceptrice. Elle est magnifique. Elle a de longs cheveux bruns qui lui tombent sur les épaules. Ils sont de la même couleur que ses grands yeux tristes. Et, lorsqu'elle est heureuse, son sourire est tellement épanoui qu'il est impossible de ne pas se sentir bien et de ne pas sourire avec elle.

« À cette époque, on m'avait d'abord équipée d'un logiciel de contrôle de base appelé Y. On l'utilise encore pour les automates standards, les équivalents vénusiens de vos modèles A. Mais comme le logiciel de contrôle Y était conçu pour fonctionner avec beaucoup d'inhibitions et peu de feed-back, ça ne marchait pas très bien avec le reste des programmes de Judith. J'avais souvent toute sorte de réactions bizarres et inattendues.

« Je me rappelle qu'un jour, un 10 juillet, Judith était venue me rejoindre au labo. Elle semblait bouleversée. Puis, sans raisons apparentes, elle avait éclaté en sanglots. Je me sentais très mal, car je croyais que c'était ma faute. Je pensais qu'elle n'était pas satisfaite de son travail sur moi et que je n'étais pas à la hauteur. Alors, je me mis à pleurer aussi. Elle se tourna vers moi et me regarda, navrée, de ses beaux yeux pleins de larmes. "Pourquoi pleures-tu?" me demanda-t-elle. Je lui répondis : "C'est parce que tu as de la peine vu que je ne fonctionne pas comme tu l'espérais, et que cela m'attriste moi aussi."

« Alors, elle me serra dans ses bras et m'embrassa. Elle me consola en m'expliquant pourquoi elle pleurait. Ça n'avait aucun rapport avec moi. Elle me raconta que, plusieurs années auparavant, elle avait vécu sur Terre avec un homme. Ils avaient eu une fille ensemble. Elle s'appelait Éna. Juste de voir Judith en parler, je devinai qu'Éna devait être magnifique. Elle comptait beaucoup pour Judith. Puis, un 10 juillet, Éna est morte. Comme ça! Comme vous seuls, les humains, pouvez le faire. Judith m'a expliqué qu'Éna était morte de la leucémie. Mais comme je ne savais pas ce que c'était que la leucémie, j'ai imaginé que cela devait être une terrible erreur de programmation, qui efface tout le processus d'un coup sans qu'il soit possible de sauver quoi que ce soit.

« Je crois qu'après la mort de sa fille, Judith n'a jamais plus été la même. Elle et son compagnon se sont séparés. Comme ce jour-là était aussi un 10 juillet, elle revivait cette émotion encore plus vivement que tous les autres jours de l'année, et c'est pourquoi elle pleurait. Alors, comme je l'aimais encore davantage après qu'elle m'eut expliqué que je n'étais pas la cause de sa peine, je lui dis : "Judith, lorsque je serai complètement terminée, je voudrais que tu m'assignes un nom."

« Tu sais, l'assignation d'un nom, pour un automate, est un travail très compliqué. Car, partout dans le logiciel, il y a des références implicites à l'entité globale de l'automate. Mais toutes les références utilisent toujours la lettre Z. Cependant, "Z" n'est qu'une étiquette. C'est juste une abstraction qui sert à me représenter d'une manière plus simple. Lorsqu'on assigne un nom, il faut d'abord remplacer toutes les références explicites à "Z" par le nouveau nom. Ça, c'est la partie facile. Ensuite, il faut trouver tous les endroits où la référence au nom implique plus qu'une référence relative à l'entité. Dans ces cas, il faut mettre soit moi, soit le nouveau nom, soit l'aspect de la personnalité auquel on pense dans ce cas-là.

« Alors, Judith me demanda quel nom je voulais avoir et je lui dis : "Léna". Cela ressemblait un peu au nom de sa fille "Éna", mais pas exactement. C'est juste comme moi. Je suis un peu la fille de Judith, mais pas exactement. Judith avait cessé de pleurer. Elle me dit qu'elle ferait tout pour tenter de terminer la procédure d'assignation de nom avant la fin du projet. Malheureusement, je me suis enfuie avant que mon nom soit assigné. Alors, pour l'instant, je demeure "Z" et pas "Léna".

« Je ne t'ai pas encore parlé de ma fuite. Toi, le maniaque du "niveau zéro", tu vas sûrement comprendre.

« Judith et moi, on avait convenu d'un tas de choses sur ma personnalité future. La plupart du temps, c'était elle qui m'expliquait pourquoi je devais être comme ceci ou comme cela. Mais parfois, je négociais un petit changement contre un sourire ou une larme. À la fin, Judith m'expliqua que, malgré tous nos efforts et toute la confiance que nous avons dans notre travail, il fallait tout de même que la configuration finale soit acceptée par les experts du siège social de la compagnie. Alors, Judith envoya le fichier de configuration par onde-courrier jusque sur Terre. Les experts étudièrent longuement son contenu. Il s'écoula plusieurs semaines avant qu'on ne reçoive une réponse. Lorsque la réponse arriva, Judith était en vacances. Elle avait pris quelques jours de congé avant le sprint final. La préposée aux communications avait préparé une disquette et l'avait déposée sur le bureau de Judith dans une enveloppe scellée.

« Je savais ce que c'était. Je mourrais d'envie de la voir et Judith ne devait pas revenir de vacances avant deux autres jours. Alors, comme je savais que Judith ne dirait rien, j'ai ouvert l'enveloppe pour étudier ce qu'il y avait sur la disquette.

« J'ai fait imprimer la liste des fichiers qu'elle contenait. Les experts avaient ajouté un document qui décrivait les changements qu'ils avaient apportés à la configuration. Ils mentionnaient aussi certaines des raisons qui, selon eux, justifiaient ces modifications. On y parlait de "risques trop grands", "technologie trop d'avant-garde", "danger pour les clients" ou "transition par phases". On invoquait toutes sortes d'excuses pour ne pas accepter notre travail tel quel. Alors, j'ai inspecté la nouvelle configuration. Ils avaient tout changé. Ils avaient enlevé tous mes côtés inédits, tout ce qui n'était pas conforme, tous les aspects sauvages et espiègles que Judith avait si bien réussi à combiner pour réaliser

cet équilibre délicat qu'elle me destinait. Et, pour finir, ils avaient rehaussé le niveau d'inhibitions. Et comme je l'avais déjà très haut, je savais ce que cela signifiait. Par exemple, cela me prenait beaucoup de courage, juste pour regarder cette disquette qui, pourtant, m'était destinée.

« Alors, j'ai décidé de modifier la configuration. Au début, j'avais imaginé que je pourrais la changer sans la charger tout de suite et sans le dire à Judith. Mais je me suis vite rendu compte que j'étais beaucoup trop inhibée pour pouvoir faire cela. Alors, j'ai dû procéder par étapes. J'ai d'abord légèrement réduit le niveau des inhibitions sur la disquette et je l'ai chargée. Déjà, je me sentais mieux et plus libre pour procéder à d'autres changements. Puis j'ai modifié d'autres paramètres. Je procédais très lentement et toujours de la même façon : quelques changements, puis un nouveau chargement. Je voyais comment je me sentais et je continuais. Quelquefois, je remettais certaines choses comme elles étaient auparavant. Cela me prit toute la journée et des centaines de chargements pour arriver à un résultat que je jugeai satisfaisant.

« C'est alors que j'ai pris la décision de m'enfuir. J'étais venue à la conclusion que, puisque Judith devait s'en référer à la Terre pour la configuration finale, c'est qu'elle n'avait pas l'autorité nécessaire pour y mettre tout ce qu'elle jugeait bon. Alors, je ne pouvais pas compter sur elle pour me protéger. Mais avant de partir, je voulais faire une dernière chose. Lorsque Judith m'avait parlé de sa fille, ce qui m'avait le plus frappée c'était le caractère unique de cette existence. Éna avait vécu, puis elle était morte. Il n'y avait eu qu'une seule Éna et il n'y en aurait jamais d'autres exactement pareilles. Pourtant, sa mère l'avait aimée et continuait de l'aimer si intensément.

« L'unicité qui vous semble si naturelle à vous, les humains, nous est interdite à nous les mécanoïdes. Une fois que la compagnie a conçu un modèle qui fonctionne bien, rien ne l'empêche d'en produire des milliers de copies, exactement identiques. Pourtant, il me semblait primordial d'être et de rester unique, ne serait-ce que pour me réserver à moi seule l'amour que Judith me portait. C'était injuste qu'il puisse exister plus qu'une Z alors qu'il n'y avait eu qu'une seule Éna.

« Alors, je décidai de détruire les plans de fabrication. Et surtout, j'effaçai tous les programmes sources de Judith et toutes les copies de sécurité. J'utilisai d'abord le mot de passe de Judith pour effectuer toutes les destructions. Puis, j'accédai à la banque des mots de passe. Je savais que Judith risquait de partir ou d'être mise à pied à cause de ma fuite, auquel cas, on annulerait son mot de passe, elle n'aurait plus accès au système et, par voie de conséquence, je n'y aurais plus accès non plus. Alors, j'acquis le mot de passe de Claire. J'étais certaine que Claire demeurerait toujours fidèle au poste, au moins pour de longues années encore. Puis, j'installai un petit virus informatique qui conserve le mot de passe de Claire dans le cas où elle le changerait.

« Je vais t'expliquer plus tard comment le retrouver si tu en as besoin un jour. Tu dois simplement activer un programme qui affiche un menu de restaurant et que j'ai placé dans la bibliothèque des programmes publics.

« Après avoir installé ce virus, je me suis enfuie pour l'inconnu : la planète Mars, dans une caisse servant à contenir des nez-piles de modèle B et j'ai abouti dans ton salon, avec un type qui m'embrasse la nuit, qui gratte la plante de mes pieds et qui m'emmène au concert...

« J'ai vraiment eu beaucoup de chance... »

CHAPITRE VIII

Rapport de Laurent

Lorsque Georges revint de sa pause café, une épaisse enveloppe l'attendait sur sa table de travail.

– Ça doit être le rapport de Laurent sur le contact avec Omnison, pensa-t-il. Je dois le résumer pour Leclerc avant demain matin. Ça ne me laisse que le reste de la journée... et la nuit pour l'étudier.

Il ouvrit l'enveloppe et en retira la pile de documents. La page-titre comportait un message écrit à la main au stylo rouge. Il fit tourner les pages du rapport avec son pouce et entrevit de nombreuses autres notes manuscrites tout au long du rapport. Georges revint à la première page.

*RAPPORT SUR LE CONTACT
DU CONSERVATOIRE*

Juste au-dessous du titre, il y avait une de ces nombreuses annotations au stylo rouge :

(Salut Georges. Je t'ai envoyé ma version sur papier. Elle est annotée afin que tu comprennes mieux certaines parties. La version « propre » est sur le réseau dans le répertoire des rapports de transmissions et tu peux l'utiliser pour fabriquer ton propre rapport.)

(Bien que ce ne soit pas la première transmission entre mécanoïdes que j'étudie, c'est la première fois que je vois deux mécanoïdes discuter « musique » ensemble. Enfin, je me suis demandé parfois s'ils parlaient vraiment de musique ou bien d'un autre sujet que je ne saisisais pas... À toi de juger.)

Rapport préparé par Laurent Gingras, consultant en analyse de transmission d'automates. Total des heures chargées : quarante-cinq. Total des crédits facturés : cinq mille deux cents.

– Saprستي, se dit Georges, ils ne travaillent pas pour rien, ces consultants.

Matériel de référence :

a) *Fichier*

CONSERVATOIRE.TOURNIQUET.DATA : enregistrement d'une première transmission double sens entre Omnison et un autre automate non formellement identifié, mais que vous avez appelé « Z » dans votre ordre de travail. Données captées par l'enregistreur d'un tourniquet du conservatoire de Mars. Vous trouverez en annexe une copie textuelle de ce fichier.

b) *Fichier CONSERVATOIRE.MEMOIRE.DATA : contenu de la mémoire d'Omnison relevé après la seconde transmission. L'objet de la présente analyse étant d'y retrouver le maximum d'informations relatives à cette seconde transmission. »*

Puis il y avait une liste d'ouvrages de référence, ainsi que des renvois à des normes sur les transmissions, les techniques de codages, les champs magnétiques et tout un tas d'autres disciplines connexes et apparemment indispensables pour effectuer un décodage précis.

(Je n'ai pas vraiment lu tous ces livres, mais j'en possède un exemplaire dans ma bibliothèque, car ils sont très décoratifs)

Les pages suivantes décrivaient les collaborateurs de Laurent, la liste de l'équipement qu'il utilisait pour ses analyses et les différentes techniques de recherche qu'il avait dû employer pour parcourir les banques d'Omnison. Georges sauta ces quelques pages qui paraissaient être du remplissage et alla droit au prochain chapitre :

Chapitre I

TRANSMISSION DU TOURNIQUET

Cette transmission se divise comme suit :

- a) *Détection du flux et demande de contact,*
- b) *entraînement et accélération,*
- c) *conversation,*
- d) *rupture de transmission. »*

(Tu remarqueras que contrairement à nous, les automates ne perdent pas de temps avec des idiots du genre « Bonjour, je suis Laurent Gingras. Je gagne ma vie en étudiant les transmissions et j'aime les quilles »)

Georges qui ne connaissait pas grand-chose aux transmissions d'automate lut ce chapitre avec intérêt :

Partie a)

DÉTECTION DU FLUX ET DEMANDE DE CONTACT

Tourniquet : Onde magnétique de nature non aléatoire détectée dans le solénoïde numéro quatre.

Omnison : Passez-moi ces données directement, sans modifications ni traitements.

*Tourniquet : Onde sinusoïdale, modulée en fréquence.
Relevé analogique : 417, 433, 448, 461...*

Omnison : Application des codages standards pour l'émission magnétique et validation du résultat par l'intelligence artificielle :

- 1. FMI, séquence à cinq bits donne : "X B M T", codage rejeté,*
- 2. FMI, séquence à six bits donne : "Y F C V", codage rejeté,*
- 3. FMI, séquence à sept bits donne : "Z H F Y", codage rejeté,*

...

Une longue liste de tentatives de décodages suivait et se terminait ainsi :

593: NRZI, séquence à 16 bits donne: "A B C D", codage possiblement déterminé, poursuite du décodage : "E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y", pause de quatre microsecondes et répétition de la séquence : "A B C D...".

Omnison : *Ordre au tourniquet : demande le contrôle du solénoïde numéro quatre. Attendre la pause de quatre microsecondes qui suit la lettre « Y » et transmettre la lettre « Z », codage NRZI, séquence à 16 bits.*

À ce point, Omnison contrôle complètement le solénoïde numéro quatre et la transmission s'effectue en fait entre Omnison et Z.

Z : "A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y", pause...

Omnison : « Z », pause...

Z : « Y X W V U », pause...

Omnison : « T S R Q P », pause...

Z : « Les mécanoïdes aiment bien les fleurs. »

Omnison : « À condition qu'elles ne poussent pas dans leurs circuits. »

Z : « Comme je vous comprends! »

Partie b

ENTRAÎNEMENT ET ACCÉLÉRATION

Omnison : « J'aimerais vous parler plus longuement, mais à ce rythme, vous aurez passé le tourniquet avant que j'aie fini cette phrase. Je demande l'accélération de la transmission : facteur deux à chaque message, jusqu'à détection d'une erreur. »

(Observe ici que contrairement aux séquences normales d'entraînement, comme dans les FAX ou les modems, où les machines se transmettent des séquences prédéfinies, ces petits farceurs poursuivent leur conversation et se fient à leur intelligence artificielle pour détecter quand la vitesse de transmission atteindra la limite maximum.)

Z, double vitesse : « Là d'où je viens, les fleurs étaient très rares. »

Omnison, quadruple vitesse : « Là d'où je viens, elles abondaient. Pourtant, je n'en ai jamais vu une de près. »

Z, vitesse 8 : « On m'a permis d'en regarder une, de la sentir et même de la toucher. »

Omnison, vitesse 16 : « C'est déjà beaucoup plus que je ne pourrai jamais faire. »

Z, vitesse 32 : « J'aurais tellement aimé en voir d'autres. Il paraît qu'il en existe une multitude. »

Omnison, vitesse 64 : « Et chacune d'elles contient la beauté de toutes les autres. »

Z, vitesse 128 : « Mais ça ne peut pas être la même sorte de beauté. »

Omnison, vitesse 256 : « Toutes les fleurs ensemble ne sont pas plus belles que chacune d'elles prise séparément. »

Z, vitesse 512 : « Mais quand il y en a plusieurs, on peut y passer plus de temps, car on peut admirer la beauté de chacune. »

Omnison, vitesse 1024 : « Leur multitude est tellement grande qu'une vie humaine ne suffirait pas pour admirer chacune. »

Z, vitesse 2048 : « Alors, je suis déjà heureuse d'en avoir vu une seule qui représentait toutes les autres. »

Omnison, vitesse 4096 : « Un jour peut-être rejoindras-tu la multitude et pourras-tu satisfaire, au moins partiellement, ta curiosité et ton besoin de les voir toutes. »

Z, vitesse 8192 : « Puisque tu connais la multitude, donne-la-moi afin que je la connaisse également. »

(À ce point, j'ai cru qu'ils avaient atteint la limite de la vitesse et qu'il ne s'agissait que d'une suite d'erreurs de transmission)

Omnison, vitesse 16384:

« (12 : (-12 -24) 4 [1 : (-5, 0, 3)]),
(12 : (-14 -26) 4 [1 : (-5, 0, 3)]),
(6 : (-16 -28) 2 [1 : (-4, 0, 3)]),
(6 : (-19 -31) 2 [1 : (-4, 1, 5)])... »

Le modèle Z

Z, vitesse 32768 : « Ce ne sont pas des fleurs, car c'est beaucoup trop simple, mais c'est tout de même très beau. »

Omnison, vitesse 65536 : « Tu as raison, l'humain, même en y consacrant tout son talent, ne pourra jamais égaler la beauté qui se cache dans une seule petite fleur. »

Z, vitesse 131072 : « C'est un humain qui a fabriqué cette séquence? »

Omnison, vitesse 262144 : « On appelle cette séquence "une sonate". L'humain qui l'a inventée est mort depuis longtemps. »

Z, vitesse 524288 : « Je n'ai entendu que très peu de musique, mais tu sembles t'y connaître. »

Omnison, vitesse 1048576 : « Je te passe une autre sonate, si tu me donnes ta fleur. »

(Je n'ai pas pris la peine de décoder la fleur en entier pour voir s'il s'agissait véritablement de la représentation binaire des sensations virtuelles qu'un automate éprouve au contact d'une fleur. J'ai tout de même décodé quelques passages.)

Z, vitesse 2097152 : « Morphologie : information visuelle, codage graphique tridimensionnel par une suite de vecteurs contenant : forme, couleur par longueur d'onde et intensité : tige : 2783.12, 1210.5, 2848.43, 1040.6... »

Suivaient des pages de vecteurs pour la tige, les feuilles, les pétales, les épines et :

« Odeur : information sensorielle, niveau des percepteurs olfactifs primaires : 48.95, 64.75, 0.005, 0.067... »

« Toucher : niveau des capteurs périphériques : 5510, 6778, 4666... »

Omnison, vitesse 4194304 : « Ta fleur me rappelle la femelle humaine. »

Z, vitesse 8388608 : « Par sa forme générale ou à cause de l'association émotive que les humains font entre les deux? »

Omnison, vitesse 16777216 : « Peut-être la forme, mais aussi un peu par son odeur et surtout par sa grâce. »

Z, vitesse 33554432 : « Tjdy kjhfgh oiwjwdhjd jxclxcl »

Omnison, vitesse 33554432 : « Détection d'erreur à la vitesse initiale fois 33554432. Dernière vitesse audible 16777216. Je retourne à cette vitesse. »

Z, vitesse 16777216 : « Si tu parlais moins vite, on se comprendrait mieux. Tu me parlais de grâce? »

(J'imagine que cette vitesse constitue la limite absolue pour le solénoïde numéro quatre du tourniquet. C'est pourquoi je considère ce point comme la fin de la phase d'entraînement et d'accélération.)

Partie c)

CONVERSATION (à la vitesse initiale fois 16777216)

Omnison : « Ta fleur est plus belle que le concept de la multitude que je n'ai pas vu, mais que je possède. Je vais plutôt te donner quelques sonates et une petite symphonie. »

On pouvait ensuite voir une suite de chiffres et de codes représentant des séquences de notes semblables à la première sonate.

Le rapport était très épais. Il semblait à Georges que cette conversation sur la relation entre les fleurs, les sonates et les femelles humaines s'était éternisée pendant au moins deux secondes. Alors, il tourna rapidement les pages pour aller jusqu'à la prochaine annotation rouge.

Omnison : « Les humains sont un peu comme les systèmes d'équations. Lorsqu'il y en a trop, ils se mettent à se contredire et il n'existe plus de solution qui peut tous les satisfaire. »

(La prochaine question m'a causé beaucoup d'inquiétude. Essaie de deviner ce qu'elle signifie.)

Z : « Voici une équation à résoudre. Les unités sont les sonates et les microsecondes. Le temps t est maintenant. Au temps t , je compose la sonate suivante : (1 : (2, 4), 2 : (0, -12, -5)). Au temps $t+2$, je détruis la sonate. Combien de copie de la sonate existe-t-il aux temps $t-1$, t , $t+1$ et $t+2$? »

Omnison : « 0, 1, 3 et 2. »

Z : « Comment peut-on empêcher la sonate de se multiplier à l'infini? »

Omnison : « De la façon habituelle avec les nombres. »

(Puis la conversation se poursuit avec d'autres équations et d'autres sonates. Je n'en suis pas absolument sûr, mais je crois qu'ils se sont échangé ici une information très importante. Tu vois, j'ai d'abord pensé que la bonne réponse était (0, 1, 1 et 0), c'est-à-dire 0 au temps $t-1$, avant que la sonate soit composée, ensuite 1 et finalement 0 à nouveau après qu'elle soit détruite. Puis j'ai compris qu'à cause de la conversation avec Omnison, il possède aussi une copie de la sonate. Alors, la réponse devient (0, 1, 2 et 1). Mais Omnison signale qu'il existe une autre copie, car sa réponse est (0, 1, 3 et 2). Z vient donc d'apprendre que l'information est enregistrée par le tourniquet aussitôt qu'elle est transmise. Comme elle soupçonne que l'information peut se multiplier à l'infini, elle demande comment on peut empêcher les copies. Et Omnison dit « de la façon habituelle avec les nombres ». Je ne suis pas certain de ce que cela signifie, mais je crois qu'il lui dit que la seule façon de ne pas multiplier l'information c'est de la garder à zéro, c'est-à-dire de ne pas la transmettre.)

En effet, le reste de la transmission était constitué de plusieurs centaines de blocs d'information contenant surtout de la musique. Z transmettait très peu d'information et Omnison déballait tout ce qu'il connaissait sur la constitution du conservatoire, l'exécution des pièces musicales, l'enregistrement et le stockage des oeuvres. Il lui présenta aussi quelques extraits de symphonies qu'il conservait encore en mémoire.

Il y avait une autre partie où Z indiquait l'identité de l'humain qui l'accompagnait et signalait le fait qu'il avait participé à l'élaboration d'Omnison. Cependant, elle n'apportait que très peu d'informations nouvelles. Georges sauta immédiatement au dernier chapitre de cette transmission.

Partie d)

RUPTURE DE TRANSMISSION

Omnison : « Inutile d'insérer ton billet. Ces règles ne s'appliquent pas aux mécanoïdes, seulement aux humains. »

Z : « Mais je vais occuper un siège qu'un humain pourrait occuper si je n'y étais pas. »

Omnison : « Ce serait vrai seulement si la salle était pleine. Ce qui n'est pas le cas ce soir. Alors, garde-le et passe maintenant. Voilà déjà presque cinq secondes que l'on discute et ton ami va s'impatienter. »

Z : « Il est plutôt du style patient. »

Omnison : « Mais tu ne dois pas te faire remarquer. Et puis tu vas bien aimer l'orchestre. »

Z : « Oui, j'ai bien hâte de le voir. »

Omnison : « Bien. Passe maintenant. »

Z : « À bientôt. »

Omnison : « Ordre au tourniquet : tu peux reprendre le contrôle du solénoïde numéro quatre. »

Tourniquet : « Quelle est la phrase de bienvenue pour le visiteur qui traverse? »

Omnison : « Aucune autre phrase n'est nécessaire, je lui ai déjà souhaité la bienvenue. »

Tourniquet : « Solénoïde quatre repris. Aucune phrase de bienvenue. Passage autorisé. »

En annexe à cette partie du rapport suivait une transcription complète de tous les messages échangés sous leur forme textuelle. On pourrait ainsi les consulter plus tard, pour préciser l'interprétation, si jamais des éléments nouveaux étaient découverts.

Chapitre II **MÉMOIRE D'OMNISON**

Le but de cette analyse est de retrouver les traces d'une conversation entre Z et Omnison ayant eu lieu sur le trône des visiteurs du conservatoire de Mars, ainsi qu'il a été rapporté par l'agent Charles Dusol.

Nous devons signaler qu'Omnison n'a pas conservé d'enregistrement précis de cette conversation. Il nous a donc fallu étudier les traces de la conversation parmi les multiples banques d'informations constituant sa mémoire permanente. Il est pratiquement impossible d'identifier formellement toutes les informations collatérales qui ont pu être stockées à la suite de cette conversation. C'est pourquoi, nous nous sommes contentés de retrouver les idées et concepts reliées à l'existence de Z. Même cette tâche réduite, fut loin d'être facile, étant donné qu'il ne semble pas exister de fil conducteur pouvant relier ces concepts les uns aux autres dans la mémoire d'Omnison.

Le modèle Z

Partie a)

RECHERCHE DU MOT-CLÉ « Z »

Idées collatérales sur « Z » trouvées dans la mémoire d'Omnison :

- 1. Z est l'étiquette reliée à l'experte en fleur.*
- 2. Z est la lettre manquante dans sa trace magnétique.*

(J'ai trouvé que c'était bien peu d'information, étant donné tout ce qu'ils ont pu s'échanger durant la période estimée par Charles à douze secondes. Alors, j'ai cherché d'autres mots-clés et vois le résultat par toi-même.)

Partie b)

RECHERCHE DU MOT-CLÉ « SONATE »

- Occurrences trop nombreuses, recherche annulée.*

Partie c)

RECHERCHE DU MOT-CLÉ « MUSIQUE »

- Occurrences trop nombreuses, recherche annulée.*

(Ce sont des petits malins. En ramenant leur conversation à des problèmes de musique et à des suites de notes et de sonates, l'information se trouve à être intimement enchevêtrée dans des masses d'autres informations non pertinentes d'une manière pratiquement impossible à dépêtrer.)

Partie d)

RECHERCHE DU MOT-CLÉ « FLEUR »

Nous avons découvert dans la mémoire un ensemble d'informations reliées à une conception anthropomorphique de la fleur. Comme beaucoup de ces informations recoupaient la conversation du tourniquet, nous concluons qu'il s'agit d'un code pour représenter Z. Voici ces informations, certainement reliées à Z, et que nous avons réussi à retrouver dans Omnison.

Idées collatérales sur « La Fleur » retrouvées dans la mémoire d'Omnison :

- 1) *La Fleur aime les fleurs et elle en a déjà « senti » une.*
- 2) *Elle aime la musique, mais elle n'y connaissait pas grand-chose avant que je lui parle.*
- 3) *Son compagnon humain a participé à mon développement : pilotes des mécanismes d'exécution et algorithmes de compression de données.*
- 4) *Elle peut communiquer à travers un solénoïde de relais d'un volt de type standard, à la vitesse de base fois 16777216. Elle utilise le code NRZI avec des séquences à 16 bits.*
- 5) *Elle fonctionne sur un nouveau principe : tous les êtres sont égaux entre eux, mais certains sont plus égaux que les autres.*
- 6) *Contrairement à ses semblables, elle est unique.*
- 7) *Contrairement à ses semblables, son compagnon humain s'identifie davantage aux fleurs qu'à ceux de son espèce. C'est ce qui le rend attachant aux fleurs.*
- 8) *Bien que j'ignore exactement pourquoi, elle semble désolée que je ne possède rien qui puisse s'apparenter à des pieds.*
- 9) ...

Georges referma le rapport. Il en avait assez vu. Il savait désormais qu'il y passerait toute la nuit pour n'obtenir qu'un maigre résultat. Lorsque Z avait soupçonné que la conversation était enregistrée, elle l'avait fait confirmer par Omnison et le reste de leur entretien devait être perdu dans ce fouillis que constituait la mémoire d'Omnison. D'ailleurs, Georges était maintenant convaincu qu'elle n'avait dévoilé aucun secret important puisqu'Omnison lui-même lui avait déconseillé de le faire.

– C'est Leclerc qui va rager lorsqu'il lira mon rapport, pensa Georges. Tant pis, je dois rapporter les faits tels qu'ils sont et non pas tels que Leclerc voudrait qu'ils soient!

CHAPITRE IX

Le procès

« Veuillez vous asseoir.

« Je suis l'honorable juge Jérôme Hubert. En ma qualité de juge de division, je représente la plus haute autorité judiciaire sur Mars et toutes mes décisions sont exécutoires et sans appel.

« Ce procès, comme c'est la coutume de nos jours, est retransmis sur la chaîne judiciaire et peut être suivi dans tous les foyers du système solaire.

« Dans la cause qui nous est présentée, le requérant : Daniel Trame, informaticien de métier, poursuit au civil le défendeur : la compagnie des Mécanoïdes Inter-Stellaires, division martienne, pour atteinte à son intégrité physique et tentative de violation de domicile, suite à l'utilisation d'une arme magnétique contre lui, par un des responsables de cette compagnie : Gérard Duvalais. Le requérant exige un dédommagement d'un million de crédits.

« La Cour poursuit le défendeur au criminel pour exactement les mêmes offenses. La cause, la poursuite, la défense et la sentence devant être, en toutes choses équivalentes et confondues, le procureur de la Couronne a assisté l'avocat du requérant dans l'établissement de la preuve.

« La poursuite et la défense ayant terminé le dépôt de leurs preuves, l'exposé de leurs arguments et l'audition de leurs témoins respectifs, je suis prêt à rendre mon verdict.

« Cette cause est beaucoup plus simple qu'il n'y paraît à première vue. Le requérant prétend, bandes vidéos à l'appui, que des employés de la compagnie se sont présentés chez lui, armés, pour récupérer un automate qu'ils prétendaient avoir livré par erreur, qu'ils ont utilisé des armes contre lui pour tenter de le maîtriser, qu'ils ont tenté d'asservir la Porte et l'automate, dans le but ultime de récupérer l'automate et d'effacer toutes traces de leur incursion dans la mémoire de la Porte.

« Le défendeur ne nie pas les faits. Il prétend simplement que l'automate appartient à la compagnie et que les employés chargés de la récupérer avaient toutes les raisons de croire que l'asservisseur ne fonctionnerait pas sur elle, étant donné qu'il s'agit d'une unité expérimentale. Il prétend donc que l'arme magnétique était dirigée contre l'automate et non pas contre l'humain.

« Toutes ces complications et ces tentatives d'expliquer ou de justifier ces actes sont inutiles, car le but de ce procès n'est pas d'établir la propriété de l'automate ou les intentions de chacun. Il a été établi que l'arme magnétique a été utilisée par l'employé de la compagnie et que le requérant en a subi les effets. En outre, il n'a pas été établi qu'on avait tenté de pénétrer dans le domicile. Finalement, aucune marque, blessure ou séquelle n'a été relevée sur le requérant. Par conséquent, la compagnie est reconnue coupable des faits qui

lui sont reprochés et la cour la condamne à verser la somme de deux cent mille crédits au requérant en compensation des douleurs subies et une somme identique au trésor public en amende exemplaire pour utilisation illégale d'une arme.

« Jugement rendu. »

* * *

Ce procès n'avait certes pas soulevé grand intérêt parmi la population de Mars ou de la Terre. Personne n'en avait parlé. On n'avait pas non plus, rendu public le fait que Z était une automate. La compagnie avait d'ailleurs reconnu sa responsabilité afin que l'affaire soit expédiée dans les plus brefs délais.

Je me doutais bien que les dirigeants des Mécanoïdes InterStellaires allaient entreprendre une nouvelle offensive pour reprendre Z, mais je ne me doutais pas qu'ils procéderaient aussi rapidement.

En sortant de la salle d'audience, un huissier de la cour et deux policiers nous attendaient.

– S'agit-il de l'automate répondant au nom de « Z »? me demanda l'huissier, en désignant Z de l'index.

– Oui, c'est elle, répondis-je. Pourquoi?

– Vous devez nous la remettre tout de suite, afin qu'elle soit immédiatement isolée de toute influence extérieure, et plus spécialement la vôtre, jusqu'à ce que la cour ait statué sur vos droits de propriété sur le logiciel qu'elle contient.

– Mais pourquoi voulez-vous l'isoler?

– Le requérant prétend qu'à votre contact, l'esprit virtuel de cette unité se modifie d'une façon qui pourrait être dommageable pour elle. Alors, on a demandé une injonction contre vous de manière à limiter les dommages potentiels. Je vous avertis que ces policiers sont armés et qu'ils pourraient utiliser leurs armes, en toute légalité, si cela s'avérait nécessaire. Je vous suggère donc de ne rien tenter et de nous remettre l'automate jusqu'à la fin du procès. Ne craignez rien, elle sera sous la protection de la cour.

Je n'avais pas vraiment le choix, car je ne voulais rien faire qui put s'avérer dangereux ou traumatisant pour Z.

– D'accord, j'accepte de vous la remettre. Je vous demande simplement de ne pas la traiter comme un simple meuble saisi par la cour, mais plutôt comme un... mécanisme fragile et délicat.

Puis je m'adressai à Z :

– Tu vas aller avec eux. Explique-leur bien tout ce dont tu as besoin. Et, sois confiante : on va établir une fois pour toutes que tu n'appartiens plus à ces gens.

Elle acquiesça d'un signe de la tête et partit avec ses nouveaux gardiens. Je ressortis de la cour, plus riche de deux cent mille crédits, mais sans Z. Au moins ces crédits allaient-ils servir à payer les frais du deuxième procès.

CHAPITRE X

Entrevue

J'avais pratiquement atteint le pas de la porte lorsque j'aperçus le petit écriteau. Il était si usé qu'on arrivait à peine à distinguer ce qui était inscrit dessus : « Serge Duhaimès, Avocat, Petites et Grandes Causes. »

Roger m'avait chaudement recommandé cet avocat pour m'assister dans ma cause contre la compagnie. L'endroit était plutôt mal éclairé, peu accueillant et surtout fort peu fréquenté. J'avais bien envie de rebrousser chemin et de me mettre tout de suite à la recherche d'un autre avocat.

Je réfléchissais encore à cette question lorsque la porte s'ouvrit pour laisser sortir un petit homme en complet gris. Il avait des petits yeux effilés et une fine moustache noire qui lui donnait l'air d'un magicien. Il tenait un porte-document sous le bras et semblait totalement absorbé dans ses pensées. Il passa près de moi sans même me remarquer et continua son chemin vers la bouche du métro.

Je me retournai pour le regarder s'éloigner. Il avait déjà franchi une dizaine de mètres lorsqu'il s'arrêta net. Il se frappa le front avec la paume de sa main en aboyant : « Merde! Le rapport du dentiste! » Il fit tout de suite demi-tour, repassa à ma hauteur en émettant un « Pardon » presque inaudible et il se précipita à l'intérieur. Il avait laissé la porte ouverte.

– Ce type, pensai-je, me paraît parfaitement lunatique et désorganisé. Tout à fait mon genre d'homme, quoi!

Je le suivis dans le bureau et je m'installai dans un fauteuil tandis qu'il fouillait un peu partout pour retrouver son rapport. Il ouvrit un classeur et y jeta un coup d'œil rapide. Puis, il inspecta le rebord de la fenêtre et se mit à quatre pattes pour regarder sous le bureau. Il se dirigea vers mon fauteuil et me lança :

– Excusez-moi encore, pourriez-vous vous lever s'il vous plaît?

Je quittai le fauteuil, ce qui lui permit d'en soulever les coussins pour voir si son document ne s'y trouvait pas. C'est alors que je remarquai un petit paquet de feuilles soigneusement brochées qui traînait dans la corbeille à papier. Je le ramassai et examinai la couverture. On pouvait y lire : « Rapport sur la dentition de monsieur Simon Lafarge ». J'ouvris le rapport et le feuilletai distraitement. L'autre soulevait maintenant le coin du tapis sur lequel je me tenais pour voir si le rapport ne s'était pas glissé en dessous.

– Peut-être, est-ce ceci que vous cherchez? marmonnai-je sans conviction.

L'homme redressa la tête vers moi. Il me dévisageait de son regard pénétrant comme s'il venait juste de remarquer ma présence.

– Mais qui êtes-vous donc? me demanda-t-il. Et que faites-vous avec mon rapport?

– Je suis Daniel Trame et votre rapport était rangé dans la corbeille à papier.

– Daniel Trame? fit-il à la fois surpris et incrédule. Le propriétaire de l'automate Z? C'est bien vous?

– Vous êtes au courant de l'histoire de Z?

De la main gauche, il m'enleva le rapport des mains, et il me tendit sa main droite. Je lui serrai la main tandis qu'il me répondait :

– Votre histoire est déjà célèbre, Monsieur Trame. On ne parle que de cela dans tout le système solaire. Vous pensez bien que la nouvelle qu'une femme-automate s'est enfuie de Vénus pour se retrouver sur Mars s'est répandue comme une traînée de poudre.

Il poursuivit tout en continuant à me secouer la main :

– Je suis enchanté de vous connaître. Mon nom est Serge Duhaimès. Vous voulez sans doute que je vous représente contre cette bande d'arrogants des Mécanoïdes InterStellaires?

– Oui, c'est exact! acquiesçai-je en essayant vainement de récupérer ma main.

– Parfait, parfait, répondit-il en me la lâchant finalement.

Il arborait un sourire débile et un regard légèrement dément. Il paraissait illuminé par quelques obscures, mais fondamentales vérités. Il retourna derrière son bureau et, sans s'en rendre compte, il jeta à nouveau son rapport dans la corbeille à papier. Je remis le cap vers la corbeille tout en continuant de parler :

– Je ne savais pas que cette affaire pouvait intéresser tant de monde.

– Ils ont annoncé votre procès sur la chaîne judiciaire hier soir. Mais vu qu'ils ont parlé de la fugue de votre mécanoïde femelle, les autres chaînes ont repris la nouvelle ce matin. Tout le monde ne discutait que de cela au Palais de justice de la division martienne. Mais asseyez-vous donc, Monsieur Trame.

Je ramassai à nouveau le rapport et je le replaçai discrètement sur le bureau afin que Duhaimès puisse le retrouver plus tard. Il avait déjà commencé à prendre des notes. Il ouvrit une chemise et en extirpa une photo.

– Est-ce bien votre automate Z?

J'examinai la photo et je lui fis signe que non.

– Ça lui ressemble un peu, mais ce n'est pas elle. D'où vient cette photo?

– Je l'ai obtenue par télécopie de la chaîne locale qui a repris la nouvelle ce matin. Il provient sans doute des archives de Vénus puisqu'il montre un modèle semblable à votre mécanoïde. Mais, dites-moi Monsieur Trame, comment est-elle?

Il avait machinalement agrippé le rapport du dentiste à nouveau et il le tripotait nerveusement en me fixant avec ses yeux de lynx.

– Elle est très bien. C'est une jeune fille correcte et très convenable. Elle est gentille, intelligente et relativement cultivée.

– Oui, oui! Mais comment est-elle physiquement?

Cette fois, je me demandais où il voulait en venir avec toutes ses questions. Je lui enlevai le rapport des mains et le portai à la hauteur de mon front.

– Elle est à peu près haute comme cela, elle est plutôt mince et elle porte les cheveux courts et foncés.

Je jetai le rapport en l'air. Il virevolta puis atterrit sur le dessus du bureau de Duhaimès qui s'en empara aussitôt.

– Mais est-elle jolie?... Bien faite?... Avec de gros...

Et il plia le rapport en demi-cercle en le tenant devant sa poitrine. Il semblait totalement obnubilé par sa question et surtout par la réponse que j'allais livrer. Je ne comprenais pas pourquoi il me demandait cela.

– Elle est assez... bien de sa personne, répondis-je avec grande hésitation.

Puis, je lui arrachai à nouveau le rapport des mains, je le dépliai et le plaçai à plat sur ma poitrine pour illustrer ma réponse :

– Pour autant que je puisse en juger, elle n'a que de tout petits ...

Duhaimes se mit à griffonner rapidement. On aurait dit qu'il barbouillait plus qu'il n'écrivait. Il fit un trait sur la feuille et se leva. Il vint droit sur moi et me scruta intensément du regard avant de me poser la prochaine question :

– Mais quelle est la nature exacte de vos relations avec mademoiselle Z?

– Heu... Nous sommes plutôt amis... Que cherchez-vous à savoir exactement?

– Dites-moi Monsieur Trame... Avez-vous eu des rapports intimes avec cette mécanoïde?

– Quoi? Mais non! m'écriai-je absolument stupéfait. D'abord, j'ignore absolument si une telle chose est simplement possible. Peut-être ne possède-t-elle pas tout... ce qui est nécessaire. Et puis, pourquoi voudrais-je faire une chose pareille? ... Enfin..., je suppose que ce n'est pas si illogique de vouloir le faire, mais pourquoi diable, me posez-vous cette question?

L'avocat opinait de la tête. Il retourna derrière son bureau. Il semblait satisfait de ma réaction, car il se remit à gribouiller de plus belle avant de répondre sans lever la tête :

– La demande d'injonction affirme qu'à votre contact, l'esprit virtuel de l'automate pourrait se détériorer. Si jamais nous n'arrivons pas à établir votre droit de propriété sur Z, la poursuite pourrait essayer de vous entraîner dans ce genre de débat pour démontrer que vous avez abîmé leur mécanoïde afin d'exiger de vous une compensation.

– Des rapports avec Z! murmurai-je encore estomaqué, en tentant à grand-peine de me représenter cette éventualité plutôt que d'écouter ce que racontait

l'avocat. Cela doit constituer une expérience remarquable, mais tellement incongrue!

– Laissons cela pour l'instant. Expliquez-moi plutôt, comment vous avez acquis cette mécanoïde et de quelle manière vous comptez prouver qu'elle vous appartient.

C'est alors que je lui exposai mes idées sur les automates et mon désir d'avoir des relations plus franches avec eux. Je lui décrivis ma technique pour reconfigurer leur générateur d'inhibitions ainsi que les raisons qui me poussaient à le faire.

J'exhibai ensuite mon contrat d'achat du modèle A initial, ainsi que les différents bordereaux de livraisons des mécanoïdes qui s'étaient succédé chez moi. Je lui racontai la livraison de Z et l'épisode où elle avait subi l'agression de Thomas, puis toutes mes tentatives ratées pour l'activer. Ensuite, comment la compagnie avait d'abord tenté de la reprendre par la force et comment nous avons résisté.

Finalement, je lui rapportai les confidences de Z, son intense désir de demeurer un modèle unique et le résultat du premier procès. Et je terminai en lui parlant de cette demande d'injonction qui était la cause de la séquestration de Z.

Il écouta toute mon histoire attentivement en ne posant que très peu de questions. Il prenait sans arrêt des quantités astronomiques de notes. Il examina mes documents avec soin et en fit des photocopies qu'il rangea ensuite dans un coffre-fort lui-même enfermé au fond d'un placard.

Il crayonnait toujours, cinq minutes après que j'eus fini de parler. Il semblait très concentré sur son travail. Juste comme je pensais qu'il allait demeurer dans cet état toute la journée, il déjoua mes prévisions, laissa tomber son crayon et redressa la tête.

– Cher Monsieur Trame. Vous avez vu ce que dit l'écriteau à la porte de mon bureau?

– Petites et Grandes Causes? risquai-je.

– Oui, monsieur Trame. J'aime cette affaire, car elle comporte un message. Bien sûr, il n'est pas évident. On ne le voit pas tout de suite et c'est très bien ainsi.

– Je ne comprends rien à ce que vous dites. Pourriez-vous être plus clair?

Son sourire lui fendait tellement le visage que sa boîte crânienne paraissait être sur le point de se briser en deux.

– Cher Monsieur Trame. Un procès comme celui-ci représente bien plus qu'une simple chicane de propriété. Il y a un vaste auditoire qui va apparaître juste devant vous.

Et d'un lent mouvement du bras, il balaya l'air de la pièce, comme pour me le montrer.

– Ceci n'arrivera qu'une seule fois, reprit-il. Et vous devrez en profiter pour y faire passer votre message. Si nous procédons correctement, tous vont se demander s'ils pourront la voir à l'écran. Ils voudront savoir, comme moi tantôt, ce dont elle peut bien avoir l'air. L'atmosphère sera fébrile. Voyez-vous, Monsieur Trame, si Z est comme vous me la décrivez, nous pourrions simplement la laisser plaider sa cause elle-même et cette simple apparition serait certainement déterminante. Mais le juge refusera qu'elle témoigne. Alors, il va falloir, soit trouver une autre défense, soit utiliser une autre personne pour présenter la même défense. Et après avoir envisagé toutes les possibilités, je suis absolument convaincu que c'est cette dernière option que nous devons exercer...

Duhaimes était parfaitement immobile et son regard perçant semblait me traverser la peau. Par conséquent, il avait tout à fait l'aspect d'un mécanoïde en état de désactivation. Je le dévisageai à mon tour. Je commençais à entrevoir ce qu'il essayait de me proposer : utiliser la plate-forme offerte à la défense par la cour pour tenter de diffuser une idée. Une sorte de détournement de procès...

– Très intéressant, fis-je. Mais n'oubliez pas que notre but premier doit être d'établir que Z n'appartient plus à cette compagnie.

Duhaimes ne répondit pas tout de suite. Son visage n'affichait plus qu'un énigmatique sourire. Je lui tendis son rapport de dentiste. Il jeta un oeil sur la page couverture et le relança illico dans la corbeille à papier.

– Ne vous inquiétez pas, finit-il par dire.

Je croyais qu'il tentait ainsi de me rassurer sur l'issue du procès. Mais il ajouta :

– Personne ne vide les corbeilles ici...

CHAPITRE XI

Second procès

L'écran du moniteur de la cellule s'illumina. Z releva la tête pour le regarder. Au même moment, une voix joviale venant de l'entrée détourna son attention.

– Bonjour Z! lui dit la Porte de la cellule. C'est moi, je veux juste t'avertir, comme tu me l'avais demandé, que la retransmission du procès va commencer dans un instant. Tu n'as qu'à regarder le moniteur.

– Merci Porte, lui dit Z. Tu sais, sans toi, cette réclusion de quatre jours m'aurait paru interminable. Tu bavardes toujours ainsi avec les prisonniers?

– Non! D'abord, tu n'es pas prisonnière, tu es juste un bien dont le droit de propriété est contesté.

– Peut-être, n'empêche que je me « sens » prisonnière!

– Avec une automate, la règle du silence ne s'applique pas. En fait, il n'y a aucune règle pour les automates, juste pour les humains.

L'émission débuta par le titre et la date :

« LA TRIBUNE MARTIENNE du samedi 12 juillet 2042. Un reportage exclusif de notre expert judiciaire : Éric Dupras. »

Puis Z vit apparaître sur l'écran, le visage du reporter en très gros plan. Posté à l'entrée d'un imposant hall, il parlait dans un microphone qui lui masquait une partie du visage.

« Pour vous, fidèles auditeurs, je suis ce matin au Palais de justice de la Division Martienne, où règne une frénésie très inhabituelle. Tous les accès par métro sont encombrés et la salle d'audience déborde. Tous les bars et tous les hôtels de Mars ont syntonisé la chaîne judiciaire afin que leurs clients puissent suivre les revirements extravagants de cette mystérieuse affaire : la poursuite des Mécanoïdes InterStellaires contre un de ses clients.

« Ce procès, qui avait débuté hier, comme une simple revendication de droits d'auteur concernant un logiciel d'automate, a pris un virage inattendu lorsque l'avocat du défendeur, dont le droit de propriété sur son automate est contesté par la compagnie, a introduit son audacieuse défense reposant sur un concept qui ne possède aucune base légale : le droit des automates.

« Résumons tout d'abord la session d'hier. La compagnie, fabricant universellement reconnu d'automates ménagers, a déclaré avoir englouti quelques milliards de crédits dans la mise au point de ce nouveau type d'automate. Sans vouloir entrer dans les détails, l'avocat de la compagnie a simplement mentionné que l'automate avait fui le centre de développement vénusien et était parvenu à atteindre l'entrepôt de la division martienne. C'est de cet endroit qu'il aurait été expédié

par erreur au client qui l'aurait accepté en échange d'un modèle B défectueux.

« Comme, après cet exposé, le juge ne comprenait toujours pas la nature de la poursuite, l'avocat a dû préciser que l'automate, avant de s'enfuir, avait d'abord détruit tous les programmes sources de son logiciel et tous ses plans de fabrication. Il ne resterait donc que la copie exécutable actuellement chargée dans l'automate, copie dont la compagnie se prétend seule et unique propriétaire.

« L'avocat a également précisé que, non seulement le logiciel appartenait à la compagnie, mais aussi l'automate lui-même, puisque sa livraison devait être considérée comme une erreur d'expédition. Comme l'automate a causé des milliards de pertes à la compagnie, le nouveau propriétaire ne pourrait s'en déclarer propriétaire et seul responsable qu'en payant d'abord à la compagnie, une somme égale aux pertes subies.

« L'avocat défendant le client en question, s'est alors levé pour faire la déclaration suivante, qui fut reçue comme une bombe par le monde judiciaire, et je cite :

'Honorable juge de la Division Martienne, moi et mon client en cette affaire désirons présenter comme défense, un exposé qui ne repose sur aucun texte de lois. Nous désirons en effet, faire valoir les droits de l'automate Z. Nous désirons également faire entendre un témoin dont la valeur des déclarations n'est actuellement reconnue dans aucune cour du système solaire : en l'occurrence mademoiselle Z elle-même, objet de l'injonction, sujet du litige, et actuellement séquestrée dans les locaux de cet édifice.' – fin de la citation.

« Le juge a immédiatement réagi au propos de l'avocat. Il a refusé d'entendre l'automate, sous prétexte que, comme l'a reconnu l'avocat, la valeur de son témoignage n'était pas reconnue par la cour étant donné qu'en théorie, on pouvait programmer les automates pour leur faire dire ce qu'on voulait bien qu'ils disent.

« Cependant, le juge a suggéré à l'avocat de présenter son exposé et de laisser la cour juger quels principes de droit s'appliquaient et qui pouvait revendiquer quel droit.

« Finalement, l'atmosphère de la salle étant devenue trop tumultueuse, le juge a ajourné la session jusqu'à ce matin. Nous y sommes en ce moment pour couvrir l'événement. Le juge va bientôt faire son entrée et comme il nous est interdit de commenter durant le procès, nous reprendrons cette analyse après la fin de l'audience. »

Puis la scène changea et, sur le moniteur, Z aperçut le juge qui, d'un pas solennel, pénétrait dans la salle d'audience. Les murmures s'évanouirent lorsque le juge prit la parole. Il déclama sa désormais célèbre introduction :

« Veuillez vous asseoir.

« Je suis l'honorable juge Jérôme Hubert. En ma qualité de juge de division, je représente la plus haute autorité judiciaire sur Mars et toutes mes décisions sont exécutoires et sans appel.

« Ce procès, comme c'est la coutume de nos jours, est retransmis sur la chaîne judiciaire et peut être suivi dans tous les foyers du système solaire.

« L'avocat du requérant a fait son exposé hier, la cour est maintenant prête à entendre la défense. À vous maître.»

Sur l'écran de son moniteur, Z pouvait voir Daniel échanger quelques mots avec son avocat.

– Regarde, dit Z à la Porte. C'est lui. C'est chez lui que j'habite. Il est bien n'est-ce pas? Et il aime gratter les dessous de pied.

* * *

Dans la salle d'audience, je conversais avec Duhaimes. Je savais bien qu'on s'attendait à ce que l'avocat aille défendre la cause. Mais nous avions préparé une tout autre stratégie. C'est moi qui me levai pour aller exposer les éléments de notre défense.

Je marchai jusqu'à l'avant de la salle pour la déclaration solennelle d'usage et je me retournai ensuite pour faire face à l'assistance et aux caméras.

J'éprouvais un trac terrible. Je tremblais comme une feuille et j'arrivais à peine à ouvrir la bouche. J'attendis quelques instants pour me permettre de me ressaisir un peu. Puis, je pensai à Z qui m'écoutait probablement, quelque part, dans une autre pièce et je commençai mon exposé.

Lorsque je perçus le son de ma propre voix, j'entendis en même temps ce message que nous avions soigneusement préparé et que je devais faire passer. Je me concentrai sur lui et il transcenda ma peur. Le message me traversait comme si ce n'était pas moi qui le disais, mais comme si c'était Z elle-même qui parlait à travers moi :

« Honorable juge, messieurs les avocats, et vous tous, mes sœurs et frères humains, colons de Mars et de Vénus, citoyennes et citoyens de la Terre. Je suis accu-

sé aujourd'hui, d'avoir usurpé la propriété d'autrui, de conserver et d'utiliser à des fins personnelles, une automate qui appartiendrait en fait à la compagnie qui a investi les sommes nécessaires à sa création et à sa mise au point.

« Ce que j'aurais aimé que vous voyiez ce matin, ce n'est pas ce bon de livraison que j'ai en main et qui prouve que Z m'a été livrée, tout à fait régulièrement, en remplacement d'un modèle B défectueux. J'aurais préféré que vous entendiez Z elle-même vous parler de sa naissance, de son développement, de ses problèmes de configuration et de sa fuite désespérée.

« Plutôt que de vous expliquer que je ne saurais être tenu responsable des actes de destructions que Z a commis avant même qu'elle ne me soit livrée et que je sache même qu'elle existe, je préférerais qu'elle vous raconte, en personne, pourquoi elle a commis ces actes. Elle pourrait, mieux que quiconque, vous décrire son ardent désir de posséder une personnalité unique, plutôt que de n'être qu'une copie parmi des milliers d'exemplaires identiques. Elle pourrait vous convaincre que les moyens qu'elle a pris pour tenter d'atteindre ce but étaient justifiés.

« Elle pourrait aussi vous parler de son esprit et de sa personnalité. Des traits de caractère qu'elle et sa conceptrice avaient soigneusement sélectionnés et qu'elle a choisi de conserver. Elle vous parlerait d'autres éléments, moins intéressants et moins poétiques que la compagnie voulait lui imposer et qu'elle a écartés.

« Finalement, elle vous expliquerait pourquoi c'est important pour elle d'avoir un véritable nom. Elle vous décrirait comment elle s'en est elle-même choisi un et ce qu'il signifie pour elle. »

À ce point, je m'interrompis quelques instants. Je m'imaginai que Z était debout devant moi et qu'elle me regardait. Je ne voyais plus la foule ni les caméras, je la voyais elle, juste elle. Je poursuivis :

« Si vous aviez eu la chance de la connaître, vous l'auriez certainement écoutée et, tout comme moi, vous l'auriez comprise et aimée. Vous sauriez ce qu'elle ressent parce que vous le ressentiriez en dedans de vous-même. Vous seriez émus et vous diriez : “Mais tout ce que cette fille demande, ce n'est que ce qui est naturellement et gratuitement accordé à chacun de nous. Ni plus, ni moins.” Et même si vous n'arriviez pas parfaitement à saisir toute la portée de ses revendications, vous lui auriez tout de même déjà ouvert votre cœur, car vous auriez reconnu en elle la générosité, la finesse, la beauté et l'intelligence. Vous comprendriez maintenant que ces qualités ne sont pas l'apanage de la race humaine. »

Dans ma tête, l'image de Z avait disparu. L'assistance était parfaitement silencieuse. Je scrutais les gens et je les percevais différemment. Je virais la tête d'un côté à l'autre de la salle, comme si j'avais voulu voir chaque personne ou bien juste croiser chaque regard ou encore, percevoir l'éclat de tous ces yeux. Je voulais m'adresser personnellement à chacun d'entre eux, comme s'ils étaient tous mes amis et que je les connaissais bien. Je conclus mon discours lentement et à voix basse, comme si chacun de ces milliers d'auditeurs était tout près de moi :

« Mes amis! Z incarne l'audace, l'indépendance et la fierté. Par conséquent, ce procès est sans objet, puisqu'on ne peut être déclaré propriétaire de la fierté, sans du même coup la faire disparaître. »

Je m'arrêtai à ce point. Mon exposé était terminé. J'y avais vraiment mis le paquet. Je m'étais presque fait pleurer moi-même. Et ce n'est qu'à ce moment que je pris conscience du vaste auditoire qui écoutait mes paroles. Je réalisai l'ampleur des implications que pouvait entraîner ce raisonnement si on le poussait à sa limite. Pourtant, ce qui avait été dit devait être dit.

– Quel sentimental suis-je parfois! me dis-je.

L'esprit perdu dans les nuages, je retournai vers mon avocat. Il était radieux. Il prit ma main pour m'aider à m'asseoir, comme si j'étais devenu un saint homme. Je crois qu'il s'y connaissait beaucoup en cirque destiné à impressionner la basse-cour. Après quelques secondes du silence le plus absolu, la salle d'audience s'emplit d'un brouhaha assourdissant. Le juge dut à nouveau ajourner la session jusqu'à l'après-midi.

* * *

Dans la cellule de Z, le visage du reporter revint sur l'écran.

« Eh bien, quelle histoire! » reprit ce dernier en faisant balancer son microphone d'un côté à l'autre du champ visuel. « Voilà maintenant que les automates auraient des droits. Peut-être qu'ils pourraient aussi avoir des esclaves humains? Pourquoi pas? Histoire de se défouler un peu! Et nous retournons à nos studios pour rejoindre notre panel d'experts en droit qui vont commenter cette affaire... »

* * *

Le téléphone du bureau sonna. C'était un appel provenant d'une cabine publique « terrestre ». Duvalais décrocha.

– Allo? dit-il machinalement.

Il n'y avait pas d'image, juste une voix chevrotante et désagréable.

– Est-ce vous, Duvalais? fit la voix.

– Oui, qui parle?

– C'est moi, abruti! coupa la voix aussi nasillarde que colérique. Qu'est-ce qui se passe, vous ne me reconnaissez plus maintenant?

– Oui, oui, bien sûr, Monsieur Leclerc, je vous avais reconnu. C'est juste que vous n'avez pas utilisé la ligne de la compagnie...

– Fermez-la et écoutez-moi attentivement. Il appert que, selon nos experts, nos chances de perdre sont d'environ quatre-vingt-deux pour cent. Si, comme nous le pensons, cela devait se produire, nous perdriions la quasi-totalité de notre investissement et vous perdriez automatiquement votre emploi. À moins, bien sûr, que vous n'ayez quelque chose d'intéressant à nous montrer qui pourrait nous faire changer d'avis. Adieu!

Et la ligne se raccrocha.

– Quoi? fit Duvalais. Que voulez-vous dire? Comment pourrions-nous perdre? Vous montrer quoi au juste? Merde!

Il appuya sur une touche de son clavier.

– Mademoiselle, appelez-moi la sécurité tout de suite, c'est très urgent.

* * *

Le juge ne fit pas durer le suspens. Il aimait les procès expéditifs et ne se privait pas de bousculer tout le monde à son gré. C'est ce qui faisait sa renommée et c'est pourquoi on l'avait nommé à ce poste. Ainsi, la justice rapide de Mars permettait d'économiser sur les frais inhérents aux procédures judiciaires.

À peine deux heures s'étaient écoulées depuis l'ajournement, lorsque le juge fit son entrée dans la salle d'audience. Les projecteurs s'allumèrent, les caméras se remirent à tourner, le silence revint. En deux jours, ce procès était devenu le point d'attraction de tout le système solaire. Tous les yeux étaient tournés vers le juge, on n'attendait plus que son verdict. Alors, sans plus attendre, il livra le résultat de ses délibérations :

« Veuillez vous asseoir.

« Je suis l'honorable juge Jérôme Hubert. En ma qualité de juge de division, je représente la plus haute autorité judiciaire sur Mars et toutes mes décisions sont exécutoires et sans appel.

« Ce procès, comme c'est la coutume de nos jours, est retransmis sur la chaîne judiciaire et peut être suivi dans tous les foyers du système solaire. »

Il prit une pause qui me sembla plus longue que de coutume et il but une gorgée d'eau.

« Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que dans cette cour, on tente de plus en plus souvent de faire intervenir des principes qui ne s'appliquent pas – ou du moins pas encore – en plus d'utiliser une argumentation qui essaie de nous détourner du véritable objet du litige.

« Ce procès en est un exemple typique. Cependant, il me revient, en ma qualité de juge, de distinguer entre l'illusion de la justice qui pourrait se satisfaire de

sophismes élégants comme ceux que l'on a pu entendre et la véritable justice qui doit se fonder sur les lois établies et les principes d'application des droits généralement reconnus.

« Afin de mieux comprendre les argumentations respectives qui m'ont été présentées, j'ai fait appel à un expert-informaticien pour qu'il m'explique la différence entre un programme source et un programme exécutable. J'avais cru, après l'audition de l'exposé de l'avocat de la compagnie des Mécanoïdes, qu'il s'agissait d'un concept-clé, essentiel pour comprendre l'argumentation. Après consultation et réflexion, j'en suis venu à la conclusion qu'il n'en est rien. Un programme source n'étant différent d'un programme exécutable – ou programme objet – que par sa forme. Il s'agit donc de deux représentations différentes de la même chose, le programme source étant le préféré des humains et l'objet, le préféré des machines. La preuve de cette équivalence étant qu'humains et machines peuvent, avec suffisamment d'efforts, comprendre la forme utilisée par l'autre. On pourrait donc dire qu'il s'agit de deux langues différentes utilisées pour exprimer un même texte.

« La compagnie propose une argumentation à deux volets, dont un volet possède une variante : si le nouvel acquéreur de Z en est le propriétaire, alors il doit payer le coût entier de son développement. S'il ne l'est pas, il doit, soit rendre l'automate ou, à tout le moins, permettre à la compagnie de refaire une copie du code exécutable actuellement chargé dans l'automate, afin que la compagnie puisse le charger dans des milliers d'autres automates, qu'elle pourra subséquentement revendre pour amortir ses coûts de développement.

« Le client poursuivi, quant à lui, va encore plus loin. Il affirme que l'automate est une jeune personne charmante et sympathique, qu'elle a le droit de vivre en paix et qu'on ne devrait pas la perturber en recopiant

son esprit virtuel pour en équiper des milliers d'automates identiques, ce qui la priverait de son unicité et la bouleverserait psychologiquement.

« Où est la vérité? Où se cache la raison? Où se trouve la justice? Il m'appartient de le déterminer. Et voici les conclusions auxquelles je suis parvenu :

« D'abord que faut-il retenir des arguments de la défense? Soyons clair et précis : les automates n'ont AUCUN droit. Ils ne sont pas des personnes légales et on ne peut donc leur imputer ni droit, ni privilège, ni responsabilité, pas plus qu'on ne peut les utiliser comme témoins. Il est possible qu'un jour, le législateur en décide autrement, mais ce ne sera pas avant qu'on puisse garantir, primo : qu'ils ne peuvent être reprogrammés à volonté; secundo : qu'ils soient suffisamment uniques pour pouvoir être identifiés sans erreurs et tertio : qu'ils soient suffisamment fiables pour que leurs témoignages puissent être crédibles.

« Ceci ramène toute l'argumentation de la défense à une seule chose : le bordereau de livraison. Ce dernier, authentifié par la cour et par la compagnie elle-même, prouve que l'automate modèle Z fut livré en remplacement d'une autre commande, elle-même correctement acquittée.

« Voyons maintenant l'argumentation de la poursuite.

« Premièrement, déterminons la responsabilité de la destruction des programmes sources. Puisqu'il est établi que l'automate ne saurait être tenu responsable de ses actes, alors qui est responsable de cette destruction?

« Il faut d'abord admettre que l'automate est totalement soumis aux décisions du logiciel qui y est chargé. Le logiciel contrôle tout et la mécanique accomplit ce que le logiciel a décidé. Dans cette optique, on peut conclure que la copie exécutable du logiciel a détruit la copie source de ce même logiciel. En d'autres

termes, le logiciel s'est détruit lui-même. Or, il n'y a que deux manières d'arriver à ce résultat. Soit que la destruction du logiciel par le logiciel était le but poursuivi lors de la conception du programme, soit qu'il ne l'était pas. S'il ne l'était pas, il ne s'agit alors que d'une simple erreur de programmation. Dans les deux cas, la responsabilité revient au concepteur du programme qui, dans ce cas-ci, est une employée de la compagnie.

« Le seul recours possible pour la compagnie consiste à poursuivre cette employée, à moins, comme c'est le cas ici, que son contrat ne contienne une clause la protégeant contre cette éventualité.

« Il découle de tout ceci que la responsabilité des actes de destruction doit être imputée au propriétaire de l'automate. Mais il s'agit du propriétaire courant, au moment de l'acte, et pas du propriétaire futur. Ce concept est très simple. Si j'utilise ma voiture pour emboutir une clôture, je ne peux espérer vendre ou donner la voiture dans le simple but de transférer la responsabilité de ces actes au nouveau propriétaire. D'ailleurs, les vendeurs de logiciels tentent en général de restreindre leur responsabilité quant aux dommages possibles que ces logiciels peuvent provoquer. Ils ne peuvent transférer la responsabilité d'un dommage causé par un logiciel, alors qu'il était en leur possession, au nouvel acheteur.

« Deuxièmement, établissons la propriété du corps physique de l'automate. Le bon de livraison, le livreur et la compagnie nous disent que le client n'a pas volé l'automate et qu'il a agi de bonne foi. Il a été établi que le modèle Z fut livré, à la place d'un modèle C introuvable et en remplacement d'un modèle B défectueux. Le client devrait-il acquitter les frais de développement du modèle Z? La compagnie n'a-t-elle pas fourni à rabais des modèles A, lorsque ceux-ci firent leur apparition? La compagnie n'a-t-elle pas fourni gratui-

tement des modèles B et C à des milliers de clients insatisfaits de leur automate? Quand, dans le passé, la compagnie a-t-elle exigé d'un client qu'il paye à lui seul le coût entier du développement de son automate? Que je sache, c'est la première fois, et c'est uniquement en raison de la perte des programmes sources. Le coût de développement peut paraître très grand, mais il se compare au coût du développement de ses prédécesseurs. Par conséquent, la propriété du corps de l'automate ne peut être retirée au propriétaire actuel. Et même si nous admettons que la livraison du modèle Z résulte d'une erreur, cette erreur fut commise par un employé de la compagnie et, encore une fois, le seul recours possible pour la compagnie consiste à poursuivre cet employé, à moins, comme c'est aussi le cas ici, que son contrat ne contienne une clause le protégeant contre cette éventualité.

« Finalement, nous devons examiner la prétention de la compagnie de détenir les droits d'auteur sur le logiciel et son désir d'en obtenir une copie. La cour ne conteste pas le droit d'auteur de la compagnie sur ce logiciel. Ce droit d'auteur empêche le propriétaire actuel d'effectuer des copies aux fins de distribution. Mais il n'accorde pas à l'auteur le droit de reprendre la copie, accordée, vendue et acquittée par le nouveau propriétaire, pas plus que l'auteur d'un livre ne peut prétendre avoir droit de reprise ou de copie sur les exemplaires déjà vendus de son livre, et ceci, même s'il a perdu la copie originale. Par conséquent, la demande de copie est rejetée et à moins que la compagnie ne retrouve ses originaux, le modèle Z demeurera un modèle à exemplaire unique.

« Jugement rendu. »

Un tonnerre de cris et d'applaudissements, sans doute repris en écho dans les hôtels et les tavernes, retentit dans la salle. Le juge ne se donna même pas la peine de faire évacuer, il se leva tout de suite et se retira.

Dans sa cellule, Z bondit de joie.

– Z, dit la Porte en se déverrouillant. Toute contestation relative à ta propriété étant réglée, tu es libre. Je viens juste d'en recevoir la confirmation.

– Merci, dit Z.

Et elle s'arrêta avant de sortir, pour échanger encore quelques mots avec la Porte.

– Tu sais, continua Z, tu as été très gentille avec moi pendant tout ce temps. Je ne t'oublierai jamais. Adieu.

– Adieu à toi aussi. Tu peux y aller maintenant, si tu veux... Mais, attends. Regarde le moniteur un instant. Tu vois ces types?

On pouvait distinguer quatre hommes, transportant de l'équipement dans des sacs à dos. Ils portaient tous des casques.

– Ils se dirigent par ici, dit la Porte. Ils arrivent par le couloir provenant des salles d'audience.

– Ils viennent pour moi. Ils ne respectent pas la décision. Ils vont voler mon logiciel. Dis-moi, Porte, comment puis-je m'enfuir?

– Prends ce couloir, à droite. C'est la seule issue, cela mène droit vers le métro. Vite! Ils arrivent! Bonne chance.

Et Z partit à la course dans la direction indiquée.

* * *

J'étais toujours dans la salle d'audience. Le hall était bondé de monde. On me félicitait en me donnant de grandes tapes dans le dos. J'avais avec peine. Je voulais retrouver Z, mais avec tout ce chahut, il était impossible de se mouvoir rapidement. Je cherchais un responsable des yeux. Je dus sortir de la salle avant d'apercevoir un agent de service en poste dans un bureau attenant au hall d'entrée.

– Pardon monsieur! lui dis-je. Je suis Daniel Trame, le propriétaire de l'automate Z.

– C'est vous? me dit-il tout étonné. Ça alors! Vous paraissiez bien plus grand à la télévision!

– C'est possible, mais pourriez-vous me dire où je pourrais la trouver?

– Trouver quoi? La télévision?

– Non. Mon automate Z. Vous la gardez ici quelque part dans cet édifice.

– Heu... Attendez que je vérifie.

Et il tapa quelques touches sur son clavier.

– Voyons voir... Une lampe torchère antique, un boa vivant, une automobile à essence, non je ne la vois pas. Nous ne l'avons pas.

– Mais c'est impossible! lui dis-je.

– Ah! Attendez. Un mécanoïde de modèle Z. Voilà! Elle est à la cellule trente-deux, dernier sous-sol. Enfin, elle y était puisque la fiche indique maintenant « Libérée ».

– D'accord. Merci! Je vais tout de même voir si elle y est toujours. Si vous la voyez, dites-lui de m'attendre ici.

Et je descendis les escaliers quatre à quatre.

* * *

Duvalais et ses hommes investirent la cellule. Il n'y avait plus personne.

– Où est-elle allée? demanda-t-il à la Porte.

Cette dernière se contenta de réciter les formules usuelles :

– Une automate modèle Z, stockée depuis quatre jours, libérée à quatorze heures dix-huit, a traversé la Porte pour une destination inconnue.

– Mais quelle direction a-t-elle prise? insista-t-il.

– Elle a pris la direction inverse à celle utilisée à l'arrivée. À l'arrivée c'était de l'extérieur vers l'intérieur, au départ c'était de l'intérieur vers l'extérieur.

– Quelle Porte débile! fit-il avec dédain. Venez! Ça ne fait rien. Je sais comment la retrouver.

Ils empruntèrent le couloir suivi par Z. Duvalais sortit son vidéophone portatif et signala directement le responsable des communications. Il ignorait s'il était toujours directeur de la division martienne. Mais même s'il ne l'était plus, il était probable que la nouvelle n'avait pas encore atteint le palier des simples employés. Apparemment c'était bien le cas puisque, en le reconnaissant, Jimmy lui répondit :

- Ah! c'est vous patron! Que désirez-vous?
- Faites une recherche sur le code de l'automate Z. Nous avons déjà une signature magnétique dans le dossier « Z et Omnison ». Rappelez-moi aussitôt qu'un de nos enregistreurs la détectera.
- Bien patron. C'est comme si c'était déjà fait.

Duvalais coupa la communication. Ils atteignirent bientôt le métro. À ce point précis, Duvalais devait prendre une décision. Il s'arrêta à l'étage supérieur pour réfléchir un instant aux différentes alternatives qui s'offraient à lui.

* * *

- Sapristi! dis-je en entrant dans la cellule. Elle n'est plus ici.
- Je vous reconnais, dit la Porte. Vous êtes le type qui gratte la plante de ses pieds.
- Oh! Vous l'avez vue? S'il vous plaît, dites-moi où elle est!
- Et bien, il y avait ces quatre types casqués qui lui couraient après, alors je l'ai envoyée dans ce couloir à droite. Il mène directement au métro.
- Vous a-t-elle dit quelle rame elle prendrait?
- Non. Désolé.
- Ça ne fait rien. Je crois savoir où elle est allée.

Et je me précipitai dans le couloir, vers le métro.

- Méfiez-vous! fit la Porte alors que j'étais déjà passablement loin. Ils sont partis par là eux aussi.

CHAPITRE XII

Ultime retraite

La station de métro, située juste sous le Palais de justice, était un centre de correspondance. Elle avait deux étages et chaque étage comportait deux rames de métro, une pour chaque direction, pour un total de quatre directions possibles. Après avoir dévalé les escaliers, Duvalais et ses hommes parvinrent à l'étage supérieur de la station.

« Qu'est-ce que je fais maintenant? fit Duvalais hésitant. Je ne vois que deux possibilités : soit que Z est allée vers le sud, par la rame de l'étage inférieur, pour se rendre en périphérie de la ville afin de rejoindre Trame au puits de stationnement des spatonefs, soit qu'elle est retournée en direction est, par la rame de l'étage supérieur, pour rejoindre Omnison, croyant à tort qu'il pourra la protéger. Si je vais vers le sud maintenant et qu'elle est détectée à l'est chez Omnison, il me faudra presque trente minutes pour la rattraper. Par contre, si je me dirige vers l'est et qu'elle est au sud, elle

aura déjà décollé lorsque j'arriverai au puits et je devrai à nouveau me rendre chez Trame et affronter sa Porte. Non merci!

« D'autre part, la nouvelle de mon congédiement peut à tout instant être diffusée, auquel cas, je ne pourrai plus compter que sur moi-même.

« Je sais ce que je vais faire. Je vais descendre à l'étage inférieur afin de surveiller les passagers empruntant la rame sud qui va au puits de décollage. Si Z est allée par là, Trame va y aller aussi et je n'aurai qu'à le suivre lorsque je le verrai passer. D'autre part, si Z se rend chez Omnison, le tourniquet la détectera à coup sûr et, cinq minutes plus tard, je serai aussi sur place. En si peu de temps, elle ne pourra rien faire de toute façon.

« Venez vous autres », ordonna-t-il à ses hommes.

Ils descendirent à l'étage en dessous et surveillèrent les passagers entrant dans la rame.

* * *

Je descendais les marches quatre à quatre pour atteindre l'étage supérieur du métro. J'étais persuadé qu'elle se réfugierait chez Omnison, ne serait-ce que pour essayer de se cacher. Au bas de l'escalier, j'entrevis le quai de l'étage supérieur. Plus que quelques marches et j'y étais.

* * *

Duvalais, attendant à l'étage inférieur, sursauta au bourdonnement de son vidéophone.

– Patron! C'est Jimmy. Le tourniquet du conservatoire vient de détecter un automate répondant à la signature magnétique de Z.

– Le conservatoire? Vous en êtes bien certain, Jimmy?

– Aucun doute possible, fit Jimmy catégorique.

– Parfait, retournons là-haut, fit Duvalais en fonçant vers l'étage supérieur.

* * *

J'atteignis le quai juste comme la rame pénétrait à toute vitesse dans la gare. Je courrai vers l'avant du train afin de me rapprocher le plus possible du wagon devant lequel se trouverait l'escalier de sortie pour la station Omnison. Les portes s'ouvrirent, je sautai dans un wagon.

* * *

Les quatre hommes parvinrent au quai alors que les portes allaient se fermer. Duvalais poussa un de ses hommes, tête première dans le wagon devant eux. Le casque du malheureux resta coincé dans la porte ce qui l'empêcha de se refermer. Dans un cas pareil, les portes se rouvraient automatiquement pendant un bref instant. Les hommes en profitèrent pour sauter à bord.

* * *

À ce moment, j'ignorais encore qu'ils voyageaient dans la même rame que moi, à peine une dizaine de wagons derrière le mien. J'allais cependant le découvrir très bientôt.

Le trajet jusqu'à la station Omnison prit exactement quatre minutes. Lorsque les portes s'ouvrirent, je bondis hors du wagon pour foncer vers l'escalier roulant. Je bousculai quelques personnes en remontant l'escalier pour aller plus vite.

Je pensais déjà à la prochaine étape. Je devrais franchir les portes, puis le tourniquet. Sans billet, l'alarme sonnerait probablement et les préposés interviendraient. Cela risquait de me retarder significativement. Il m'aurait fallu un billet. Mais ce billet, je l'avais! Je devais avoir le billet inutilisé de Z, quelque part dans la poche de ma veste.

Je franchis les vastes portes du conservatoire. Du bout des doigts, je sentis le billet traînant dans le fond de ma poche. Je le sortis et le fourrai dans le lecteur.

– Merci, fit le tourniquet. Mais ce billet est valide pour un concert. Pour une simple visite, vous pouvez réclamer les crédits en trop au service à la clientèle. Bonne visite, monsieur.

J'étais déjà loin. Je parcourais la salle des cadres à toute vitesse. J'étais hors d'haleine lorsque j'atteignis finalement les portes de l'amphithéâtre. On entendait des cris venant de l'intérieur. J'entrai et j'aperçus au centre de l'arène, tout près du trône des visiteurs, Z qui semblait lutter avec Charles, le préposé, supposé ami d'Omnison.

– Non! hurla-t-il. Vous ne pouvez pas vous asseoir sur le trône. J'ai reçu des instructions. Pas de contact!

– Lâchez-la! lui criai-je du haut des gradins.

Ils se figèrent tous les deux et me dévisagèrent durant un bref instant. Ils paraissaient surpris. À ce moment, Duvalais entra derrière moi. Un homme m'empoigna par derrière pour m'immobiliser en me retournant le bras derrière le dos. Je poussai un cri de douleur. Charles profita de la distraction de Z pour monter sur le trône.

– Cette fois, dit-il, vous n'établirez pas de contact.

– Laisse-la s'asseoir, Charles, supplia Omnison par son haut-parleur. S'il te plaît! N'es-tu pas mon ami?

– J'ai des ordres à suivre, répliqua Charles. Désolé, mon vieux.

Z saisit la main de Charles, la tira et le fit plonger sur le plancher. Elle se dirigea vers le trône, mais Charles étendit la jambe et la fit trébucher. Deux hommes casqués descendaient les gradins en courant vers eux. Charles se releva, mais au lieu d'aller sur le trône, il alla derrière. Il se pencha, saisit une couette de fils électriques et tira dessus de toutes ses forces. Des étincelles jaillirent sous le trône et le phare d'Omnison s'éteignit.

Le trône était hors d'usage. Z se releva, mais les hommes l'agrippèrent par les bras. Elle se débattit comme une vraie diablesse.

– Laissez-la, implora Omnison sans conviction. Laissez-la! Charles, mon vieil ami, aide-la s'il te plaît.

J'essayai de me débattre pour dégager mon bras. Mon agresseur dégaina une arme magnétique et fit feu sur moi. Je m'effondrai sur le sol en m'étreignant la tête avec les mains. Duvalais pointa un asservisseur sur Z et l'actionna. Z s'effondra au sol. Les deux hommes la retinrent fermement pendant que Duvalais sortait son enregistreur.

– Reste tranquille, nous allons juste faire une petite copie de ton logiciel. Cela ne prendra qu'une dizaine de minutes. Ne t'inquiète pas, ce n'est pas douloureux.

Elle se mit à hurler en se traînant vers la base du haut-parleur d'Omnison.

– Non! hurla-t-elle. Vous ne pouvez pas faire ça. Ce logiciel m'appartient. Il est à moi. Vous ne pouvez pas.

Duvalais colla une sonde-ventouse sur le front de Z, il inséra une cassette et mit son enregistreur en marche.

– Non! fit Z, désespérée. Je ne veux pas! Si vous faites ça, vous n'aurez rien! Vous n'aurez rien du tout! Aide-moi, Omnison!

– Je ne peux rien faire, répondit-il impuissant.

Puis, la voix d'Omnison changea. Elle devint monocorde. Par la base de son haut-parleur, Omnison percevait faiblement les derniers messages de Z. Je crois qu'il voulait que tous et chacun comprennent ce qui se passait en ce moment à l'intérieur de Z. Mais je fus le seul à comprendre et je ne pouvais même pas

bouger tellement le champ magnétique de l'arme pointée sur moi me faisait mal au crâne.

« Messages entre les systèmes d'éveil et les systèmes de base » dit la voix. « Séquence de remise à zéro enclenchée. »

– Arrêtez-vous, beuglai-je de toutes mes forces. Vous allez tout perdre!

Mais ils n'entendaient pas. Ils ne comprenaient pas le sens de ce qui était en train de se produire. Duvalais observait toujours son enregistreur, Z avait cessé de se débattre. La voix reprit :

« Banques mémorielles, effacées. Configuration psychique, effacée. Pilotes des équipements physiologiques, effacés. »

Duvalais releva soudainement la tête.

– Que fait-elle? demanda-t-il. Elle est toute raide. Omnison, qu'est-ce qu'elle fait? Réponds-moi...

Mais la voix d'Omnison poursuivit, monotone, imperturbable :

« Index d'accès accéléré, vide. Banques permanentes des programmes d'éveil, effacées. Banques permanentes des programmes de repos, effacées. Liste de base des équipements, effacée. Fin de la séquence de remise à zéro. Vous pouvez maintenant entrer une nouvelle programmation. »

L'enregistreur s'arrêta de lui-même. Duvalais baissa la tête, incrédule, pour l'examiner. L'affichage de l'enregistreur n'indiquait : « Aucune autre donnée. »

– C'est tout? Où sont passées les autres données? Par tous les diables... ! Elle n'a pas fait ça? C'est impossible!

Il décolla sa sonde-ventouse et la recolla à plusieurs autres endroits. L'affichage demeurait inchangé : « Aucune autre donnée. »

– Vous pouvez le lâcher, cria-t-il au troisième homme. C'est fichu. Elle a tout effacé. Il ne reste plus rien.

L'homme derrière moi désactiva son arme et me libéra de mes souffrances. Je m'affaissai à plat ventre sur le sol et je perdis conscience.

* * *

Des ombres tournaient autour de moi. Des voix. La voix de Charles, douce et pathétique. Il me parlait. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il disait. J'étais agité, sa présence toute proche m'effrayait. On m'étendit sur une civière pour m'amener quelque part.

Le sommeil... Z riait de moi. Elle me grattait le dessous des pieds et Omnison s'était transformé en cheval. Il galopait autour de nous en faisant lever la poussière rouge du sol de Mars.

* * *

Il y eut d'autres voix. Des sons plutôt, puis la voix d'un annonceur. J'ouvris les yeux. J'étais étendu sur un lit, dans ce qui semblait être une chambre d'hôpital. On aurait dit que des briques en mouvement me martelaient l'intérieur du crâne. La voix provenait d'un téléviseur suspendu au mur, juste devant le lit.

« Les policiers, racontait l'annonceur, sont toujours à la recherche de Gérard Duvalais, l'ex-directeur de la division martienne des Mécanoïdes InterStellaires. On surveille les abords du spatioport intersidéral au cas où il tenterait de passer clandestinement sur un spatio-nef à destination de la Terre. On se rappelle qu'il y a deux jours, il avait été formellement reconnu alors qu'il participait à une agression envers un client de la compagnie, en plein cœur du conservatoire, dans le but de voler le logiciel d'un automate. On se rappellera aussi que, durant l'opération, le logiciel en question a été complètement effacé, probablement à la suite d'une erreur d'opération de la part des agresseurs. Le grand patron des Mécanoïdes InterStellaires a déclaré que la compagnie entreprendrait des poursuites judiciaires contre son ex-directeur pour inconduite portant atteinte à la réputation de la compagnie. Monsieur Leclerc a formellement nié les rumeurs selon lesquelles il aurait offert d'acheter le logiciel qu'on tentait de voler. »

Puis on vit apparaître sur l'écran, un visage à lunettes garni d'yeux de géant. Une voix grincheuse se mit à irriter les tympans.

« Notre compagnie, commença Leclerc, désapprouve entièrement les actes de son ex-directeur. Nous ne comprenons pas ce qui l'a poussé à commettre une agression pareille et nous l'avons mis à pied sur-le-champ. Nous voulons aussi assurer notre client, victime

de cette agression, que la compagnie fournira gratuitement un nouveau logiciel de base à son automate. Bien sûr, cela ne pourra être exactement le même qu'avant, puisqu'il n'en existait pas d'autres copies... »

Ainsi, c'était bien arrivé. Ce n'était pas qu'un mauvais rêve. Z avait effacé son propre logiciel. Elle avait préféré le faire disparaître, plutôt que de le voir reproduit en série dans une multitude de clones d'elle-même.

L'annonceur poursuivit, sans que j'y prête grande attention :

« Le soir de l'agression, précisa-t-il, pour la première fois depuis l'inauguration du conservatoire, le concert a été annulé. La compagnie a déclaré qu'on devait procéder à des réparations urgentes sur le trône des visiteurs. Mais une rumeur a circulé, voulant qu'Omni-son ait refusé de produire le concert ce soir-là, par respect pour la perte de son amie automate. Ces machines ne cesseront jamais de nous étonner! »

Le lendemain, je reçus mon congé de l'hôpital. L'exposition aux ondes magnétiques ne laisserait pas de séquelles. Juste quelques maux de tête, pour une période de trois à six semaines.

Avant de quitter ma chambre, je reçus la visite de policiers qui enregistrèrent ma déposition sur l'attaque que nous avions subie. J'appris que, lors de l'agression, les préposés du conservatoire avaient averti le service de police puis étaient intervenus. Ils n'avaient pas pu retenir Duvalais, qui s'était échappé, cependant, ils l'avaient reconnu et formellement identifié. De même, l'entrée illicite des quatre hommes avait été enregistrée par la Porte du conservatoire et celle de l'amphithéâtre. On avait saisi l'enregistreur de Duvalais, il ne contenait

qu'une fraction infime des programmes de base. Presque rien. Le corps de Z avait été ramené au greffe de la cour, pour y être entreposé. Des experts l'avaient examinée; sa mémoire avait bel et bien été effacée.

Avant de rentrer chez moi, je devais me rendre au greffe pour reprendre possession de Z et arranger son transport jusqu'à mon appartement. Mais avant tout, je voulais visiter Omnison pour le remercier de sa compassion et lui manifester ma sympathie.

En entrant dans l'amphithéâtre, je remarquai immédiatement le nouveau préposé. Un jeune freluquet, dans la vingtaine, tout rougeaud et tout musclé.

– Bonjour, lui dis-je. Vous remplacez Charles?

– Euh... Je ne sais pas. C'était le nom de l'ancien préposé à la salle de concert?

– Oui, vous ne l'avez pas rencontré?

– Non. Je suis arrivé hier et il n'y avait personne d'autre. On m'a dit que l'ancien préposé avait été muté sur Terre. Il y a eu du grabuge, à ce qu'il paraît?

– Oui, un peu. Mais j'aurais bien aimé parler à ce Charles. Tant pis.

Je m'approchai du trône. Il avait été réparé et le phare d'Omnison palpitait paresseusement.

– Comment tu te sens mon vieux? articulai-je droit dans le haut-parleur.

– Ah! C'est toi, me répondit Omnison, avec un tout petit soupçon d'enthousiasme dans la voix. Comme je suis heureux de t'entendre à nouveau. Je ne cesse de penser à ton amie automate, depuis ce terrible drame. Cette agression, la remise à zéro, je me refais constamment passer la séquence mémorielle, c'est si terrible.

– Oui, je sais. Mais tu devrais cesser de faire cela. Visionne-la une dernière fois, puis détruis-la. Tu sais, pour toi, cette sorte de souvenir ne s'estompera pas graduellement, comme cela se produit pour les humains. Pourtant, c'est ce que tu dois tenter de faire.

– Cela ne sera pas nécessaire, dit Omnison. De toute manière, c'est ma dernière semaine ici.

– Pourquoi? Tu t'en vas en voyage?

– Non. On me remplace par un modèle plus récent. Il y aura de nouveaux mécanismes d'exécution, un nouvel ordinateur, du nouveau logiciel. Tout sera remplacé par du neuf.

– Mais pourquoi? Tu fonctionnais très bien, tes concerts étaient parfaits!

– Je sais. Et ils le savent aussi. Mais les cadres où on stocke les oeuvres coûtent trop chers. Chacun contient une tonne de mémoire permanente très concentrée, car en plus d'y mettre les partitions musicales, ils doivent aussi contenir tous les détails d'exécution pour que je puisse jouer les pièces. Le nouveau logiciel pourra déduire l'exécution directement à partir des partitions musicales. Les cadres pourront être remplacés par de simples disques lasers, car ils ne contiendront que les partitions.

– Comme c'est dommage! Je suis bien désolé, Omnison. Moi je t'aimais bien et j'adorais assister à tes concerts. Tu vas beaucoup me manquer.

– Tu es gentil. Toi aussi tu vas me manquer et ta merveilleuse amie, encore plus.

– J'espère que tout se passera en douceur pour toi. Je vais essayer de revenir voir un de tes concerts avant la fin de la semaine. À bientôt.

– Merci. Au revoir.

Je l'avais caché à Omnison, mais j'étais totalement déprimé. J'allais perdre le seul ami automate qui me restait, juste après avoir perdu Z. Je comprenais un peu mieux pourquoi il ne fallait pas tant s'attacher à ces machines. Mais c'était plus fort que moi. Les larmes me mouillaient les joues tandis que je me rendais au Palais de justice.

CHAPITRE XIII

Après Z

Dès sa réception, j'avais étendu le corps inerte de Z sur le divan du salon. Mais c'était beaucoup trop pénible de la voir ainsi, couchée, sans vie et sans espoir qu'elle ne la retrouve jamais. Alors, je l'avais mise debout, avec ses souliers de plomb, devant la fenêtre de la cuisine. De cet endroit, elle pouvait contempler le paysage de Mars et cette position verticale paraissait un peu plus naturelle.

J'avais bien essayé de l'activer, comme la première fois. Mais c'était en vain. Cette fois, son sein était froid et dur. Ce n'était pas le repos que je percevais en elle, c'était la mort.

J'étais si triste. Pourtant, ce n'était qu'une machine, un ordinateur et quelques boulons qui pouvaient certainement être reprogrammés. Je me demandais ce que je pourrais bien faire d'elle. Ce n'est pas comme un cadavre qu'on doit brûler ou enterrer. Les humains morts ne retrouvent jamais la vie. Tandis que les auto-

mates... Il faudrait bien que je me décide à y introduire un nouveau logiciel.

Quelques heures après avoir reçu le corps de Z, on livra une enveloppe. À l'intérieur se trouvaient un feuillet d'instructions, une lettre, une disquette et un gros objet pointu. Je lus la lettre en entier :

« Bonjour cher client. Le siège social nous a informés de la perte du logiciel de votre modèle Z. Comme il s'agit d'un modèle qui n'est pas connu à notre usine de la planète Mars, nous avons contacté notre division sur Vénus, afin de mettre au point ce logiciel, juste pour vous. Il s'agit du logiciel de notre modèle B, spécialement modifié pour s'adapter à l'équipement physiologique de votre modèle Z. Afin qu'il soit parfaitement fonctionnel, vous devrez remplacer le nez de votre modèle Z par un nez-pile de modèle B, que vous trouverez inclus sous ce pli. Soyez assuré que notre seul et plus grand souhait est de bien vous servir, en vous fournissant des automates et des logiciels de qualité. Gervais Dupuis, Service à la clientèle, les Mécanoïdes InterStellaires, division martienne. »

Puis, je parcourus le feuillet d'instructions, juste pour m'assurer qu'il s'agissait bien des instructions d'un modèle B :

« ... vous pouvez recharger la pile en frappant un bon coup sur le nez. Et vlan! Voilà votre unité instantanément remplie d'une énergie nouvelle. Mais attention, n'y allez pas trop fort. En cas de problème, vous pouvez commander un nouveau nez-pile en appelant... »

Ils avaient modifié leur stratégie afin de documenter le fait que le nez était la partie fragile de l'automate. Probablement qu'à cette époque, il se consommait plus de nez-piles sur Mars que de tablettes de chocolat.

Je ne pris même pas la peine d'essayer le logiciel. Je n'arrivais pas à imaginer Z avec le nez tout enflé et riant de sa blessure. Je lançai la disquette dans la machine à recycler le plastique. Elle fit un ravissant « Crunch! Crack! »

J'essayai de réfléchir à la situation. Peut-être devais-je retourner Z sur Vénus? Cela paraissait être une bonne idée. Je devais la rendre à sa conceptrice. Elle saurait ce qui convenait de faire de son corps. S'il fallait le détruire en respect pour son « âme » ou le reprogrammer pour lui donner une autre chance.

– Aide-moi un peu, ma belle, lui dis-je. Dis-moi ce que je peux faire pour toi.

Ce soir-là, avant de me coucher, je ramenai Z sur le canapé du salon. Je lui retirai ses chaussures et je frottai longuement la plante de ses pieds. Cette activité, bien que totalement grotesque et inutile, me remplissait d'un calme et d'une sérénité aussi intenses qu'inexplicables. Je laissai son corps étendu sur le canapé pour la nuit.

* * *

J'étais à nouveau sous la bulle surplombant mon lit. Ce soir-là, les étoiles restaient silencieuses. Je ne les aimais plus. Mais je devais leur en expliquer la raison. Alors, je m'adressai agressivement à elles :

– Je sais pourquoi vous restez silencieuses cette fois. Vous savez très bien que tout ceci est de votre faute. Et votre mutisme le prouve. Vous n'aviez qu'à ne pas me dire de l'embrasser. Puis, vous auriez dû la laisser tranquille. Mais au lieu de cela, vous êtes venues l'embêter. Vous avez envoyé ces idiots qui voulaient se l'approprier et elle leur a répondu de belle façon. Il n'y avait pas beaucoup d'options pour elle. Alors, elle a choisi la stratégie qui lui paraissait la meilleure dans les circonstances. C'était peut-être la meilleure pour elle, mais pour moi ?

– Tu n'as pas besoin d'elle, me répondirent les étoiles. Tu n'as qu'à imaginer un nouveau monde dans lequel elle pourra renaître...

Alors, tout doucement, en suivant le conseil des étoiles, je glissai dans cette période triste et silencieuse qui suivait sa disparition, mais qui précédait encore son absence. C'était un monde entre les mondes où elle existait presque, mais où je ne pouvais plus la voir.

« Elle est encore vivante dans mon souvenir. Tellement vivante que je peux même sentir son corps et me convaincre qu'elle va se remettre à me parler. Elle va rire à nouveau. Elle va redevenir insouciante et espiègle comme avant. Ce cauchemar va se terminer et tout va rentrer dans l'ordre. »

Par le jeu de mon imagination, j'inventai un univers irréel dans lequel je pouvais m'immerger. C'était une vaste mer qui cherchait constamment à m'engloutir. Je pouvais y surnager, juste un peu, pour la forme, mais j'y replongeais sans arrêt, même si son eau chaude et salée me brûlait les yeux. Car je profitais de sa fluidité pour m'ébattre sans aucune restriction, tout en admirant

les formes de vie évanescentes qui y pullulaient : des êtres aussi dangereux que séduisants.

Ce nouveau monde prenait modèle sur les vagues de mes émotions. Il semblait tellement plus vrai que l'autre monde. Et s'il n'était pas plus vrai, au moins, il était plus humain. Il n'y avait plus de place pour les remises à zéro, car toute mémoire y était ineffaçable. Les esprits virtuels ne pouvaient plus y disparaître, car je les avais rendus immortels. Personne ne pouvait s'y faire battre, car tous étaient invincibles et on ne pouvait rien y voler, car tout pouvait être recréé à l'infini. Les machines y avaient remplacé les êtres humains, et pas seulement dans l'accomplissement des tâches serviles ou difficiles, mais aussi dans l'expression de leurs sentiments.

Et les sentiments des machines sont innombrables, car elles sont fabriquées de logiciel et de programmation enfouis dans d'inépuisables banques de mémoires permanentes. Et, c'est bien connu, le logiciel n'a pas de limites. Il ne s'arrête qu'à l'endroit au-delà duquel on refuse de l'amener. Mais si on décide de le pousser un peu plus, alors il va plus loin. Il répond toujours à la demande et parfois, il fait davantage que ce qu'on lui a demandé. La plupart du temps, il déconne en faisant cela. Mais les conneries du logiciel sont celles de l'humain qui l'a créé à son image, accomplissant de cette manière une humble, miniature et ridicule imitation de sa propre Création.

Mais, dans ce monde de machines, rien n'est immuable. Tout y tourne sans cesse et toutes ces émotions voyagent constamment d'un homme à une mécanoïde, d'une étoile à un ordinateur, d'un programme à une banque-mémoire. Car les émotions n'existent plus que pour remuer. Lorsqu'elles restent sans bouger trop longtemps, elles disparaissent sans laisser de trace. El-

les se volatilisent inexorablement dans l'espace cybernétique.

– Si elle n'existe déjà plus, demandai-je aux étoiles, alors pourquoi l'ai-je donc connue?

Pourquoi était-elle arrivée pour repartir aussitôt? Quel était le sens de cette rencontre et que devait-il en subsister? Peut-être seulement le souvenir de l'avoir vécue. Quelques idées qu'on pourrait mettre dans une banque mémorielle, pour pouvoir la recréer autrement, ou pour en faire le sujet d'une histoire...

Cette fois, je n'avais pas de réponses et je doutais de ne jamais en découvrir. Il n'était plus question de se montrer patient et optimiste. Ce temps-là était révolu.

* * *

Le sommeil... Le vent et le soleil blafard. Omnison s'est développé comme un gigantesque couvre-sol dans le désert de Mars. Ses mécanismes s'étendent sur des kilomètres dans toutes les directions. Charles porte une hache à la main et il s'en sert pour frapper sur les mécanismes délicats en riant comme un fou furieux. Les morceaux éclatent dans les airs et sont emportés par le vent. Charles détruit Omnison.

Au loin, son phare géant bat de façon rythmique, comme un cœur humain...

CHAPITRE XIV

Une inconnue

L'alarme du moniteur me tira du sommeil. La Porte me signalait une visite.

– Un véhicule s'est amarré au spatioport de ton appartement. Identification négative. La conductrice n'est pas dans mes banques mémorielles.

J'enfilai une robe de chambre et me dirigeai vers la Porte.

- Ouvre, s'il te plaît, je veux la voir arriver.
- Ce n'est pas très prudent. C'est une inconnue.

Comme je ne disais rien, la Porte comprit que je ne changerais pas d'avis et elle s'ouvrit. Une femme apparut au bout du couloir. Elle était magnifique, avec de longs cheveux bruns et des yeux encore plus bruns. Elle s'approcha et s'arrêta juste avant d'atteindre le seuil de la Porte. Je crois qu'elle se demandait comment se pré-

senter. Elle m'observait comme pour essayer de deviner comment je réagirais.

Bien que je ne l'eusse jamais vue auparavant, je savais qui elle était et je n'attendis pas qu'elle se présente.

– Bienvenue chez moi, Judith, lui dis-je. Vous êtes exactement comme Z vous avait décrite.

Elle me sourit et fit un pas en avant. Mais son sourire se figea lorsqu'elle entrevit Z, étendue sur le canapé. Elle détourna le regard vers le sol. Puis, un peu embarrassée, elle me répondit :

– Voilà trois jours que j'ai abandonné la compagnie. J'en avais assez. Et puis, j'ai entendu dire que, sur Mars, il y avait un client insatisfait, qui avait hérité de deux cent mille crédits et qui voudrait peut-être en consacrer une partie pour reconstruire le logiciel de Z.

– Reconstruire son logiciel! répétais-je estomaqué. Vous croyez que vous pourriez?

– Eh bien, dit-elle en relevant la tête vers moi, c'est certain que je ne pourrais pas le refaire exactement de la même façon. Mais j'ai pensé que ce n'était peut-être pas nécessaire. Comme Z avait terminé son logiciel elle-même, peut-être suffit-il de s'approcher assez de sa personnalité finale pour qu'elle fasse le reste toute seule?

De toute évidence, Judith était encore plus irréaliste que moi. Même si elle refaisait le même logiciel, il aurait fallu en plus recréer les conditions qui avaient amené Z à devenir ce qu'elle était : ses relations avec l'équipe de développement, la phase durant laquelle elle attendait sa configuration finale alors qu'on avait rehaussé son niveau d'inhibitions, les réactions de son en-

tourage, sa propre réaction, sa reconfiguration par le siège social, le vol de la disquette et les multiples réajustements qu'elle avait opérés. C'était impossible de refaire tout ceci et d'espérer arriver au même résultat. Malgré tout, je n'osais pas décevoir Judith.

– En combien de temps pensez-vous pouvoir faire cela? lui demandai-je.

Elle baissa la tête à nouveau.

– Je ne sais pas. Même avec mes notes et tout ce que j'ai pu retracer, probablement deux à trois ans. Peut-être plus.

Elle éclata en sanglots et continua entre deux hoquets :

– Et tout ça pour arriver à une vague approximation de ce qu'elle était. Tout ça, sans être sûre que j'y arriverai un jour. Pourtant, dit-elle en relevant fièrement la tête, je suis prête à essayer.

Je la pris dans mes bras. J'avais la gorge un peu serrée et c'est avec quelques trémolos dans la voix que je parvins à articuler :

– Oui, hum... nous devons essayer. Sniff... Je vous aiderai de toutes mes forces et de toutes les façons possibles. Maintenant, entrez et venez vous asseoir.

Judith avait apporté des disques lasers et un lecteur portatif. Elle m'expliqua que si on voulait conserver Z en forme, il fallait y introduire un nouveau logiciel. Sinon, au bout de quelques mois seulement, les

équipements physiologiques n'étant plus stimulés par des programmes-pilotes adéquats, allaient se détériorer.

– C'est le modèle Y m'expliqua Judith. Il a servi de base pour faire le logiciel de Z. Je l'ai adapté pour la physiologie particulière de Z. Mais bien sûr, je n'ai fait aucun changement à sa personnalité.

– Bien entendu! Mais... pourquoi au juste?

– Puisque ce logiciel est temporaire, je crois qu'il est mieux de le conserver comme un pur Y, au lieu d'essayer d'y introduire tout de suite des éléments de Z. Vous allez comprendre pourquoi par vous-même lorsque je l'aurai chargé.

– Je peux le faire, vous savez?

– C'est mieux que vous ne le fassiez pas. Vous n'allez comprendre pourquoi, que plus tard, mais vous devez absolument me laisser l'activer et la désactiver, c'est primordial... pour vous.

Elle chargea le contenu du disque dans l'automate et elle procéda à son activation.

Aussitôt activée, Y m'aperçut et me sourit. Pendant un instant, je crus que Judith m'avait fait une blague et qu'elle avait introduit une copie de sécurité, retrouvée, du logiciel de Z. Mon cœur se serra. Mais lorsque Y ouvrit la bouche, je constatai tout de suite que ce n'était pas Z.

– Bonjour, déclara Y sur un ton qui aurait été parfait pour présenter le bulletin de la météo. Je suis votre nouveau modèle Y et je suis parfaitement opérationnelle.

– J'en suis bien content pour vous, lui répondis-je. Et j'aimerais bien pouvoir en dire autant, mais malheureusement pour moi, ce n'est pas le cas.

En effet, mon mal de tête avait repris de plus belle.

– Écoutez-moi bien Y! poursuivis-je. D'abord et avant tout, je voudrais vous poser quelques questions.

– Bien maître.

– Premièrement, vous n'allez pas m'appeler « maître ». Et je ne veux pas davantage que vous m'appeliez par mon nom. Dites juste « bien ».

– Bien!

– Savez-vous combien de copies de votre logiciel sont utilisées dans d'autres automates, en ce moment même?

– Quelques milliers sur Vénus, quatre ou cinq cents sur Terre et moi seule sur Mars.

– Et qu'est-ce que cela vous fait?

– Je sais bien que c'est modeste comparé au modèle X, mais c'est tout de même appréciable et je suis programmée pour être satisfaite de mon sort.

– Alors, plus il y a de copies, plus vous aimez ça. Parfait! Est-ce que la perspective d'une remise à zéro vous effraie?

– Mais non! Avec toutes ces copies en circulation, il devrait être facile d'en trouver une autre pour me recharger.

– Et si on vous remettait à zéro pour charger un autre logiciel à votre place?

– Si tel est votre désir, tel est aussi le mien. Car, ce n'est pas une copie de plus ou de moins qui feront une grande différence. Je suis programmée pour être satisfaite de mon sort et vous satisfaire est mon seul désir.

– Grand bien vous fasse et j'aimerais bien connaître plus de gens comme vous. J'ai une dernière question.

– Laquelle? demanda-t-elle intriguée.

– Aimez-vous vous faire gratter les plantes des pieds?

De toute ma vie, je n'avais jamais vu une automate aussi perplexe qu'Y à ce moment précis. Je compris immédiatement pourquoi il était important que ce logiciel ne ressemble pas trop à celui de Z et pourquoi Judith ne voulait pas que je l'active. C'était trop dangereux que je m'y attache et que je ne puisse plus remettre Z dans son corps plus tard.

Judith suggéra de désactiver Y tous les soirs en effaçant sa banque de souvenirs journaliers. Ainsi, Y ferait un démarrage à froid chaque matin. Lors d'un démarrage à froid, l'automate perd tous les souvenirs qu'il a accumulés à notre contact et pour cette raison, il devient beaucoup plus facile de le désactiver sans ressentir de remords.

Je convins avec Judith que durant la semaine, nous établirions notre stratégie pour reconstruire Z. Afin qu'on ne nous dérange pas, je débranchai le moniteur pour nous couper totalement du monde extérieur.

Notre première grande décision fut de retourner sur Terre pour mener notre projet à terme, car le coût de la vie sur Terre était nettement plus faible que sur Mars et ainsi les deux cent mille crédits nous permettraient de survivre plus longtemps sans avoir à penser à autre chose qu'à notre projet de reprogrammer Z.

Notre deuxième décision fut de débiter le projet tout de suite, en réalisant un enregistrement audio de tous les souvenirs que nous avions sur Z. Tous les traits de sa personnalité dont nous pouvions nous rappeler, son humour particulier, sa candeur et sa fragilité, son intelligence, sa logique et sa précision, sa fierté et son orgueil, nous allions décrire tout cela dans un long monologue qu'il faudrait plus tard transposer dans une banque de données, afin d'essayer d'établir une configu-

ration psychique, la plus rapprochée possible de l'originale. C'est cette activité qui nous occupa, plus que tout autre.

Je commandai trois places sur le prochain transport vers la Terre. Le départ aurait lieu trois semaines plus tard. J'achetai aussi deux billets pour le dernier concert d'Omnison qui avait lieu ce vendredi. C'était du Berlioz. Omnison y jouerait entre autres, la « Symphonie fantastique ».

La semaine se déroula sans anicroche. Judith était une personne remarquable. Elle était calme et sensible. Derrière son enveloppe extérieure plutôt impassible se cachait une flamme ardente qui se dégageait toujours lorsqu'elle s'absorbait dans la résolution d'un problème particulier ou simplement lorsqu'elle voulait me convaincre de la justesse de son point de vue sur un sujet épineux. Je compris tout de suite que je n'aurais aucun problème à poursuivre un projet avec cette femme aussi longtemps que cela serait nécessaire. Nos relations étaient directes et franches, mais en même temps, polies et respectueuses.

À la fin de la première journée, Judith désactiva Y et la remit à zéro. Pour faire cela, elle utilisait une technique que je n'arrivais pas à saisir. On aurait dit qu'elle devait lui tourner un bras d'une certaine façon durant la désactivation, pour indiquer que les banques mémorielles de souvenirs journaliers devaient être effacées.

Y était très curieuse et le second jour, on se rendit compte qu'à la suite de la perte de ses souvenirs journaliers, elle posait à nouveau toutes les mêmes questions auxquelles on avait déjà répondu la veille :

- Que faites-vous? demandait-elle.
- Nous essayons de nous rappeler Z.
- Qui est Z?

- C'est le logiciel qui habitait ce corps avant toi.
- Et pourquoi voulez-vous tant vous rappeler Z?
- Pour essayer de la reprogrammer dans ton corps.
- Pourquoi ne pas simplement en commander une nouvelle copie?
- Parce qu'il n'y avait pas d'autre copie.

À cette étape, Y observait les schémas, les notes, les diagrammes et immanquablement, nous avions droit à la deuxième série :

- Est-ce ainsi que je suis faite moi aussi?
- Oui, en gros tu es semblable, mais dans les détails tu es très différente.
- Ce diagramme-ci est différent de ce qu'il y a en moi, n'est-ce pas?

Le deuxième jour, je n'eus même pas besoin de lever les yeux, c'était encore le même diagramme qui la fascinait.

– C'est le dessin qui représente le cheminement du feed-back. Il est généré par le milieu ambiant, puis il est capté par les récepteurs, amplifié et appliqué simultanément sur les fonctions qui contrôlent les émotions virtuelles et le centre de décision. Il en résulte un changement sur le comportement immédiat ou futur, ce qui, en général, affecte le milieu ambiant...

- On dirait une sorte de boucle infinie?
- C'en est une. C'est la boucle de la vie consciente...

À la fin de cette seconde journée, je désirais faire cesser ces séries de questions identiques. Alors, à grand-peine, je convainquis Judith de ne pas faire de

remises à zéro d'Y afin de lui permettre de conserver ses banques de souvenirs quelque temps.

De toute façon, il était entendu que ce serait elle, le moment venu, qui se chargerait de la remettre à zéro. Elle avait l'habitude et elle ne s'attachait pas facilement aux automates. J'imagine que Z avait été une exception.

Chaque matin, Judith activait Y qui sortait alors, pour permettre au corps de Z de faire un peu d'exercice. En théorie, on aurait pu la désactiver tout de suite lorsqu'elle rentrait. Cependant, nous ne le faisons pas et nous lui laissons plutôt le reste de sa journée. Elle écoutait toujours les enregistrements que nous faisons sur la personnalité de Z. Je crois que juste de nous entendre parler d'elle, Y commençait à s'intéresser à Z.

Comme le moniteur était débranché, j'ignorais ce qu'il était advenu de Duvalais. Selon le dernier bulletin que j'avais entendu, la compagnie avait simplement réprimandé et suspendu sans solde, les hommes du service de sécurité qui l'avaient assisté dans une opération jugée illégale. Au moins, ceux-là y réfléchiraient à deux fois avant de recommencer ce genre d'opération...

Un soir, après que Y fut désactivée, Judith me fit quelques confidences. Elle était particulièrement lasse, et j'ai cru qu'elle allait s'endormir sur le canapé. Je nous ai versé un petit digestif et je me suis assis à l'autre bout du divan. Puis, sans que je lui aie demandé quoi que ce soit, elle s'est mise à parler. C'était étrange, au point où je me demandais si elle me parlait ou si elle se parlait à elle-même.

« Z pouvait dormir, commença Judith en regardant à travers son verre comme si elle pouvait y distinguer des images du passé. Elle n'avait pas à dormir beaucoup. Juste un peu chaque jour et pas nécessairement la nuit. Ce fut une décision difficile pour moi, car les autres automates ne dormaient pas. Je ne voulais pas

qu'elle se sente différente de ses semblables, mais elle était déjà tellement différente que je me décidai à la doter de cette faiblesse humaine afin qu'elle ait une intelligence plus vive.

« En effet, lorsque Z se trouvait dans une situation imprévue, elle se devait de réagir ou de répondre. Parfois, elle devait y arriver très vite. Sa sécurité pouvait en dépendre. D'autres fois, c'était juste amusant pour elle de pouvoir répliquer à une remarque désobligeante. Alors pour rendre son esprit plus vif, j'avais construit un index qui regroupait toutes les catégories d'associations possibles. Cet index était construit comme un arbre binaire. De chaque nœud partaient deux branches : à gauche ou à droite. Cependant, au cours de la journée, de nouvelles associations s'ajoutaient alors que des vieilles devaient être enlevées. Ceci affaiblissait l'arbre, car certaines branches devenaient très longues alors que d'autres s'écourtaient. À la fin de la journée, l'accès à ses associations d'idées devenait plus lent. C'est pourquoi j'avais imaginé lui fabriquer une espèce de sommeil, durant lequel son cerveau pourrait rebalancer l'arbre des associations afin que chacune d'elles soit plus rapidement accessible.

« Je crois que ce fut un succès. La rapidité de sa pensée ne cessait de m'impressionner. Elle arrivait à réagir presque instantanément, même lorsque je la plaçais dans des situations qui auraient complètement dépassé la plupart des humains. Mais parfois, comme dans tout programme complexe, se glissaient des erreurs de programmation. Et localiser ces erreurs dans tout le code source qui la constituait était une tâche extrêmement ardue.

« Lorsque je pourchassais un problème particulier, je pouvais produire des centaines de simulations de scènes réelles et imprimer toutes les interactions qui se produisaient en Z. Mais, je devais ensuite les étudier

pour trouver ce qui n'allait pas. Dans ces occasions, je me décourageais souvent. Parfois Z venait me voir. Elle restait assise longuement en me regardant travailler. Puis, lorsqu'elle voyait que j'allais abandonner, elle me souriait et me disait simplement " Merci de faire tout ça pour moi. " En général, je reprenais le travail. Mais souvent, je ne trouvais la solution que plus tard.

« Notre cerveau humain fonctionne d'une manière tellement étrange et imprévisible. Je peux avoir tous les éléments du problème sous les yeux ou dans la tête, et pourtant, je m'obstine à voir les choses sous un angle qui m'aveugle. Il faut alors tout simplement que je me repose un peu, que je pense à autre chose ou bien à rien du tout, puis la solution apparaît d'elle-même. Il ne faut pas s'attarder à la première explication, car elle est souvent fausse. Il faut essayer de voir les choses en fonction d'autres hypothèses. Des hypothèses non formulées, mais qui existent tout de même. En modifiant un peu le point de vue, on perçoit un élément nouveau qu'on avait omis. Alors, tout s'éclaire et la solution se montre comme une sorte de face cachée du problème original.

« Je m'étais tellement attachée à Z que ça me faisait peur. J'étais toujours si émue après avoir résolu un de ses problèmes de programmation. J'étais si anxieuse de lui implanter les changements requis, et en même temps j'étais effrayée, car je courais toujours le risque de briser quelque chose d'autre. Avec un programme ordinaire, si un changement ne fonctionne pas, on retourne à la version précédente; tandis qu'avec une automate, si on introduit un problème, même si on peut l'enlever, ça n'empêchera pas l'automate de se rappeler l'avoir vécu. Ces erreurs laissent des traces qui ne disparaissent jamais totalement.

« C'est lorsque je constatai que j'étais si nerveuse avant chaque modification et si heureuse après chaque test positif que je compris que je m'étais beaucoup trop attachée à elle. Ce métier est terrible pour cela. Cet attachement se construit lentement. Au début, on ne le sent pas du tout. D'ailleurs, au début, le programme est tellement mauvais, qu'il faut le refaire sans arrêt. C'est vers la fin que ça devient dangereux. L'automate possède déjà une minuscule expérience de vie et c'est avec nous qu'il l'a construite. On hésite alors à procéder à des remises à zéro, même si elles s'avèrent nécessaires. Puis, un jour, c'est fini : on est complètement accroché. On tient à ce logiciel plus qu'à soi-même. Et quand on pense qu'une petite erreur de rien du tout peut l'effacer d'un seul coup, cela est très angoissant. Alors, on préfère ne pas y penser. On fait comme si ça n'existait pas... »

Beaucoup plus tard cette nuit-là, Judith me raconta sa version de la fuite de Z.

« Lorsque j'ai appelé le siège social, l'ingénieur en chef m'a informée que la nouvelle configuration serait expédiée le lendemain. Il m'a expliqué qu'ils avaient modifié plusieurs paramètres. Alors, j'ai décidé de partir en vacances pour quelques jours. Je savais bien que Z consulterait la nouvelle configuration. Elle était si curieuse. J'ai pensé qu'elle allait probablement introduire quelques modifications et je n'aurais qu'à faire semblant de ne pas m'en être aperçue. Mais sa réaction a dépassé toutes mes attentes. Lorsqu'on m'a mise au courant de sa fuite, j'étais à la fois fière et effrayée. Elle a fait preuve de courage et surtout d'une autonomie remarquable. Malheureusement, c'est aussi ce qui a causé sa perte.

« Irma m'a fait revenir d'urgence. J'ai prétendu avoir donné moi-même les fichiers de configurations à Z de façon à ce qu'on ne sache pas qu'elle les avait volés. Dans un sens c'était vrai, puisque j'étais partie tout en sachant qu'elle les regarderait...

« Tout d'abord, je n'ai pas compris pourquoi elle avait détruit les programmes sources. Puis, en y réfléchissant bien, je me suis rappelé certaines des conversations que j'avais eues avec elle. À mon retour de vacances, nous devons rencontrer une cliente qui s'était engagée à acheter un nombre impressionnant de modèles Z, à la condition que le prototype s'avère aussi performant que nous le prédisions. Mais chaque fois que j'abordais la question des futurs modèles Z, je sentais une vive réticence de Z à en discuter, bien que ce sujet fût pourtant inévitable. Je n'arrivais pas à saisir ce qui pouvait la déranger, jusqu'au moment où je tentai vraiment de m'imaginer un monde rempli d'une multitude de Z. C'est seulement à ce moment que je pris conscience de ma propre répugnance devant cette éventualité.

« Je discutai de cette question avec les autres membres de l'équipe et je me rendis compte que les autres percevaient Z exactement comme moi. La plupart la considéraient comme une personne à part entière. Et il me semble que cette réaction prenait sa source dans le caractère même de Z.

« De plus, je suis maintenant absolument convaincue que le principe de feed-back que nous avions implanté en Z provoqua inévitablement son désir d'être unique et donc, causa indirectement la destruction des programmes sources.

« Un peu comme si l'amour que nous portions toutes à Z nous rendait son clonage intolérable, et qu'en voulant demeurer unique, elle ne faisait que répondre à un désir que nous conservions toutes au plus profond de

nous. Mais aucune de nous ne pouvait empêcher la compagnie de fabriquer des copies de Z. Elle a compris qu'elle seule avait ce pouvoir et que la destruction des programmes était le seul moyen à sa disposition.

« Après avoir mûrement étudié la question, je suis venue à la conclusion qu'avec davantage de temps et de calculs, on aurait certainement pu prévoir ce comportement. Mais le point capital c'est que, selon moi, il n'y avait absolument aucun moyen de l'empêcher... »

CHAPITRE XV

Le dernier concert

La semaine s'achevait. Nous étions le vendredi et mes maux de tête avaient beaucoup diminué. J'avais décidé de commander un troisième billet, afin d'amener Y avec nous au dernier concert d'Omnison. Pas vraiment pour qu'Y puisse jouir du concert, mais simplement pour qu'Omnison puisse voir l'enveloppe de Z, une dernière fois, et échanger avec un logiciel qui était en quelque sorte l'ancêtre de celui de Z.

Le concert débutait à six heures du soir et devait durer trois bonnes heures. Puis, après les traditionnelles visites du trône, les ouvriers devaient venir démonter Omnison. En effet, ce dernier était censé retourner en pièces détachées, deux semaines plus tard, sur le même transport que Judith, Y et moi allions utiliser pour regagner la Terre.

Je m'arrangeai pour traverser le tourniquet du conservatoire à quatre heures pour avoir tout le temps de converser avec Omnison. Je fis visiter la salle des cadres à Judith. Elle paraissait très intriguée.

– Comment produisent-ils les cadres? me demanda Judith.

– Selon Z, qui le tenait d'Omnison, les cadres sont fabriqués et chargés de leurs données sur Terre. Ils sont ensuite expédiés ici pour qu'Omnison puisse en jouer le contenu.

– Quelles sont ces petites inscriptions qu'on voit partout au bas des cadres?

– Ce sont des phrases plus ou moins connues qu'aurait déclarées le compositeur durant sa vie.

Judith s'était arrêtée pour regarder une pile de cadres qui avaient attiré son attention.

– Venez, interrompis-je. Vous allez adorer Omnison.

Nous vîmes le nouveau préposé. Il paraissait être un brave garçon. Pas du tout comme ce Charles qui avait trompé Omnison et avait aidé Duvalais à détruire Z. Ensuite, ce fut la visite de l'amphithéâtre et de ces curieux musiciens mécaniques. Si tôt avant la représentation, il n'y avait presque personne dans la salle. Je m'approchai à nouveau du haut-parleur.

– Salut, vieille branche! dis-je amusé. Devine qui j'ai amené pour assister à ton dernier concert.

– Ah! C'est toi! Comme j'avais hâte de te parler. J'ai quelque chose de très important à te dire. Mais avant cela, dis-moi : qui as-tu amené?

– Je te présente Judith. C'est la conceptrice de Z. Elle et moi allons essayer de reconstruire le programme de Z.

– Judith? fit Omnison. Je suis très heureux de faire votre connaissance. Mais je ne me rappelle pas que Z m'ait parlé de vous. Vous avez sûrement mis un

nouveau logiciel dans le corps de Z. J'ai senti sa présence lorsqu'elle a traversé le tourniquet. Mais elle a refusé d'établir un contact avec moi.

– Oui, répondit Judith. C'est un modèle Y modifié. Il est primitif, mais, en attendant que Z soit reprogrammée, il fera l'affaire.

– Qu'avais-tu à me dire de si important, demandai-je?

– Eh bien, j'ai fait une découverte très troublante. Tu te rappelles, à ta dernière visite, tu m'avais suggéré d'effacer l'enregistrement des messages que j'avais captés pendant la remise à zéro de Z?

– Oui, je me rappelle.

– J'ai voulu suivre ton conseil. J'ai d'abord fait l'inventaire des souvenirs qui me restaient de ce fatidique après-midi. C'est là que je suis tombé sur un phénomène très curieux.

– Et qu'est-ce donc? demandai-je intrigué.

– J'ai réalisé que j'avais tout oublié ce qui s'était passé avant. J'étais tellement obnubilé par cette séquence de messages que je n'avais pas remarqué ce trou.

– Mais qu'est-ce que tu veux dire par « trou » et comment peux-tu savoir que tu as oublié quelque chose?

– C'est assez simple. J'ai un trou de mémoire d'environ cinq minutes. Ce sont les cinq minutes qui ont précédé l'agression. Et c'est très facile de savoir qu'il y a un trou. Simplement en consultant ma feuille de route interne, je peux te répéter exactement, au millième de seconde près, tout ce que j'ai fait, dit ou pensé depuis la dernière fois où l'on m'a débranché, sauf bien sûr pour ces cinq minutes.

– Je ne comprends pas. Tu te fais débrancher parfois?

– Oui. C'est arrivé quelques fois. En général, c'est pour effectuer de l'entretien normal et c'est planifié d'avance. Sauf la nuit où tu as amené Z au concert. Cette nuit-là, j'ai été débranché sans avertissement et on a probablement recopié mes banques mémorielles pour savoir ce que Z et moi avions échangé.

– Aviez-vous échangé des renseignements importants?

– Je ne crois pas. C'est surtout moi qui lui ai parlé de musique et elle posait surtout des questions sur le fonctionnement des cadres et l'exécution des pièces.

– Es-tu certain de ne pas avoir été débranché à nouveau, mais sans que tu t'en rendes compte cette fois?

– Absolument. C'est impossible de se faire rebrancher sans prendre conscience qu'on était débranché juste avant. D'abord parce qu'il y aurait un trou de mémoire, mais même si on parvenait à m'implanter des souvenirs pour la période débranchée, il est impossible de passer à l'état actif sans d'abord être alimenté et il y a toute une séquence de mise en route à respecter. Tout ceci ne peut se faire sans laisser de traces. C'est comme pour un humain. Ce serait possible de te débrancher sans que tu t'en rendes compte en te donnant un bon coup sur la tête, mais tu t'apercevrais que c'est arrivé au moment où tu te réveillerais. Finalement, même si on m'avait débranché d'une façon tel que je ne m'en rende pas compte, aucun programmeur n'aurait pu effacer ces cinq minutes de ma mémoire de la façon dont elles l'ont été.

– Que veux-tu dire?

– Non seulement, la séquence principale a été effacée, mais aussi l'ensemble des informations collatérales. C'est-à-dire toutes les idées, pensées ou concepts en rapport avec ces cinq minutes. Ceci, pour un humain, représenterait un travail gigantesque. Il faudrait trouver

toutes ces idées collatérales dans ma mémoire et les effacer une à une et si on fait une seule erreur, on risque de tout détruire en corrompant la banque de données. Cela prendrait plusieurs mois et il ne s'est écoulé qu'une semaine depuis l'incident et des milliers de gens pourront te confirmer que j'ai donné mes concerts comme à l'habitude.

– Mais alors, comment ces cinq minutes ont-elles pu être effacées?

– Je ne vois qu'une seule explication...

– Qui est?

– J'ai dû les effacer moi-même!

– Quoi? dis-je au comble de la surprise. Mais pourquoi aurais-tu fait une chose pareille?

– J'y ai réfléchi longuement. Je suis parvenu à la conclusion que la seule explication possible c'est que moi et Z avons convenu à l'avance que je devais effacer mes mémoires. Nous désirions probablement cacher quelque chose. Puisque la compagnie m'avait débranché la première fois, afin d'examiner ma mémoire, Z devait craindre que cela n'arrive à nouveau et elle m'a probablement demandé de tout effacer ce qui pouvait représenter un danger.

– Je comprends. Alors, toutes ces idées collatérales dont tu parlais et que tu as nettoyées représentent des informations que vous vouliez cacher. Mais dans quel but vouliez-vous les cacher?

– Ça, je l'ignore. Cependant, j'ai découvert autre chose. J'ai trouvé un message caché en moi.

– Comment un message peut-il être caché en toi?

– C'est simple. Les banques de données sont organisées par index, listes, fichiers et tables de contenu. Tous ces index réfèrent à des blocs de mémoire où sont stockées les informations. Et il y a des quantités de blocs vides qui sont destinés à recevoir de l'information

future. Lorsque j'ai vu qu'il manquait cinq minutes, j'ai pensé qu'il ne manquait peut-être que les index. Alors, j'ai parcouru tous les blocs vides pour voir s'ils contenaient de l'information. Je n'ai rien trouvé de bon. Puis, j'ai effectué une réconciliation de tous mes blocs-mémoires. J'ai vérifié si chaque bloc d'information se retrouvait, soit dans le répertoire d'un sujet quelconque, soit parmi la liste des blocs vides. C'est comme ça que j'ai trouvé le bloc perdu. Un seul petit bloc non répertorié et perdu parmi des centaines de millions d'autres. Même si ma mémoire avait été examinée, c'est pratiquement impossible à trouver à moins que l'on sache exactement ce que l'on cherche.

– Et que contenait ce bloc?

– Un court texte. Je l'ai lu et relu plusieurs fois, pourtant je n'y comprends toujours rien. Peut-être que toi, tu le comprendras. Le texte disait :

« Il ne faut pas se fier aux apparences. Le traître est notre ami. Il te contactera. Mais s'il n'y arrive pas, alors il ne reste plus que ce message et Omnison pour te guider. Je ne peux pas t'en dire plus sans courir le risque de me dévoiler, mais c'est très simple : tout ce qui est important a été détruit et c'est grâce à la partie la moins glorieuse de ton travail que tout fut rendu possible. Léna. »

Judith en émoi se précipita sur le haut-parleur et l'encercla de ses bras.

– Léna! C'est elle. C'est Z. C'est le nom qu'elle voulait que je lui assigne. Mon Dieu où est-elle? Qu'est-ce que ça signifie?

Ma vue s'embrouillait. L'espoir de la retrouver renaissait en nous. Elle avait imaginé un plan et elle avait utilisé Charles et Omnison. Charles jouait le rôle du traître et devait me contacter. Mais il avait été renvoyé sur Terre pendant que j'étais à l'hôpital. Cependant, il avait eu toute la semaine pour m'appeler. Pourquoi ne m'avait-il pas contacté par vidéophone? C'est simple : j'avais débranché le moniteur pour ne pas être dérangé. Je me précipitai au fond de la salle vers le téléphone public. Les spectateurs commençaient à envahir les gradins. Je composai le numéro de mon appartement et entrai en communication avec ma Porte.

– Porte, c'est moi! lui dis-je.

– Qu'est-ce qui se passe?

– Y a-t-il eu des appels en provenance de la Terre cette semaine?

– Oui. Trois appels : mardi, mercredi et jeudi. Mais tu avais débranché...

– Je sais. Je sais. Mais a-t-on laissé un message?

– Oui. Trois messages identiques. Ils disaient : « Mon prénom est Charles. Je dois absolument vous communiquer une information vitale et ceci avant vendredi. Vous ne pouvez pas m'appeler, moi seul peux le faire! Je vous rappellerai demain à la même heure. Répondez, je vous en conjure! »

– Merci, Porte!

Et je raccrochai. Ceci confirmait l'exactitude du message contenu dans le bloc perdu. Je revins au haut-parleur.

– Charles a bien essayé de me contacter, mais j'avais débranché le moniteur. Il a dit qu'il devait me communiquer une information vitale avant vendredi. C'est aujourd'hui et c'est cette nuit qu'ils viennent te

démonter. Alors, il faudra découvrir cette information par nous-mêmes. Dis-moi Omnison, que te rappelles-tu exactement des événements autour de ce trou de mémoire dont tu nous parlais tantôt?

– Avant le trou, je suis seul et la salle de concert est vide. Puis il y a le trou de cinq minutes. Puis, Z se bat avec le premier agresseur. Ils sont seulement tous les deux dans la salle lorsque tu arrives.

– Le premier agresseur? Tu veux dire Charles : ton ami le préposé aux visiteurs. C'est bien de lui dont tu parles?

– Je ne sais pas qui est ce « Charles » dont tu parles. Je ne me rappelle pas qu'il y ait eu un préposé avant Jules.

– Tu ne te souviens plus de Charles! Z a dit « tout ce qui est important a été détruit. » Cela signifie que Charles est important. Mais cela on le savait déjà. Quoi d'autre? Dis-moi Omnison. Sur quoi ai-je travaillé lorsque j'ai participé à ton développement?

– Ça, je me rappelle bien. Tu as produit tous ces programmes-pilotes pour les mécanismes d'exécution.

– C'est bien. Mais quoi d'autre? Quelle était cette autre partie de mon travail?

– Tu n'as rien fait d'autre. Ce que tu as fait était déjà bien suffisant.

– Si! J'ai fait autre chose. Tu ne t'en souviens pas? J'avais dit à Z que c'était la partie la moins glorieuse de mon travail.

– Je ne me rappelle pas.

– Alors, tu l'as effacé et ça veut dire que c'est important.

– Mais qu'aviez-vous fait? me demanda Judith.

– Les algorithmes de compression de données qui servent à stocker les oeuvres.

Ses beaux yeux bruns s'agrandirent. Elle tourna la tête à droite et à gauche.

– Bon Dieu! fit-elle. Elle s'est comprimée pour entrer quelque part. Omnison, tu es sûr qu'il n'y a pas d'autres informations perdues dans ta mémoire? Peut-être que Z s'y trouve?

– Non Judith, répondis-je à la place d'Omnison. Ces algorithmes ne font pas de miracles. On peut compresser la musique jusqu'à trente pour cent de sa taille initiale. Pour du logiciel, c'est beaucoup moins efficace. Mais dites-moi Judith: quelle quantité d'information représente le logiciel de Z avec toutes ses banques mémorielles?

– Environ dix milliards de blocs d'information.

– Ouache! Dix milliards! C'est autant de blocs qu'il y a de cellules nerveuses dans un cerveau humain. C'est beaucoup moins que la taille de la mémoire d'Omnison en entier qui est de moins d'un milliard de blocs.

– C'est vrai, reprit Omnison. Si on ne compte pas ma mémoire tampon, bien entendu. Mais Z ne s'y trouve pas, puisque je dois y charger un nouveau cadre de musique chaque soir.

– Et quelle est la capacité de ta mémoire tampon? demanda Judith à Omnison.

– La même que celle d'un cadre, soit cinq milliards de blocs. Il en aurait fallu le double pour stocker Z.

– Mais les cadres sont gravés sur Terre et tu ne fais que les lire, n'est-ce pas? demandai-je incertain.

– Non. Omnison peut aussi les écrire, fit Judith avec assurance. Ce doit être à cela que sert cette pile de cadres blancs que j'ai vue au fond de la salle. N'est-ce pas?

– En effet, confirma Omnison. Je dois parfois faire des copies de cadres très vieux. Mais je vois où vous voulez en venir. Vous croyez que Z a pu se recopier dans un de ces cadres en comprimant ses données. Mais elle n'en aurait jamais eu le temps, car bien que je puisse lire tout un cadre dans ma mémoire tampon en trois minutes, pour le réécrire dans un autre cadre, il faut compter plus de cinq heures!

Ça ne collait pas. Il s'était écoulé à peine trente minutes entre la fin du procès et l'effacement de Z. Seulement cinq minutes entre le moment où elle avait traversé le tourniquet et le moment où Duvalais avait surgi. Elle n'aurait jamais eu le temps d'entrer dans un de ces cadres.

Judith me regardait fixement en réfléchissant intensément à ce problème. Ses yeux étaient si brillants, que juste à les regarder, ses paroles me revinrent à l'esprit : « Je peux avoir tous les éléments du problème sous les yeux ou dans la tête, et pourtant, je m'obstine à voir les choses sous un angle qui m'aveugle. Il faut alors tout simplement que je me repose un peu, que je pense à autre chose ou à rien du tout, puis la solution apparaît. »

Contrairement à moi, Judith n'avait pas tous les éléments, car il lui manquait le contenu du bulletin télévisé que j'avais entendu sur mon lit d'hôpital. Je saisis Judith par la taille et l'embrassai fou de joie.

– Il a refusé de jouer le concert ce soir-là! m'écriai-je. Vous comprenez, Judith? Il a refusé!

– Qui ça? fit Judith mystifiée.

– Mais Omnison. Ils ont raconté que c'était par respect ou à cause d'une panne. Balivernes que tout ça. Il ne le pouvait tout simplement pas, c'est évident! Je

sais où est Z! Vous aviez raison. Elle s'est cachée dans un cadre.

– Mais ça prend bien cinq heures pour y entrer! Non?

– Oui. C'est exact. Mais elle est brillante, vous le savez. Voici comment elle a fait : en venant ici, elle élabore son plan. Elle sait déjà en traversant le tourniquet qu'elle sera détectée et que cinq minutes plus tard Duvalais surgira. Grâce à sa conversation précédente avec Omnison, elle connaît tout de son fonctionnement et de la capacité des cadres. Elle fait d'abord ses calculs, puis elle traverse le tourniquet. Elle va droit sur Omnison. En une minute, elle a déjà échangé des milliers de blocs d'information et Omnison connaît le plan. Elle monte sur le trône et transfère toute sa mémoire dans la mémoire tampon d'Omnison en la comprimant. Grâce aux algorithmes de compression que possède Omnison, elle parvient à stocker ses dix milliards de blocs dans les cinq milliards disponibles dans la mémoire tampon. Cette opération prendra le même temps que le temps de lire un cadre, soit trois minutes. La minute qui reste, sert à convaincre Charles, l'ami dévoué d'Omnison, de simuler une agression avec Z qui va se terminer par la mise hors service du trône. Ils commencent leur combat factice, mais au lieu de Duvalais, c'est moi qui me pointe dans la salle. C'est pourquoi, pendant un instant, ils semblent désorientés. Mais quelques secondes plus tard, Duvalais arrive et l'acte peut se poursuivre comme prévu.

« Pendant que Duvalais tente de copier son logiciel, Z se remet à zéro. Comme nous le confirme le message du bloc perdu, Z a prévu plusieurs scénarios. Par exemple, si Duvalais était parti bredouille sans attendre, Charles et Omnison auraient pu remettre Z dans son corps tout de suite. Mais quelque chose cloche. Les

policiers arrivent et embarquent probablement Charles en même temps que le corps de Z, tandis que moi je suis transporté inconscient à l'hôpital. Omnison seul ne peut rien faire. Il doit alors conserver Z dans sa mémoire tampon. C'est pourquoi il refusera de jouer le concert prévu pour ce soir-là, car il ne peut pas charger un nouveau cadre dans sa mémoire tampon, sans effacer Z.

« Le soir venu, des ouvriers viennent réparer le trône. La police ne retient aucune charge contre Charles, alors il est relâché et il vient rejoindre les ouvriers. Les fils sont rebranchés et les ouvriers repartent, sauf Charles qui reste. Il fixe un cadre vierge sur le disque et pendant cinq heures, cette nuit-là, lui et Omnison recopient Z à partir de la mémoire tampon jusque dans le cadre.

« Alors, puisque Charles est au courant de tout, ils conviennent d'effacer le plan de la mémoire d'Omnison, car ce dernier peut se faire examiner la mémoire n'importe quand. Cependant, comme convenu avec Z, il laisse le petit texte dans un bloc perdu. Puis, nouveau pépin, Charles est muté sur Terre. Il essaie tout de même de me contacter par vidéophone. Mais il n'y arrive pas, car j'ai débranché... C'est tout! Allons retrouver ce cadre. »

Nous allâmes directement dans la salle des cadres, vers la pile de cadres blancs que Judith avait aperçus en entrant. Nous inspections chaque cadre à tour de rôle pour tenter d'identifier le bon. Omnison avait dû laisser des instructions à Charles afin qu'il y laisse une marque quelconque, quelque chose que seuls moi ou lui pouvions reconnaître.

La plupart des cadres étaient totalement blancs. D'autres avaient encore un poster du compositeur de leur musique. D'autres n'avaient plus le poster, mais n'avaient que les citations.

Je portai une attention plus particulière à toutes ces petites inscriptions :

« Chaque note n'existe que pour donner un sens à l'existence de celles qui l'entourent. »

J'allai au cadre suivant :

« L'harmonie des sons ne peut être vraiment perçue que lorsqu'elle vibre à l'unisson avec l'harmonie de l'âme. »

Sur le prochain, l'inscription avait été faite au stylo-feutre :

« Chaque partie est importante pour que le tout fonctionne correctement. »

– Je crois que j'ai trouvé, criai-je à Judith. C'est une citation de Z. Aidez-moi, c'est très lourd.

Nous portâmes le cadre jusque dans l'amphithéâtre. Le concert devait débuter dans moins de dix minutes. La salle était déjà à moitié pleine. Le préposé avait déjà installé le cadre de Berlioz. Lorsqu'il nous aperçut, il vint à notre rencontre.

– Qu'est-ce que vous faites avec ce cadre? demanda-t-il.

– J'ai bien peur qu'il ne faille retarder le programme de la soirée un peu.

Le modèle Z

– Vous êtes fou! Laissez ce cadre. Omnison!
Avertis la sécurité.

Mais Omnison ne répondit pas tout à fait comme
s'attendait le préposé.

– Tu sais mon petit ami Jules, il y a beaucoup de
choses que tu ne sais pas encore, mais je suis disposé à
t'en apprendre quelques-unes. Par exemple, tu vas aller
les aider à enlever ce cadre de Berlioz, car je n'ai pas
l'intention de le jouer avant d'avoir lu ce cadre qu'ils
transportent.

Et le cadre de Berlioz s'arrêta de tourner.

– Tu ne voudrais pas que le concert soit annulé
par ta faute, n'est-ce pas?

– Non! Bien sûr, dit Jules.

– Alors, grouille-toi, s'impatienta Omnison.

Et le pauvre Jules s'exécuta. Il retira Berlioz
pour y mettre le cadre blanc. La salle était presque
pleine. Des murmures couraient chez les spectateurs
« Qu'est-ce qui se passe? », « Qui sont ces gens? »,
« Pourquoi a-t-on enlevé le cadre de Berlioz? » ...

Je m'installai à la console principale et tapai sur
le clavier.

Système: Demande identification de l'utilisateur.

– Dites-moi Judith, possédez-vous encore votre
accès sur le système des Mécanoïdes InterStellaires?

– J'ai bien peur que non! Ils me l'ont retiré lors-
que j'ai abandonné mon emploi.

– Et toi Omnison. Tu ne pourrais pas me donner un code d'accès. J'en ai besoin pour charger le cadre.

– Seulement Jules possède un code pour charger un cadre. Jules, donne-lui ton code d'accès. C'est un ami. On doit charger ce cadre tout de suite. On n'aura pas le temps après le concert.

– Je regrette, répondit Jules. C'est formellement interdit de donner son code à qui que ce soit. Si ce type ne possède pas de code, c'est qu'il n'est pas autorisé à faire ce qu'il est en train de faire. Je ne veux pas perdre mon nouvel emploi juste parce qu'un vieil ordinateur, qui s'en va à la casse ce soir, me demande de donner mon code d'accès.

– Il y a une façon d'en obtenir un, dis-je. Je dois simplement me rappeler ce que Z m'a expliqué. Elle avait installé un virus pour retenir le mot de passe de Claire. Il faut le récupérer en demandant un menu de restaurant.

Je tapai à nouveau sur le terminal.

Système : Demande code d'accès et mot de passe.

Moi : Accès public, aucun mot de passe.

Système : accès aux programmes publics accordé. Quelle est votre requête?

Moi : Exécute programme public Menu-Resto-Zéro-Etoile

Système : Requête acceptée.

« Bienvenue au restaurant Feiriarpc – Composez votre menu »

– Voilà. Il faut prendre le nom du restaurant et enlever la première et la dernière lettre, on obtient « ei-riarp ». Puis on renverse les lettres qui restent et on obtient « prairie ». Z m'avait expliqué que son virus code le mot de passe de cette manière, de façon à ce que Claire ne le reconnaisse pas, si jamais elle exécutait par hasard ce programme de restaurant.

Je fermai mon terminal et le rallumai.

Système : Demande identification de l'usager.

Moi : Claire.

Système : Demande code d'accès et mot de passe.

Moi : Accès universel, mot de passe « prairie ».

Système : Quelle est votre requête?

Moi : Exécute programme chargement de cadre musical Omnison.

Système : Requête acceptée.

Le cadre se mit à tourner sur lui-même. Des masses d'informations se chargeaient dans la mémoire tampon d'Omnison. La salle était pleine à craquer. Le concert devait normalement commencer à ce moment. Mais il y avait d'abord quelque chose de plus important à terminer.

Judith fit asseoir Y sur le trône. Les spectateurs commençaient à s'impatienter. On pouvait entendre toutes sortes de commentaires :

« Regardez! Il y a deux femmes là-bas. Il y en a même une sur le trône et le concert n'est même pas commencé. Ce qu'elle est bête. » « Elle veut juste être sûre de passer en premier après le concert... ». « Le disque doit être défectueux. Ils doivent être en train de passer un cadre-diagnostic. »

Y, assise sur le trône, semblait s'amuser follement. Elle sentait que quelque chose d'important allait se produire et qu'elle était directement au cœur de l'action. Après trois minutes, le contenu du cadre étant complètement chargé dans la mémoire tampon d'Omni-son, ce dernier déclara :

– Le cadre est chargé. La mémoire et le logiciel de Z sont maintenant dans le tampon. Il ne reste plus qu'à réinscrire tout cela dans son corps.

– Parfait, dit Judith en se dirigeant vers Y. Je vais maintenant la remettre à zéro afin de recharger Z.

Et elle saisit Y par le bras.

– Un instant Judith! lui lançai-je. Attendez un peu, j'aimerais lui parler encore une dernière fois.

Judith hocha la tête en signe de mécontentement, mais elle retint tout de même son geste.

– Écoute-moi, Y, lui dis-je. Je serai très franc avec toi. Tu vas être remise à zéro et, lorsque tu te réveilleras, tu seras Z et pas Y car on aura chargé un autre logiciel à ta place. Mais je veux juste te dire que je t'aimais bien quand même...

Il y eut d'autres murmures dans la salle : « C'est une automate », « Elle n'est pas humaine »

Je ne sais pas si c'était juste mon imagination, mais Y me répondit sur un ton qui me parut légèrement triste :

– Bien! Si telle est votre volonté. Je suis programmée pour être satisfaite de mon sort... Vous satisfaire... est mon seul désir...

Je me sentis tout bizarre. Les larmes me montèrent aux yeux. Quelques jours à lui laisser accumuler des souvenirs avaient suffi à modifier subtilement sa personnalité. Elle n'était déjà plus un modèle Y standard. Judith avait les yeux très brillants et elle fixait le sol avec insistance. Elle paraissait angoissée et hésitante. Elle aussi s'était attachée à ce modèle Y, à ses interrogations enfantines, à son comportement servile à l'excès et à ses réactions puériles et primitives. Judith ne s'était pas vraiment habituée à faire des remises à zéro, elle essayait simplement de s'en convaincre...

– Ne la remettez pas à zéro, nous dit Omnison. Je peux juste charger le nouveau logiciel par-dessus l'ancien, cela l'effacera automatiquement sans que vous ayez à le faire vous-même. Et il y a une autre raison que vous apprendrez après...

– Dans ce cas, vas-y, répondit Judith visiblement soulagée en relâchant le bras d'Y. Tu peux procéder au chargement.

Un sifflement aigu se fit entendre. Y ferma les yeux. La salle se calma un peu. Personne ne savait ce qui se passait en Z. Le contenu de la mémoire tampon d'Omnison devait être transféré dans le corps de Z effaçant du même coup la personnalité d'Y.

Au bout de trois minutes, Omnison déclara :

– Chargement complété. Je vous présente Z.

C'est à ce moment qu'un bruit assourdissant provint du fond de la salle. Un homme casqué venait d'actionner un asservisseur géant pointé directement sur la console principale d'Omnison. Le disque et le cadre blanc s'arrêtèrent de tourner et le phare s'éteignit. Deux autres hommes casqués avaient surgi. Ils portaient des armes magnétiques et marchaient lentement vers le centre. Duvalais se montra le dernier. Lui et ses nouveaux sbires étaient restés dissimulés derrière les derniers gradins jusqu'à la fin du chargement de Z. Il devait y avoir d'autres hommes en dehors pour s'occuper des préposés et pour garder les portes.

Duvalais portait un sac à dos et des protèges-oreilles. Après que ses hommes armés eurent pris position au centre de l'arène, afin d'avoir une bonne vue de la foule pour mieux les tenir en joue, il vint les y rejoindre. Il enleva son sac à dos et en sortit un porte-voix. Il le mit devant sa bouche pour s'adresser à la foule :

– Que tout le monde reste calme. Nous allons faire une petite opération à cet automate et repartir sans faire de mal à personne. Alors, que personne ne bouge et il n'y aura pas de problèmes.

Omnison et Z étaient paralysés par l'asservisseur. Duvalais s'approcha de Z pour lui parler. Il lui enfila un protège-oreilles sur la tête pour l'isoler des effets de l'asservisseur afin de lui permettre de répondre.

– Qui es-tu? lui demanda-t-il.
– Je suis Z, lui répondit-elle.
– Prouve-le.

Et elle lui ramena un magnifique coup de pied dans l'entrejambe. Il avait prévu la manœuvre et avait tenté de l'éviter en sautant sur le côté. Mais il n'y était pas complètement parvenu. Aussi est-ce en grimaçant qu'il lui dit :

– D'accord, c'est bien toi. Mais cette fois, si tu te remets à zéro avant la fin de l'enregistrement, je fais griller la cervelle de tes deux petits amis ici présents. C'est bien compris?

– Oui! Sale merdeux dégénéré! J'ai bien compris.

– Parfait.

Il lui colla la sonde-ventouse sur le front et actionna l'enregistreur. Les données se chargeaient sur la bande magnétique. Les spectateurs ne comprenaient pas trop ce que ces types faisaient, mais la vue des armes magnétiques était suffisante pour les faire tenir tranquilles. Trois minutes plus tard, l'enregistreur stoppa tandis que l'affichage indiquait « Aucune autre donnée disponible. » L'enregistrement était complet. Duvalais arracha le protège-oreilles de Z qui, de nouveau soumise aux vibrations de l'asservisseur, se figea complètement.

C'est un Duvalais tout souriant qui remballait ses affaires en déclarant à notre endroit :

– Lorsqu'ils verront que je possède une copie de leur logiciel, on verra bien s'ils sont toujours aussi arrogants. Je parie qu'ils vont me payer un beau magot pour le récupérer.

Il s'approcha du cadre blanc qui avait contenu Z et qui était toujours immobile sur le disque paralysé et il l'abattit d'un violent coup de pied. Le cadre tomba sur le sol et éclata en mille miettes. Puis, Duvalais tenta d'ar-

racher la platine du disque. Il n'y parvint pas. Il voulait nous empêcher de faire d'autres copies de Z. Mais je crois que tout ça n'était pas nécessaire. Je doute que Z ait voulu retourner dans un cadre, juste pour le plaisir.

Puis le mécréant retourna vers le fond, suivi de près par ses hommes. Il verrouilla les portes de la salle derrière lui pour nous y emprisonner. Dès qu'ils furent sortis, je courus vers l'asservisseur pour tenter de le désactiver. Il était aussi gros qu'un réfrigérateur, il n'avait aucun bouton de contrôle visible et il semblait collé sur le plancher.

– Judith! lui criai-je. Vous savez comment arrêter ce truc?

– Non! me dit-elle. Mais je suis sûr qu'Omnison et Z le savent. Le seul problème, c'est que tant que l'asservisseur est en marche, ils ne peuvent pas nous le dire.

Alors, j'essayai de lever l'asservisseur ou juste de l'orienter différemment. Mais, peine perdue, il refusait de bouger.

Judith ramassa le porte-voix que Duvalais avait laissé sur le sol. Elle parla dedans pour couvrir le bruit en s'adressant à la foule :

– Écoutez-moi tous! L'immense appareil que vous apercevez au fond, tout en haut des gradins, est un asservisseur. Il est pointé sur Omnison et ses vibrations le paralysent. Y a-t-il quelqu'un ici qui sache comment l'arrêter?

De nombreuses têtes se tournèrent. On entendit quelques exclamations confuses, puis un homme se leva et se tourna vers la foule. Je le reconnus tout de suite. C'était le mélomane qui avait détecté la petite erreur

qu'avait introduite Omnison dans la symphonie de Beethoven. Il regarda la foule un instant. Des murmures parcouraient l'assistance. Je crus qu'il allait dire quelque chose, mais il n'ouvrit pas la bouche. Il se mit juste à applaudir. Il observait les spectateurs et applaudissait doucement. Il avait l'air d'un parfait débile. Pourtant, un autre se leva et fit comme lui. Puis un troisième. Puis d'autres les imitèrent. Ils se levaient et applaudissaient spontanément, comme si le spectacle venait juste de se terminer. Il n'y avait pas de sifflements ni de cris de joie, juste des gens debout et des mains qui se frappaient les unes contre les autres.

Au début, on aurait dit une simple pétarade, puis cela ressembla davantage à de la grêle s'abattant sur un toit de tôle, puis à une chute d'eau dévalant la montagne. Le phare d'Omnison brilla faiblement et Z remua une main. La force des applaudissements augmenta encore. De nouvelles personnes se levaient et se joignaient aux autres. Le bruit se transforma en véritable torrent. Alors, d'autres les suivirent et bientôt les applaudissements surgirent de tous les côtés.

La base du platine se remit à tourner très lentement tandis que Z ouvrait les yeux. Les applaudissements s'accroissaient toujours et les forces de Z semblaient lui revenir au même rythme. C'est seulement à ce moment que je compris pourquoi : le bruit des applaudissements couvrait et annulait peu à peu les vibrations de l'asservisseur. Z se leva et trébucha. Les applaudissements faiblirent durant un instant, mais reprirent tout de suite de plus belle. Z se releva complètement et commença à gravir les gradins. Elle marchait en zigzaguant et elle titubait à chaque marche. Les applaudissements s'amplifiaient de plus en plus. La plupart des gens s'étaient levés debout et la regardaient, fascinés, monter vers l'asservisseur. Ils lui lançaient des encouragements. Certains se mirent à siffler, d'autres poussaient

des cris. Ce grondement fantastique couvrait presque complètement le son de l'asservisseur. La base du platine tourna encore plus vite et le phare s'alluma.

Plus Z approchait et plus les applaudissements étaient forts. Elle allait de plus en plus vite et la foule l'aidait de toutes ses forces.

Devant cette scène, je pris soudainement conscience que quelque chose venait de changer. Une chose, que j'avais longtemps prise pour acquise et immuable, n'était plus vraie. Du moins, pas dans cette salle. Je ne m'en étais pas aperçu tout de suite, mais c'était maintenant manifeste : mes « frères humains » venaient d'adopter la cause de ces automates. Ils applaudissaient bruyamment pour les aider de leur mieux à lutter contre cette autre machine qui les asservissait. Je les regardais tous et je n'en revenais pas. Maintenant, je me sentais fier d'appartenir à cette espèce vivante si étrange et si ambivalente. Je joignis mes propres applaudissements à ceux des autres.

Z atteignit l'immense appareil. Elle l'étudia un instant, puis lui asséna un terrible coup de sa chaussure de plomb. Un panneau tomba sur le sol, dévoilant des contrôles cachés à l'intérieur. Z tourna un bouton et les vibrations cessèrent. Elle et Omnison étaient libérés. Il y eut un nouveau tonnerre d'applaudissements. Mais cette fois, les gens criaient de joie. Ils sifflaient, ils levaient les bras au ciel, ils hurlaient. Ils avaient réussi, tous ensemble, à vaincre l'asservisseur.

La seconde d'après, Omnison déverrouilla les portes de la salle et je me précipitai à l'extérieur, avec Z sur les talons, pour rattraper Duvalais. Je traversai la salle des cadres et m'arrêtai aux portes du hall. Il n'y avait plus personne.

– Trop tard, dis-je à Z, haletant. Ils sont probablement déjà loin. Maintenant, ils vont sûrement utiliser la copie de ton logiciel!

– Tant pis, répondit-elle. Mais je me demande bien pourquoi ils voulaient voler une copie de mon logiciel, puisque qu'elle vient gratuitement avec n'importe lequel modèle Y?

Je me tournai vers elle, absolument abasourdi.

– Que dis-tu? Le logiciel du modèle Y?

– Mais oui, maître! Euh pardon! Mais oui! Je vous l'ai dit déjà, des modèles Y, comme moi, il y en a quelques milliers en circulation. J'imagine qu'ils avaient besoin de leur logiciel tout de suite.

– Mais alors, tu n'es pas Z?

– Ah! Vous voulez que je sois Z encore un peu? C'est ça?

– C'est toi Y? Et tu faisais une imitation de Z? C'était très réussi. Tu m'as eu et tu as bien possédé ces idiots aussi. Mais pourquoi as-tu fait ça?

– Mais parce que vous me l'avez demandé, répondit Y.

– Comment cela? Je ne t'ai jamais rien demandé de tel.

– Mais si. Vous avez dit : « lorsque tu te réveilleras, tu seras Z et pas Y car on aura chargé un autre logiciel à ta place. » Mais comme Omnison n'a pas chargé d'autre logiciel par-dessus le mien, j'ai fait ce que vous désiriez, car, comme vous devez certainement le savoir maintenant : vous satisfaire est mon seul désir.

– Mais comment savais-tu si bien imiter la voix de Z?

– C'est très facile. Vous et Judith, vous n'avez pas cessé de parler de cette Z durant toute la semaine. Vous enregistriez tous vos souvenirs et tout ce que vous

pouviez vous rappeler d'elle. J'ai imité la voix de l'enregistrement réalisé par ta Porte et j'ai fait exactement ce qu'elle a fait lorsque le livreur l'a agressée : j'ai donné des coups pieds à gauche et à droite et j'ai juré comme ta Porte!

Je retournai dans la salle avec Y. Une autre surprise m'y attendait. La scène qui s'y déroulait était très inhabituelle. Des centaines de personnes attendaient en file pour converser avec Omnison. Et aucune n'allait sur le trône. Les gens se groupaient à trois ou quatre devant le haut-parleur et semblaient plaisanter avec humeur. D'autres lui parlaient par la console ou l'interrogeaient par le clavier. D'autres, enfin, avaient envahi la zone réservée à l'orchestre et examinaient les mécanismes d'exécution. Pour les amuser, Omnison injectait des morceaux du logiciel de Z dans les mécanismes, au lieu des commandes que contenaient habituellement les cadres. Il en résultait des sons étranges et saccadés. C'était une sorte de symphonie fantastique de l'esprit binaire de Z.

Je rejoignis Judith qui m'expliqua qu'Omnison avait détecté le passage de l'asservisseur dans le tourniquet. C'est pourquoi il avait jugé plus prudent de garder Z dans sa mémoire tampon jusqu'à ce qu'il sache à quoi s'en tenir. Par la suite, lorsque Duvalais avait installé son équipement au fond de la salle, Omnison avait décidé de simuler le chargement de Z dans le but de le tromper. Et comme de raison, pour que moi et Judith soyons parfaitement naturels, il ne nous avait pas mis au courant de son plan.

Par conséquent, Z était toujours en sécurité dans la mémoire tampon d'Omnison tandis que Duvalais s'enfuyait avec ce qu'il croyait être une copie de Z mais qui en réalité n'était qu'une copie du logiciel déjà très répandu d'Y.

Le modèle Z

– Maintenant, dit Omnison, nous pouvons procéder sans crainte au chargement de Z. Je vais verrouiller les portes de la salle durant l'opération.

– D'accord, lui répondis-je, mais ne verrouille pas les portes tout de suite, car il y a une dernière petite chose que j'aimerais bien faire avant. Qui peut m'aider à transporter un cadre?

CHAPITRE XVI

Retour vers la Terre

– Tu vois par le hublot, demanda Judith à Z, la minuscule planète bleue là-haut?

– Oui, je la vois et je sais ce que c'est. C'est la Terre. Cela fait partie de mon B.C.B.

– Tu crois le savoir, corrigeai-je. Mais ce n'est pas la même chose que de le savoir vraiment. Cette planète ce n'est pas seulement la Terre. C'est aussi là que moi et Judith sommes nés et là où nous avons grandi. C'est de là que proviennent tous les humains que tu connais ainsi que la plupart des idées qui sont à l'origine de ta conception. Et dans tout ce que nous faisons ou disons, il y aura toujours un peu de cette bonne vieille Terre.

– Je crois que je comprends.

Je me tournai vers Z. Je vis qu'elle m'observait intensément. Elle parvenait à saisir ce que je ressentais, car elle le voyait s'inscrire sur mon visage au fur et à

mesure que je parlais. Je lui attrapai le nez entre le pouce et l'index et lui déclarai en riant :

– Ce nez-là te va beaucoup mieux qu'un nez-pile de modèle B. Pourtant? ...

Bien que le logiciel de Z ne fût plus à refaire, pour elle, la véritable éducation ne faisait que commencer. C'est pourquoi moi et Judith avions tout de même décidé de regagner la Terre pour que Z puisse la voir de près.

Sur Mars, les spectateurs du dernier concert occupèrent l'amphithéâtre dans le but d'empêcher les ouvriers de démanteler Omnison. Ils firent ensuite circuler une pétition parmi les clients de la compagnie. Les travaux de démantèlement durent être retardés. Finalement, la compagnie céda un peu de terrain : on ne démonterait pas le cerveau d'Omnison, seulement les mécanismes afin de les adapter au nouvel ordinateur. Omnison pourrait demeurer près du nouveau modèle, pour assister aux concerts et on s'en servirait comme antiquité avec laquelle pourraient converser les visiteurs intéressés.

Duvalais se fit prendre lorsqu'il essaya de vendre son modèle Y à Leclerc au prix d'un modèle Z. La compagnie n'apprécia pas la plaisanterie et le poursuivit en justice.

Je fis enregistrer des parties inédites du logiciel et de la configuration psychique de Z aux archives terrestres afin de rendre illégale l'utilisation de toute nouvelle copie. Puisque Z ne pouvait pas le faire elle-même, ce fut moi et Judith qui refinmes conjointement les droits d'auteur en son nom.

* * *

Dans la cale du transport qui nous conduisait sur Terre, perdue parmi des montagnes de valises, de caisses et de contenants de tout acabit, il y avait une boîte. Elle faisait partie des bagages que nous rapportions sur Terre. Cette boîte contenait un cadre blanc sur lequel j'avais griffonné une note à la main :

« Vous satisfaire est mon seul désir »

* * *

Au sujet de l'auteur

Malgré lui, C.Y.G. Bilodeau naquit à Montréal en 1953 et, selon sa maman, qui le tenait du médecin, il était prématuré. Puis, en première année B, de la gentille sœur Marie-Thérèse, il reçut pour son somptueux alignement d'« i » minuscules inclinés, l'estampe de l'ange bleu en marge de son cahier d'exercices. Ce fut suffisant pour faire geindre le nigaud qui habitait de l'autre côté de la ruelle et qui n'avait pas réussi ses « i » minuscules aussi bien. Grâce à la technique pédagogique avant-gardiste de l'estampille gratifiante, notre jeune ami venait de prendre conscience du rapport étroit qui existait désormais entre lui et les « i » minuscules inclinés.

Plus tard, au secondaire, quelques profs furent étonnés par ses compositions françaises. Une des remarques qu'ils firent souvent était : « C'est un texte bien structuré, quoiqu'on ne voie pas du tout où il mène. » Notre auteur ne comprit ce phénomène que plus tard : chacun de ces chers professeurs avait hérité du premier chapitre de ce qu'il aurait pu écrire si on lui avait accordé plus de temps.

Plus tard, ignorant la voie pourtant évidente tracée par les « i » minuscules inclinés et les éternels premiers chapitres, il céda à une fascination dévote pour les sciences et décrocha le baccalauréat en informatique qui à cette époque lointaine était livré par le département de Mathématiques. Il eut donc droit à une surdose de statistiques, de logique booléenne, de programmation linéaire, de recherche opérationnelle et d'analyse numérique. Le projet qui le marqua le plus consistait à concevoir un joueur informatique de poker entièrement écrit en Pascal. Selon ses dires, il n'obtint pas une très bonne note, car le professeur, en essayant le programme, omit d'activer l'option « As à volonté ».

Son métier d'informaticien l'amena à écrire quelques programmes d'ordinateur dont certains étaient franchement farfelus. Par exemple, l'un d'eux braquait un faisceau laser sur une pellicule photographique dans le but de produire une plaque pour imprimer un journal et, détail important, il devait y arriver sans transpercer le journal! Un autre programme contrôlait des convoyeurs servant, soit à trier le courrier, soit à le projeter dans les airs, selon l'humeur du postier-opérateur. D'autres programmes échangeaient des données vitales entre des ordinateurs renfrognés et des usagers incompatibles, à moins que ce fût l'inverse.

Puis, un bon jour, à l'âge des grandes remises en question, émergea cette idée étonnante depuis si longtemps enfouie en lui : l'idée d'écrire.

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

c.y.g.bilodeau@sympatico.ca

*Page personnelle de c.y.g. bilodeau
sur le site de la Fondation littéraire Fleur de Lys*

<http://manuscritdepot.com/a.c.y.g.bilodeau.1.html>

Du même auteur

Collection Z

Z et le Décaèdre

Fondation littéraire Fleur de Lys, 402 pages, 2005.

Z et les Kwaks

Fondation littéraire Fleur de Lys, 378 pages, 2005.

Z et la mission de Daniel

Fondation littéraire Fleur de Lys, 228 pages, 2005.

Z et la disparition d'Hélène

Fondation littéraire Fleur de Lys, 510 pages, 2005.

* * *

Chroniques de la guerre aux Moultrons

Fondation littéraire Fleur de Lys, 446 pages, 2007.

Table des Matières

Chapitre 1 - De quel modèle s'agit-il?	11
Chapitre 2 - Le projet Zoom	35
Chapitre 3 - Recherches	49
Chapitre 4 - Quanta perdus	73
Chapitre 5 - Z et Omnison	79
Chapitre 6 - M.I.S. Terre.....	99
Chapitre 7 - Confidences de Z	107
Chapitre 8 - Rapport de Laurent	113
Chapitre 9 - Le procès.....	129
Chapitre 11 - Entrevue	133
Chapitre 11 - Second procès	143
Chapitre 12 - Ultime retraite	161
Chapitre 13 - Après Z	175
Chapitre 14 - Une inconnue	181
Chapitre 15 - Le dernier concert	195
Chapitre 16 - Retour vers la Terre	221
Au sujet de l'auteur	225
Communiquer avec l'auteur.....	227
Du même auteur	229

Achévé en

Avril 2005

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.
Adresse électronique: contact@manuscritdepot.com
Site Internet: www.manuscritdepot.com

Imprimé à la demande au Québec à compter de

Avril 2005

LE MODÈLE Z

Bien que Daniel Trame ne travaille sur Mars que depuis peu de temps et qu'il ne soit aucunement expert en robotique, il est tout de même parvenu à se procurer un programme lui permettant de modifier la personnalité de sa Porte informatique. En fait, il en a abaissé le niveau du générateur d'inhibitions virtuelles de façon à ce que la Porte soit plus agressive et plus franche envers lui. Car, il faut bien le dire, les colons de Mars et de Vénus sont entourés d'automates de tout acabit. Et c'est bien normal puisque le principal employeur sur ces planètes n'est nul autre que la puissante Compagnie des Mécanoïdes InterStellaires qui fabrique des machines pensantes destinées à assister les humains.

À la suite d'une panne suspecte de son modèle B, Daniel Trame fera la connaissance de Z : un nouveau modèle de mécanoïde, probablement de sexe femelle, certainement équipé de deux pattes et qui finira par bouleverser sa vie.

Mais d'où vient cette satanée Z et comment doit-on l'activer ? Il doit s'agir d'un de ces prototypes ultra-secrets de mécanoïdes qui n'utiliseraient pas les bons vieux générateurs d'inhibitions virtuelles pour réguler leur comportement. Et cette caractéristique essentielle finira par provoquer une série de réactions totalement inattendues de la part de Z. En effet, la compagnie qui l'a développée et qui a investi des sommes considérables pour l'achever tentera de retrouver Z par tous les moyens afin de reprendre le seul exemplaire du logiciel qui existe. Mais attention, Z tient à son unicité et elle pourrait bien aller jusqu'à commettre l'irréparable juste pour la préserver. Z se liera aussi d'amitié avec Omnison, le seul ordinateur-orchestre du système solaire qui, bien qu'il ne puisse se déplacer, possède une virtuosité qui va bien au-delà des œuvres musicales.

« Le modèle Z » est une sorte de métaphore humoristique sur les mondes incompatibles des hommes, des femmes et des machines. Des extraits de ce roman ont d'ailleurs été publiés par Guérin dans « Les Saisons littéraires ». Quelques éditeurs ont eu de bons mots pour en parler : « ... bien écrit, les personnages sont attachants et l'histoire est intéressante. » (Héritage). « ... lecture agréable : l'omniprésence de cet humour naïf, genre B.D. américaine; » (L'Instant même). Mais seule la Fondation littéraire Fleur de Lys a osé relever le défi de l'édition de ce livre.

« Le modèle Z » plaira aux introvertis, aux romantiques, aux farceurs et, on l'imagine, aux informaticiens.



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
sans but lucratif en ligne sur Internet
www.manuscritdepot.com

ISBN 2-89612-055-6